POÉSIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME SECOND

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

SONET

Sur la pais de l'an M. D. LXX. dont la negociation a duré iuſqu'au neufieſme mois.

France, tu ne peus eſtre encore vn coup deceuë :
Plus n'eſt encontre toy le mal-heur coniuré.
Ceſte pais te rameine vn repos aſſuré,
Dont tu n'auois encor ſinon l'ombre apperceuë.
Si tu as de deux pais double guerre reçeuë,
Ne t'eſmerueille point de ce mal enduré;
Car l'vne & l'autre pais qui n'a guere duré
Preſque fut enfantée auſſi toſt que conceuë
Mais la troiſieſme pais n'eſt vn fruiƈt auorté :
Pallas iuſqu'à neuf mois au cerueau l'a porté,
Elle acouche au neufieſme, & à toy s'en deliure.
Receuant ceſte pais commence à t'eſiouyr :
Ce n'eſt pour peu de mois que tu doibs en iouyr :
Puiſqu'elle eſt née à terme elle eſt pour long temps viure.

SONET.

Qui ſçait que fuit mon ame? elle a pris ſa vollée,
Se faſchant de mon corps qui la tenoit captiue.

Quelque part qu'elle fuye, il faut que ie la ſuiue.
Qu'elle me faict de mauls la petite eſuolée.
I'oſeroy bien gager qu'elle s'en eſt allée,
Ou ie vis loin de moy, ſans ſentir que ie viue :
Afin de retrouuer mon ame fugitiue,
Allon chez ma maiſtreſſe, elle y eſt recelée.
Elle y eſt pour le ſeur : & ma maiſtreſſe eſt celle
Qui touſiours la deſbauche, & touſiours la recelle.
Lequel doi-ie choiſir de deux dangers extreſmes?
La mort deſia m'attend ſi ie laiſſe mon ame :
Si ie m'en vais auſſi la chercher chez Madame,
Ie crain en l'y cherchant de me perdre moi meſmes.

SONET

A Madamoiſelle de Surgeres.

Vous n'aués rien de ceſte antique Helene
Fors que le nom, & la rare beauté.
En l'autre y eut trop peu de loyauté,
De ferme foy vous eſtes toute pleine.
Où l'autre alloit, la diſcorde inhumaine
La talonnoit, Mars, & la cruauté :
Touſiours Amour eſt à voſtre coſté,
S'il faict du mal, c'eſt vne douce peine.
Ce petit Dieu vous defend du danger
D'eſtre la proye à quelque homme eſtranger,
Comme iadis fut la Grecque rauie :
Car qui vous voit, au lieu de vous rauir,
Raui luy-meſme il meurt de vous ſeruir,
Et ſans mourir il ne peut eſtre en vie.

SONET.

Des efprits qui reuiennent.

Tu te ris des efprits, qu'vn autre craint & fuit;
C'eft monftrer que tu es de bien dure creance :
Quelque Moine-Bourré en fera la vengeance,
Si iamais à Paris tu vas rauder de nuit.
L'efprit fans corps (dis-tu) au corps viuant ne nuit :
As-tu en ce feul point fondé ton affeurance ?
Vu qu'vn corps fans efprit a bien tant de puiffance
Que d'aller, de fe plaindre, & de faire du bruit.
Contemple vn amoureus : c'eft vn corps fans fon ame:
Toutefois il chemine, & fe plainct de fa dame
Trop fiere en fa beauté, qui lui tient mille torts :
Efcoute d'autre-part tant de gens qui fouftiennent
Auoir vu & ouy les efprits qui reuiennent,
Tu orras fans efprit parler autant de corps.

SONET

Pour Eftrennes
A Madame de Roiffy.

Qui vous fouhaiteroit quelque bonne aduenture
Au premier iour de l'an, penfant vous eftrener,
Il perdroit fon fouhait : pour du tout vous orner
Fortune a coniuré auecques la nature.
De nature eft le corps : la bonne nourriture
A pu en ce beau corps bel efprit façonner :
Fortune, honneurs & biens vous a voulu donner :
C'eft tout ce qu'on fouhaite en vne creature.

Veu donc que ie ne puis vous ſouhaiter du bien,
Et que ie n'oſe auſſi vous eſtrener de rien;
Ie vous ſouhaite vn mal: mais c'eſt vn mal de mere;
Afin que par ce mal, doucement enduré,
Auant que l'an nouueau ait ſon rond meſuré,
Iudith ait vne ſœur, ou Iean Iacques vn frere.

SONET.

Amour eſt vn oiſeau, ſa nature eſt volage,
Volage ſon eſprit, & volages ſes mœurs:
Nous ſentons en aimant comme il vole en nos cueurs.
Mais eſt-ce vn perroquet? il parle humain langage.
Eſt-ce point vn Vautour? veu qu'il vit de carnage.
Eſt-ce vne mouſche à miel? car il aime les fleurs.
Il conſume ſon age en plainctes & douleurs,
Eſt-ce vne Tourterelle au temps de ſon veuuage?
Amour eſt vn oiſeau qui vole iuſqu'aus cieus,
Où il prent des eſclairs pour auueugler nos yeus,
Et s'arme tout de feu pour nous faire la guerre.
Il n'eſt donc Perroquet, Mouſche à miel, ny Vautour,
Ny Tourterelle auſſi; qui veut connoiſtre Amour
C'eſt le Roy des oiſeaus qui porte le tonnerre.

SONET

Contre le vent Auton, cauſe de la maladie
dont eſt mort Monſieur de L'Aubeſpine.

Vent mal-heureus qui prens ton nom d'Autonne
Et qui le Ciel fais pleurer ſi longtemps,
Vent ennemy de l'honneur du printemps,

Flestrissant tout où ton haleine donne.
Sans toy iamais il n'esclaire & ne tonne;
Gros tourbillons en l'air pirouëttans
Gresle, & gresil ce sont tes passe-temps :
Par toy la mort en herbe nous moissonne.
Par toy la terre auorte de ses fruits,
Gaste-fonteine, empoisonneur de puis ;
Auctеur de peste, escumeur de marine :
Bref de tes mauls cent papiers seroient pleins :
Mais le plus grand dont de toy ie me plains,
C'est de rauir en sa fleur L'Aubespine.

SONET.

Amour n'est point oiseau, c'est chose plus legere.
Si vn Dieu sans raison par raison est compris,
D'vn feu bien violent sa naissance il a pris :
Aussi quelqu'vn a dict que Vulcan fut son pere.
Plus ardent est le feu de plus belle lumiere :
Plus Amour semble beau mieux il poind nos esprits.
Le feu est sans pitié : Amour n'a point appris
D'auoir compassion de l'humaine misere.
Fol qui s'ose fier en l'Amour & au feu :
Au feu & à l'Amour il n'y a point de ieu :
Le feu brusle les corps, Amour brusle les ames.
Le feu consume tout, Amour ne laisse rien.
Qui se veut donc garder, & ne perdre son bien,
Qu'il euite l'Amour autant comme les flames.

SONET.

Aprés que Promethé, trop haultain de courage,
Eust au ciel desrobé du soleil la lumiere

Par le commandement de la ſage guerriere,
Afin de donner vie à ſon terreſtre ouurage.
Voyant cela ſi beau, vn Satyre ſauuage,
Qui du feu ne ſçauoit la force couſtumiere,
Haſta ſes pieds de bouc à la courſe legere,
Et le penſant baiſer ſe bruſla le viſage.
Ie ſuis plus ſot encor que ne fut le ſatyre,
Qui baiſe vos beaus yeus, en les voyant relaire :
Auſſi i'en ſuis puny de peine plus cruelle.
Car ſi mon corps bruſloit, toſt ceſſeroit la flame :
Mais quand le feu d'Amour au vif a touché l'ame,
L'ame qui ne meurt point ſent l'ardeur immortelle.

SONET

Sur la veuë de Madame de Lorraine, & de Madame, ſœurs du Roy, au temps de la pacification.

Comme vne pauure nef, que la face ſereine
De Neptune a trompé, la faiſant voyager :
Loin du bord & d'eſpoir voit les vents enrager
Qui pouſſent iuſqu'au Ciel & les flots & l'areine.
Toutefois ſi le feu des deux freres d'Heleine
Commence à ſe monſtrer au milieu du danger,
Triton fera ſoudain l'onde en l'onde ranger,
Et les vents ſouffleront d'vne plus douce haleine.
Ainſi las & rompu de fortune courir,
Le Nauire François, ſur le poinct de perir,
N'auoit ny maſt entier, ny cordages, ny voiles.
Mais il gaigna le port, & vint à ſauueté,
Si toſt qu'il apperceut la iumelle clairté
Des deux Royales ſœurs, ſes heureuſes eſtoiles.

SONET

Sur les pendus en figure.

Naguere i'entrepris vne guerre bien dure,
Bien difficile à faire, & pleine de danger :
C'estoit contre l'Amour qui me vouloit manger :
Elle a esté fort longue, & encore elle dure.
Apres mainte rencontre, aprés mainte aduenture,
Amour qui desiroit soubs ses loix me ranger
Comme vn rebelle serf, pour de moy se venger,
O maistresse, à ton col m'a pendu en figure!
Or par l'Edict de pais ont esté despendus
Ceus qui pendoient ainsi; & leurs honneurs rendus,
Pour viure en liberté, voire sans conscience.
Faison tout au contraire, une pais pour durer,
Et que pendu ie doiue à ton col demeurer :
Heureus qui est pendu à si belle potence!

SONET.

Ie taschois vne nuict d'adoucir ma rebelle
Qui à tort m'est trop dure, & l'a tousiours esté;
Quand vn souspir yssu du cueur si mal traité
Au milieu de mes vers estaingnit ma chandelle.
I'imaginoy desia que ma fin seroit telle
Et qu'en bref la douleur estaindroit ma clairté :
Mais vn autre souspir en tenebres ietté
Soudain la raluma d'vne flame plus belle.
Alors ie m'escriay : ô puissance d'Amour!
O que sa deité de merueilles est pleine!
Il faict ainsi mourir, & viure tour à tour,

Selon qu'il nous depart le plaiſir ou la peine,
Il faict du iour la nuict, & de la nuict le iour,
Et ſouffle chaud & froid tout d'vne meſme haleine.

SONET.

Mercure aus doigts crochus auoit la torche eſtainte,
Et tous les traits d'Amour par ſa ruze emporté,
Dont le pauure garçon pleuroit deſconforté
Car de luy en ce point on n'auoit plus de crainte.
Encore que ſon arc m'ait donné quelque attainte
Pendant que ie ſeruois vne ieune beauté :
Ie ne pu toutefois vſer de cruauté,
Ains le voyant pleurer i'eus pitié de ſa plainte.
Enfant, appaiſe-toy : ce dis-ie au Dieu d'aimer :
Tu pourras aiſément ton flambeau ralumer
A ce clair feu qui luit és beaus yeus de ma dame.
Et pour remplir ta trouſſe, il ne faut qu'arracher
Tant de traits qu'il t'a plu contre moy deſcocher :
Mais va-t'en les lancer autre part qu'en mon ame.

SONET

D'Amour peſcheur.

Amour n'eſt point Archer, c'eſt pluſtoſt vn peſcheur :
Auſſi Venus ſa mere a pris naiſſance en l'onde.
Le crin tors de ſa ligne eſt d'vne treſſe blonde,
Vne beauté fondée eſt ſon appas trompeur.
Son Hameçon caché ſoubs ce plaiſant mal-heur
Eſt faict d'vn vain eſpoir, en qui trop on ſe fonde.
L'oiſiueté luy ſert de riuiere profonde,

Où il prent les humains accrochés par le cueur.
Le pescheur aus poissons faict vne guerre estrange,
Car quand il les a pris il les vend ou les mange,
Pour s'estre folement à l'hameçon pendus.
Amour en faict autant de tous ceus qu'il attrape :
Amants ie vous en croy : dictes s'il en eschappe
Qui ne soient à la fin ou mangés ou vendus.

SONET

Sur le Mariage du Roy Charles, & sur la pais faicte au mois d'Auguste.

Sire, aussi bien que vous, Auguste en son ieune âge
Se vit de maints dangers, fort souuent agité ;
Quand le peuple mutin de la grande cité
Desploya contre luy son rebelle courage.
Mais enfin la vertu luy donna l'auantage
Contre l'ire du Ciel, & de Mars despité,
Si qu'il put enchesner par sa felicité
La ciuile discorde, escumeuse de rage.
Plus ieune qu'il n'estoit vous aués refermé
Les portes de la Guerre, au mois qui est nommé
Du nom de ce Monarque, heureus, & sage, & iuste.
Ioye en vient aus François, dueil à leurs ennemis,
De ce que maintenant la pais vous a promis
Le bon-heur, & le nom, & la fille d'Auguste.

SONET

de Phaëton & du Roy.

Quand le fils du Soleil à la perruque blonde
Prist le gouuernement de son char radieus

Il enflamma la terre, & la maison des dieus,
Neptune, & les Tritons, au milieu de leur onde.
Voyant en tel peril ceste machine ronde
On dict que ton ayeul qui faict tonner les cieus
Alors te foudroya, cocher audacieus
Et par feu seulement de feu sauua le monde.
Amour voyant aussi tant de feus allumés
Qui brusloient les François contre eus mesmes armés
Vint embrazer leur Roy d'vne ardeur chaste & saincte.
Lors cesserent ces feus, & lors Amour fit voir
Que le maistre du Ciel ne le passe en pouuoir,
Quand son petit flambeau a si grand' flame esteincte.

SONET

Du Roy Henry III, qui pleura le Seigneur de Carnaualet.

Achille aus pieds legers, fleur de toute proüesse,
Iadis ainsi qu'on dict, mainte larme a versé,
Voyant gemir Chiron fort griefuement blessé;
Chiron le gouuerneur de sa tendre ieunesse.
Mais vains furent ses pleurs, & vaine sa tristesse,
Car le traict qui son maistre auoit outrepercé
Tint ce Dieu micheual si longtemps oppressé
Qu'il courut à la mort pour finir sa destresse.
Monsieur, race celeste, & gloire de Valois,
Fils & frere de Roy, nostre Achille Gaulois,
Non moindre que la Grece en courage & en armes:
D'amour & pieté sur luy gaigne l'honneur,
Rendant Carnaualet, qui fut son gouuerneur,
D'homme esclaue à la mort immortel par ses larmes.

SONET.

Ostez-moy ce brandon qui me brusle les veines,
Qui me seche le sang, & me pallit le teint :
Tirés hors de mon flanc ces traits qu'Amour a teint
Es eaus de Phlegeton qui sont de souffre pleines.
En quels monts blancs de neige? en quelles froides plaines?
Dedans quel Ocean sera mon feu estaint?
Reculés-vous, amis, quiconque en est attaint,
Il se sent tourmenter de mille & mille peines.
Iuppiter, mets y ordre : en ton Ciel tu deurois
Faire de tels edicts qu'icy bas font nos Rois,
Qui les bastons à feu souuent ont faict defendre.
Si tu n'en veus bien tost Cupidon desarmer,
Ce petit boutefeu, qui faict bruler la mer,
Les astres & les dieus fera tourner en cendre.

SONET

Sur l'entrée du Roy Charles IX en sa ville de Paris l'an 1571.

L'appareil est superbe, & la magnificence
Que dressent tant d'ouuriers, & tant de bons esprits :
Si crain-ie, ô citoyens, que ne soyés repris
D'auoir faict pour l'entrée vne vaine despence.
Chacun doit à son Prince honneur & reuerence,
Toutefois vostre ville a par trop entrepris,
Pensant bien receuoir celuy qui n'est compris
Ny des monts, ny des mers, qui luy bornent sa France.
Les Rois sont grands sur tous, & ont de longues mains ;

Mais Charles eſt plus grand que tous les Rois humains
Qui aus aſtres atteint pour en tirer Aſtrée.
Que Paris croîſſe donc, & haulſe ſa grandeur
Sur tout ce que le Ciel enſerre en ſa rondeur,
S'il veut qu'vn ſi grand Roy face en luy ſon entrée.

SONET.

Au bout de ſa carriere on dit que le Soleil
Es flots de l'Ocean va repoſer ſa flame :
Mais le feu que ie ſens bruſle touſiours mon ame,
Soit au temps du labeur, ou au temps du ſommeil.
Ce gracieus maintien, ce front, ce teint vermeil,
Ce parler, faus teſmoin d'vne plus douce dame,
Me promettoient ſecours : & c'eſt ce qui entame
Mon cueur martyriſé d'vn tourment nom-pareil.
Or puiſque Cupidon me liure tant d'alarmes,
Qu'eſt il beſoin mes yeus, d'y adiouſter vos larmes?
C'eſt deſtremper en fiel mes obſtinez mal-heurs,
Non, non, pleurés mes yeus : i'ay tort de vous reprendre,
Car le grand feu d'Amour m'auroit reduit en cendre
Si vous ne m'arrouſiés de deux ruiſſeaus de pleurs.

SONET

Sur la deuiſe d'vn Taureau
qui foule vn Loup aus pieds, auec ce mot Latin :
Rapta ex raptore trophæa.

Qui a veu le Taureau enflammé de courage
S'eſlancer au combat, afin de reuanger
Le troupeau qu'il conduit, qu'vn grand Loup veut manger

Loup que la pasle faim a chassé du bocage.
Qui a veu comme il rompt du Loup l'aueugle rage,
Se deliurant soy-mesme & les siens de danger,
Et mugle de despit qu'vn voleur estranger
L'est venu attaquer iusqu'en son pasturage.
Tel Monsieur se fit voir; courageus defenseur
Du troupeau fraternel, contre le rauisseur
Qu'affamé de butin le Rhin en France enuoye:
Quand au dos il graua du Germain abbatu,
Rompu, foulé aus pieds par sa ieune vertu,
Du Taureau assailly le Loup mesme est la proye.

SONET.

Combien que mes souspirs me brulent à toute heure,
Et mon œil s'allambique en amere liqueur;
Vous dites toutesfois que ie suis vn moqueur,
Qui si non qu'en papier ne souspire & ne pleure:
Qu'vn brasier tant ardent si longtemps ne demeure
En vn corps maigre & sec, sans en estre vaincueur:
Que mon mal est vn mal qui ne touche le cueur,
Veu que j'en meurs cent fois sans qu'vne fois ie meure.
Las! c'est vn vrai Phœnix que l'Amour emplumé,
Qui pour son dernier nid mon cueur a voulu prendre:
Car d'vne longue peine, & d'ennuy consumé,
Quand il vient resolu sa mort prochaine attendre,
En se brulant au feu par vos yeux allumé,
Se voit tousiours plus beau renaistre de sa cendre.

SONET

A Iudith de Mesmes, malade au mois de May.

Guerissés-vous mignonne, & reprenés courage :
Le mal que vous aués n'est vn mal dangereus,
Puis qu'il vous vient en May ; & qu'vn mois amoureus
Pallit vn peu le teint de vostre beau visage.
D'autres en palliront en la fleur de vostre âge,
Si ie suis bon deuin, qui forts & vigoureux,
Par vn regard sorcier deuiendront langoureus ;
Mourans pour mieus reuiure en vn libre seruage.
Ie pense ouyr desia quelque loyal amant,
Qui vous accuse ainsi du gracieus tourment
Où prent plaisir ce Dieu qui les humains enferre :
Elle desment sa race : on le voit à ses faits :
Par le moyen du pere en France on eut la pais,
Par les yeus de la fille Amour y faict la guerre.

SONET.

Sire, Thulene est mort : i'ay veu sa sepulture :
Mais il est presque en vous de le resusciter :
Faictes de son estat vn poëte heriter :
Le poëte & le fou sont de mesme nature.
L'vn fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure :
Tous deux ne font iamais leur argent profiter :
Tous deux sont d'vne humeur aisée à irriter :
L'vn parle sans penser, & l'autre à l'auenture.
L'vn a la teste verte & l'autre va couuert
D'vn ioly chapperon faict de iaune & de vert :
L'vn chante des sonets, l'autre danse aus sonettes.

Le plus grand different qui se trouue entre nous,
C'est qu'on dict que tousiours fortune aime les fouls
Et qu'elle est peu souuent fauorable aus poëtes.

SONET

Pour Monsieur le Secretaire de Mesmes,
à Monsieur de Villeroy.

Ores que nous entrons en la nouuelle année
(Pleine soit elle d'heur & de felicité)
Ie vous faicts vn present en toute humilité,
Bien que vostre excellence en soit mal estrenée.
Aussi ay-ie choisi ceste bonne iournée,
Où tout est bien receu pour la solennité :
En quoy lon prent exemple à la diuinité
Qui plus regarde au cœur qu'à la chose donnée.
S'il vous plaist à tel iour ce liure receuoir,
Maints affaires d'estat dedans vous pourrés voir,
Tirés, & peu connus de la Françoise histoire.
Donner en autre temps ie ne vous l'auserois,
Car, nourry des ieunesse aus affaires des Rois,
Des memoires d'estat vous estes le memoire.

SONET.

I'ay procés contre vous : c'est vn fort aduersaire,
En vostre chambre mesme & où vous presidés :
Ie n'ay point d'aduocat, si vous seul ne m'aidés,
Qui sceut parler pour moy, ou escritures faire.
Ie ne cherche tesmoin en ce cas qu'il faut taire
A tout autre qu'à vous, qui si bien l'entendés.

Puisqu'il eſt ainſi donc, toute ſeule plaidés,
Inſtruiſés, rapportés & iugés mon affaire.
Quelle en ſera la fin? l'eſpoir dit d'vn coſté
Que ie le gaigneray, ſuiuant voſtre equité :
Ie voy d'autre coſté la choſe mal partie,
Qui trouble mon eſpoir de crainte & de ſouci :
C'eſt que ie n'ay teſmoin, ny aduocat auſſi,
Iuge, ny rapporteur autre que ma partie.

SONET

Sur vne tapiſſerie donnée à Monſieur par la Roine ſa mere, où il y a vn croiſſant & vn Soleil, auec la deuiſe,

Rien ne croiſt de plus beau.

Rien n'eſt ſi beau que la belle lumiere
D'vn beau ſoleil en vn pur renouueau ;
C'eſt l'œil du monde, & qui touſiours nouueau
Court & recourt par la meſme carriere.
Ceſte beauté, des beautés la premiere,
Se communique à vn autre flambeau,
Pere des mois, qui n'a rien de plus beau
Que ce qu'il prent des rayons de ſon frere.
En France vn Roy, comme au Ciel vn Soleil,
Ne peut auoir ny plus grand, ny pareil ;
Monſieur eſt ſeul qui ſa clairté ſeconde :
Luyſant par luy : ainſi que le croiſſant
Sur toute eſtoille en l'air apparoiſſant
Qui de la nuict faict naiſtre vn iour au monde.

SONET.

Oiſeleur mon amy, veux-tu eſtre riche homme?
Ie t'enſeigne vn moyen pour fuyr pauureté :
Laiſſe tous ces oiſeaus voler en liberté,
Ne tends qu'à vn oiſeau, Oiſeau qu'Amour on nomme.
C'eſt luy qui a iadis pour le pris d'vne pomme
Du ſuperbe Orient l'Empire en bas ietté :
Qui faict naiſtre en Hyuer dans nos cœurs vn Eſté :
Qui trouble noſtre eſprit, & qui rompt noſtre ſomme.
Si tu prens ceſt oiſeau, merueille des oiſeaus,
Qui a faict, & doit faire au monde tant de maus,
Tu auras plus de lard, plus d'œufs & de fromages,
Que n'en gaigne vn chaſſeur, quand au bois il a pris
Quelque grand vieus Regnard, ou bien quelque loup gris
Dont il porte la peau, queſtant par les villages.

SONET

Perdu à ie vous pren ſans verd.

Qui vous prendroit ſans verd, ce ſeroit belle priſe :
Et deuroit en Amour eſtre des plus contens :
Ie le iuge par moy : mais, à ce que i'entens,
Nul ne viendroit à bout d'vne telle entrepriſe.
Voſtre grace, & beauté, que tout le monde priſe
Eſt ores paruenuë à ſon plus gay printemps :
Ce n'eſt rien que verdure, & que fleurs de ce temps :
Ie ne m'eſbahi donc ſi vous n'eſtes point priſe.
Mais moy, ie m'eſbahi d'eſtre pris à tous cous.
Ha! quelque dieu trompeur s'entend auecques vous :
I'ay beau cueillir du verd, ie perds par ſa fineſſe.

Amour, pour vous donner l'auantage en ce ieu,
Allume de vos yeus en mon cœur tant de feu,
Qu'il en ſeche mon verd, & mà verde ieuneſſe.

SONET

Du Parlement tranſporté aus Auguſtins pour
le mariage du Roy Charles IX.

Où s'en va le procés? qui faict trouſſer bagage
A ce monſtre noiſif, contraire aus bons accords?
Monſtre à beaucoup de chefs, entés en meſme corps
Qu'il nourriſt de deſpens, d'intereſt & dommage?
Preſidens, Conſeillers, & tout leur equipage
D'Aduocats, Procureurs, qui viuent de discords :
Huiſſiers, greffiers, ſergens, & teſmoins, & records,
Fuyent deuant la pais qu'ameine vn mariage.
La Cour chaſſe la Cour : Amour ferme & loyal
Deſloge le Palais du grand Palais Royal,
Trop ſuperbe ſeiour pour vne plaiderie.
C'eſt pourquoy le procés, qui ſe voit deſnicher,
Et que rien ne luy vaut debatre & ſe facher,
Par deſpit ſe va rendre en vne moinerie.

SONET

Des deux Marguerites, ſœur & Tante du Roy.

La France courageuſe, & l'Eſpagne animée
Tenoient toute l'Europe en trouble & en terreur ;
La guerre, les combats, les meurtres pleins d'horreur,
Laiſſoient aus heritiers la haine enuenimée :
Quand de libre contrainte, & de main deſarmee,

L'heureuſe Marguerite encheſna la fureur,
Barriere entre vn grand Roy & vn fils d'Empereur,
Et fit iurer la Pais à l'vne & l'autre armée.
Tu en feras autant, belle Royale plante,
A ta Tante ſemblable en nom & en vertus;
Afin que deſormais à ton honneur on chante,
Lorſque par toy ſeront nos diſcords abbatus.
On dit que d'vne fleur Mars a pris ſa naiſſance,
Toutefois d'vne fleur la pais eſt née en France.

SONET

Sur le portraict du Roy, qui s'eſt vaincu ſoy meſme.

De qui eſt ce portraict ſi bien elabouré?
Ie fay reuiure Hercule en ma viue peinture.
Hercule n'eſt-il pas, trop ieune eſt ſa figure?
La ieuneſſe eſpouſant ieune il eſt demeuré.
Veu le braue trauail par Hercule enduré
Auant que mettre à fin mainte eſtrange aduenture,
Il eſtoit plus puiſſant : tu fauls à la meſure.
L'effort d'vn grand courage au corps n'eſt meſuré.
Que n'as-tu doncques peint la peau tant renommée
Du ſuperbe Lyon, qui au bois de Nemée,
Fut en premier labeur par Hercule dompté?
Le dehors ſeulement à tes yeus ſe preſente;
Et l'Hercule Gaulois que mon art repreſente
Porte dedans le cœur le Lyon ſurmonté.

SONET.

Comparaiſon d'Amour & du Loup.

Qui veut connoiſtre Amour, connoiſſe vn Loup ſauuage.
L'vn ſuit les lieus deſerts, l'autre hante les bois :
L'vn aperceu des chiens eſt ſujet aus abbois :
L'autre a mille rapports, & dangereus langage.
L'vn eſt plein de fureur, & l'autre eſt plein de rage.
Du loup le ſeul regard à l'homme oſte la vois :
Amour, tu rends muets ceus que ſans yeux tu vois.
Tous deus cherchent la nuiƈt pour aller en dommage.
Le Loup preſſé de faim de terre vit ſouuent :
Et l'Amour affamé ne ſe paiſt que de vent.
Amour eſt deſguiſé : le Loup ſa forme change.
Les trop ſimples brebis ſeruent de proye aus Lous :
Entre nous amoureus, trop ſimples & trop dous,
Nous nous faiſons brebis, auſſi le loup nous mange.

SONET

D'Amour & des Ardents.

Le volage Archerot, petit Dieu grand trompeur,
Eſt ſemblable aus Ardents qui luyſent en Automne :
Quand on les voit de nuit bien ſouuent on s'eſtonne :
Amour eſt en tout temps plein de crainte & de peur.
Les Ardents ne ſont rien qu'vne humide vapeur :
Amour n'eſt qu'vne humeur dont on brule & friſſonne.
La clarté des Ardents eſbloüit la perſonne :
Amour trouble le ſens, & aueugle le cœur.

Les Ardents ſont folets, hantants les mareſcages :
Amour ſe baigne en pleurs, & n'eſt pas des plus ſages.
Amour meurt en viuant, les Ardents viuent peu.
Toutefois des Ardents la traiſtreſſe lumiere,
Fait tomber les paſſants dedans quelque riuiere :
Et Amour fait tomber les Amants dans le feu.

SONET

D'Amour vſurier.

Pauure de ſens affamé d'vn deſir,
Es mains d'Amour ie mis mon cœur en gage :
Mon obligé fut d'vn humble langage :
Le terme eſtoit payer à ſon plaiſir.
De m'acquitter ie n'auoy le loiſir :
Tant l'intereſt couroit à mon dommage.
Celuy qui priſt mon meuble & heritage
Au lieu du corps mon ame vint ſaiſir.
En la priſon d'vne dame trop fiere
Noſtre vſurier nous veut faire pourrir :
Gaignons au pied, ſi par ceſte maniere
Nous nous pouuons au beſoing ſecourir.
Las ! c'eſt en vain : le corps par bien courir
N'eſchappe pas quand l'ame eſt priſonniere.

SONET

A l'Aurore.

Quand au ſommeil i'ay les paupieres cloſes,
Amour les ouure, & double mon ſouci :

Lors que la nuiɛ̃t tient le Ciel obſcurci,
Et les couleurs deſrobe à toutes choſes.
Debout, debout, Aurore au teint de roſes,
Monſtre ta face & le beau iour auſſi;
C'eſt honte à toy de le cacher ainſi,
Veu qu'au giron d'vn vieillard tu repoſes.
Elle m'oyant de ſon iaune ſeiour
M'a reſpondu : Aſſés chaut eſt l'Amour,
Pour d'vn vieillard eſchauffer la froidure.
Tel fuſſes-tu que mon Tithon ie voy,
Si ton Aurore on met auecques toy
Tu voudras bien que la nuiɛ̃t touſiours dure.

SONET

A la Roine Elizabeth d'Auſtriche, ſur ſa groſſeſſe, & l'appetit qu'elle a pris à des Oliues.

Quelle ſera, Roine, noſtre eſperance?
Que ſentez-vous en vos flancs ſe mouuoir?
Phœbus m'a diɛ̃t, qui le peut bien ſçauoir,
Qu'auės conceu le repos de la France.
Il a diɛ̃t vray : i'en ay ferme aſſurance :
Amour y vint quand vous la vinſtes voir.
Mars voiſe ailleurs eſſayer ſon pouuoir :
La paix doit faire icy ſa demeurance.
Puis voſtre enfant, comme ſouuent aduient,
Se ſentira du deſir qui vous vient ;
Ainſi que vous il aimera l'Oliue.
Riės, François, qui de guerre eſtes las;
Il faut où eſt l'Oliue de Pallas
Que Mars y meure & que la paix y viue.

SONET

A vn Perroquet.

Oiſeau qui ſçais parler humain langage
En quoy ſur tous as merité le pris :
Qui es contraint par celuy qui t'a pris,
Comme vn amant, de chanter en ſeruage.
Quand tu verras paſſer deuant ta cage
Ceſte beauté dont ie ſuis trop eſpris,
Di-luy, mignon, ces ſix mots bien appris,
Aimés, cruelle, Amoureus eſt voſtre âge.
Ainſi iamais ne s'empire ta vois ;
De ſoupe en vin, de pauot & de nois,
Ainſi iamais ta cage ne ſoit vuide :
Ainſi ſois-tu le roy des oiſeaus verds :
Et ton renom fleuriſſant par mes vers
Oſte l'honneur au Perroquet d'Ouide.

SONET

A Monſieur d'Alincourt, partant de Paris en poſte, pour aller à Lyon eſpouſer la fille de monſieur de Mandelot.

Amour qui a bleſſé de ſa fleche meilleure
Deus cœurs en meſme endroit, pour les rendre contents,
Te va faire iouïr du bien que tu attens :
C'eſt pourquoy, d'Alincourt, tu fuis toute demeure.
Sui l'Amour qui te meine, & parts à la bonne heure,
Sans craindre les chemins, ny la rigueur du temps :

Tu as auecques toy le ſeigneur du printemps :
Le Ciel, comme il luy plaiſt, tantoſt rit, tantoſt pleure.
Courte ſoit ton abſence, & de peu de ſeiour.
Bientoſt vn beau Soleil face naiſtre vn beau iour,
Que celuy qui te guide en ſanté te rameine.
Ie di ce petit dieu, archer Idalien,
Qui ores de ſi loin, par vn ferme lien,
Ioint Lyon à Paris, & le Roſne à la Seine.

SONET

Sur le treſpas de Madame de Sauoye.

Si la vertu eſtoit choſe mortelle,
Qui comme nous vn corps freſle euſt veſtu,
I'oſerois dire, icy giſt la vertu,
L'honneur, les arts, enterrés auec elle.
Qu'on pleure donc, & qu'on regrete celle
Qui a touſiours le vice combatu :
Celle qui a en la France abbatu
L'hydre à cent chefs, qu'ignorance on appelle :
Mais ſi vertu n'eſt ſuiette au tombeau,
Ainſi que nous : ains luit comme vn flambeau,
Volant au Ciel quand la terre elle quite :
Roine, eſſuyés les larmes de vos yeus :
Et voyant luire vn nouuel aſtre aus cieus,
Croyés que c'eſt l'aſtre de Marguerite.

SONET

Du ſieur de Montaulain au ſieur Paſſerat.

Paſſerat, que mon cœur aime, cherit, honore,
Pour tes belles vertus, ton eſprit, ton ſçauoir,

Paſſerat que mes yeus deſirent tant de voir,
Et de qui les beaus vers en mon ame i'adore.
Paſſerat, qu'en tous lieus ma Champaigne decore,
Qui as ſur Apollon, & les Muſes pouuoir :
Ie ne veus enuers toy manquer de mon deuoir :
Ie te veus viſiter, voir & reuoir encore.
Ie te veus viſiter : & ſi veùs qu'à loiſir
De ton rare ſçauoir ie gouſte le plaiſir :
Rien ne peut maintenant tant contenter ma vie.
Voiſin, donne moy donc ce paſſetemps heureus,
Parmi les tourbillons de ce temps orageus :
Tu ne dois par raiſon me quiter ceſte enuie.

A luy meſmes.

QVATRAIN.

Reçoy, mon Paſſerat, ce Sonet que ma plume
A forgé rudement deſur ma rude enclume :
Et tien pour le certain que ſi ie pouuoy mieus
Ma muſe plus ſouuent contenteroit tes yeus.

Reſponce de Paſſerat au ſieur de Montaulain.

Si de voir Paſſerat tu es tant deſireus,
Toy, mignon de Phæbus, & que Mars fauoriſe,
Le voicy, Montaulain, qui t'honore, & te priſe,
Et d'eſtre aimé de toy s'eſtime bien-heureus.

Ie me flate vn petit, bien qu'il soit dangereus,
Quand Montaulain me loüe, & ce los me maistrise.
Mais ie crain le desir dont ton ame est esprise :
Souuent l'affection trompe les amoureus.
Comme certains miroirs, au poli de leurs glaces,
Rendent plus d'vn visage, & plus grande les faces :
Ainsi toy, le miroir d'honneur & de sçauoir,
Qui sur tous es cheri des filles de memoire
En tes vers mieus polis, ministres de ma gloire,
Plus grand que ie ne suis tu me veus faire voir.

SONET

Sur le retour du Roy Henry III, à Paris, apres auoir receu à mercy les Suiffes & Allemans proteftans, & les auoir renuoyé en leur pays.

Paris, voicy ton Roy, que la gloire enuironne :
Luy qui a le Suysse, & l'Aleman domté.
Sa guerriere vertu, sa prudence, & bonté,
Ont merité l'honneur d'vne triple couronne.
Cueille-luy de tes mains le rameau qui se donne
A celuy qui triomphe en vn char d'or monté,
Il a ses ennemis par armes surmonté :
Et vaincueur de soy-mesme, aus vaincus il pardonne.
Il a par bon conseil, & par sages moyens
Conserué ses sujets, & les bons citoyens :
Offre le chesne verd au meilleur Roy qui viue.
Il chasse loin la guerre, & rameine la pais :
Qu'il en porte l'enseigne : & qu'il soit à iamais
Couronné de laurier, & de chesne, & d'Oliue.

SONET.

Reuien, Prince vaincueur, digne d'vn double empire :
De Loire eſloingne toy, pour de Seine approcher :
Ia Paris, s'il euſt pu, te fuſt allé chercher,
Qui t'appelle de bouche, & de cœur te deſire.
Ton œil eſt ſon phanal, pour de nuit le conduire :
Tu es ſon anchre ferme : & le prudent nocher,
Qui parmy maint eſcueil, & dangereus rocher,
As guidé à bon port la Françoiſe nauire.
Ce fut vn grand honneur à ta ieune vertu
D'auoir par tant de fois le rebelle abbatu,
Vſant de viue force, & d'ardeur de courage.
Mais ton eſtat troublé en pais auoir remis :
Et ſans rien hazarder, chaſſé tant d'ennemis,
C'eſt le los immortel d'vn Prince heureus & ſage.

SONET.

Entre, inuincible Roy; que ton Paris te voye :
Roy qui ſçais ſous tes lois les ennemis ranger :
Qui peus l'age de fer en ſiecle d'or changer :
Et les flames de Mars en mille feus de ioye.
Crions, viue le Roy, à qui le Ciel octroye
De ſauuer ſes ſuiets, & leurs pertes vanger.
France, par ſa vertu, du ſoldat eſtranger
Ne ſera deſormais & la fable & la proye.
N'oubliés Allemans, & vous Suiſſes auſſi,
Que la bonté du Roy vous a pris à merci :
Souuenés-vous de Beauce, & des riues de Loire.
Mais, helas! dirés-vous, nos femmes & enfans
Ne nous reuerront plus vaincueurs & triomphans.
Allés, vaincus du Roy, ce vous eſt trop de gloire.

SONET

A Monſieur d'Autueil, ſur la mort de Monſieur de Groſbois ſon pere.

Qui voit vn fils pleurer au treſpas de ſon pere
Il voit de la nature & du ſang le deuoir.
Pleurés donques celuy qui le iour vous feit voir,
Et qui plus ne verra du beau iour la lumiere.
Toutefois, ſi la mort eſt choſe coutumiere :
Si ſur grands & petits, egal eſt ſon pouuoir :
La mort d'vn homme vieil vous doit moins eſmouuoir,
Veu que dés le berceau nous allons à la biere.
Ceſſés, en le plaignant, de plaindre ſon bon-heur :
Il s'en va plein de biens, de long âge, & d'honneur,
Deliuré pour iamais de fortune & d'enuie.
Qu'ay-ie dit, il s'en va! celuy que vous pleurés
Ne part point d'icy bas, quand vous y demeurés :
Ains vit encore en vous vne ſeconde vie.

Ici, p. 272 de l'édition originale, se trouve un sonnet sur le trepas de Mme de Savoye, déjà imprimé p. 266 de la même édition et p. 24 ci-dessus.

Sur la mort de Monſieur de Bon-œil, & ſur la pieté de monſieur d'Aimeri ſon frere.

Tu reuerras encor la lumiere du iour :
Reſiouy toy, Bon-œil, en ce palle ſeiour :
Pollux n'eſt pas tout ſeul qui ſon frere en deliure.
De ton frere Emeri la rare pieté,
Mourant preſque de dueil, de mort t'a racheté,
Afin qu'aprés ſa mort tu le faces reuiure.

SONET

A l'Aurore, & au Soleil, le iour de la conuerfión & Meffe du Roy, 25 Iuillet 1593.

Sus-ſus, debout vermeille auantcouriere
Du clair Soleil, trop long eſt ton ſeiour :
Monte en ton char qui rameine le iour :
L'heure t'appelle, & t'ouure la barriere.
Au plus matin commence ta carriere,
Bel œil du Ciel : haſte icy ton retour :
Et à tes rais ioignant les feus d'Amour,
Eſclaire nous d'vne double lumiere.
Vien veoir vn Roy, tres-bon, & tres-chreſtien :
L'eſpoir de France, & ſon ferme ſouſtien :
Qui n'a ſon pair, & n'a qui le ſeconde :
Puis quand au ſoir coucher tu t'en iras
En l'Ocean, a Tethys tu diras,
Que tu as veu le plus grand Roy du monde.

SONET

Fait pour autruy.

Lors que Morphée auoit tous mes ſens enchanté,
Sur le poinct que la nuit ſon char en la mer plonge,
Comme vn nuage obſcur, qui en homme s'allonge,
Vn idole apparut deuant mon lict planté.
Vien t'en en ma maiſon, pour y trouuer ſanté :
Là chaſſeras, dit-il, le ſouci qui te ronge :
Ainſi parla l'Eſprit, & auecques mon ſonge,
En l'air eſuanouy, de moy s'eſt abſenté.

Las! il predit ma mort, ie n'en attens que l'heure.
La maiſon de Pluton eſt celle où il demeure :
La ſanté qu'on y trouue, eſt l'immortalité.
Le ſouci n'y deuale, enfermé ſous la lame :
Mon corps, ſuy donc le ſien : mon ame, ſuy ſon ame :
Il me veut faire part de ſa felicité.

Reſponſe au precedent.

SONET.

I'ay trouué de ton ſonge vn meilleur interprete :
Dorat, qui n'eſt qu'Eſprit ſous peu de chair & d'os,
D'vn autre Eſprit ſans corps entend mieus les propos,
Addreſſés à ton lict durant la nuit muéte.
Puis que l'ame t'a dict, de vois caſſe & foiblette,
Vien t'en en ma maiſon, là trouueras repos :
Là viuras ſans ſouci, ſain, gaillard, & diſpos ;
Rien moins que le treſpas l'ame ne te ſouhaite.
Va t'en en ſa maiſon, ſa femme y trouueras :
Sans mal, & ſans ſouci, auec elle ſeras :
Pren la ſucceſſion que l'ombre te propoſe :
Entre au beau paradis d'vn loyal amoureus,
Pour y paſſer tes iours gay, content, & heureus :
Au ciel ne veut monter qui en tel lieu repoſe.

SONET

A Monſieur de Villeroy,
ſecretaire des commandemens.

L'Eſtoille qui regnoit au iour de ta naiſſance,
Ses rayons les plus beaus auoit ſur toy lancé :

Et pour rendre parfait cest œuure commencé,
Fortune & la vertu ioignirent leur puissance.
Aussi te voyons nous vn des grands de la France,
N'estant quasi de nul en faueur deuancé :
Tu n'es pas toutefois du tout si auancé
Qu'au vouloir d'vn Enfant ton bon-heur ne s'auance.
Si Amour, qui te prise, & t'aime, Villeroy,
Te couchoit en l'estat, aussi bien que le Roy,
De ses commandemens te faisant secretaire :
Secretaire d'Amour parfaitement heureus,
Tu sçaurois le secret de tous les Amoureus,
Et pourrois, comme vn dieu, depescher leur afaire.

SONET

Pris de la Chicanerie.

Ce procés m'a donné beaucoup de fascherie,
Parmy tant de defaults, remises, & delais,
Subterfuges, renuois, rotines de palais,
Repliques, contredits, & telle tricherie.
Ma partie est trop fine en la chicanerie,
Qui me laisse compter tant de pas de mulets,
Tant de pas de messieurs, tant de pas de valets :
Ie crain quelque surprise, ou quelque tromperie.
Notre President mesme auec elle s'entend,
Dont ie suis en danger de le perdre content,
Si à vn bon accord ie ne la puis reduire.
Comme en viendray-ie à bout? ayant sceu tout mon cas,
Mieus que mon procureur, ny que mes aduocats,
Elle me veut forclorre, & ne veut point produire.

SONET

de mesme sujet.

I'ay perdu mon procés, non pas faute de droit,
Mais parce qu'en faueur ma partie est trop forte :
Monsieur le President contre moy la supporte :
Vn autre non suspect en ce cas il faudroit.
Le remede d'appel n'a lieu en cest endroit :
Iugement souuerain luy a fermé la porte.
La seule erreur de faict gain de cause m'apporte,
Par qui contre raison mon procés se perdroit.
Mon conseil est d'aduis qu'aus Iuges de ma cause,
Qui m'ont bien pris le faict, i'adiouste en ceste instance
Le nombre de nouueaus porté par l'ordonnance :
Ie n'vse toutefois du moyen qu'il propose :
Car à vostre equité ne faut tant d'assistance :
Seule connoissés-en, i'en croy vostre sentence.

SONET

Sur vne Esclipse de Soleil.

Lors que Phœbus, sur le milieu du iour
Fut eclipsé par vne autre lumiere :
Ceste beauté, des beautés la premiere,
Ne voulut point partir de son seiour.
Si sa clarté, ains la torche d'Amour,
Plus que ton feu pure, nette, & entiere,
Se fust conioincte à la brune courriere,
Elle t'eust fait, Phœbus, vn mauuais tour.

Car toy, vaincu, ayant quitté ta place
Au rare honneur de ſa diuine face
Elle euſt conduit tes cheuaus par les cieus.
Peut-eſtre auſſi que ſa treſſe dorée
Et ſa beauté, de trop prés admirée,
Euſt allumé la guerre entre les dieus.

SONET

D'en aimer deus en meſme temps.

Amours iumeaus d'vne flamme iumelle
En meſme temps, m'ont embraſé le cueur:
I'aime Margot, i'aime Catin ſa ſœur :
L'vne me plaiſt, l'autre me ſemble belle.
L'vne eſt farouche, & l'autre vn peu rebelle :
L'vne eſt mon bien, & l'autre mon bon-heur :
L'vne commence à venir en ſa fleur
L'autre fait honte à la ſaiſon nouuelle.
Qui ne croit point qu'on en puiſſe aimer deus,
Ne ſçait que c'eſt que d'aimer ſes deus yeus.
Mes deus yeus ſont les deus que ie deſire.
Si on me veut d'inconſtance blaſmer,
Ie repondray que deus anchres en mer
Mieus qu'vne ſeule arreſtent vn nauire.

SONET.

Ore eſt venu le iour que la belle s'approche :
Iour de moy ſouhaité, comme vn preſent des dieux :
Afin qu'à mon plaiſir ie me mire en ſes yeus,
D'où l'Amour embuſché ſes traićts ſur moy deſcoche.

Ny riuiere, ny bois, ny montagne, ny roche,
N'empeschent mon regard, ny distance des lieus :
Seulement Cupidon, sur mon aise enuieus,
Plus aueugle me rend quand mon bien est plus proche.
Vne telle lueur ses yeus m'ont esclaté,
Qu'à la voir de plus pres i'ay moins la veuë entiere
Ie contemplerois mieus sa diuine beauté,
Si ie me reculois quelque peu plus arriere.
Quand on voit de plus loin du Soleil la clarté
Moins on est esblouy de si grande lumiere.

SONET

Du mariage d'Harmonie,
& de celuy de Madame sœur du Roy,
à qui conuient le mesme nom.

En l'âge d'or, auant que fust banie
La pieté de ces terrestres lieus,
S'il est certain que la bonté des dieus
Vint faire honneur aus nopces d'Harmonie ;
Des immortels la saincte troupe vnie,
A ce beau iour abandonnant les cieus,
Se monstrera sans nuage à nos yeus,
Pour honorer si noble compagnie.
En nostre temps d'vne Harmonie encor
Le mariage ameine vn siecle d'or.
(Par moy sera madame ainsi nommée.)
Ce nom sur tous conuient bien à ses faits :
Puisque par elle en accord, & en pais,
Doit demeurer la France desarmée.

SONET

Sur les feus de la sainct Iean.

Quand ie vous voy, gentiles bergerettes,
Danser autour de ces feus allumés,
Et de pieds nuds, au mal acoustumés
Fouler les champs, peinturés de fleurettes :
Mon pauure cœur, captif des amourettes,
Pense aux flambeaux des archers emplumés,
Qui ont mes os en cendre consumés
Par l'aspre ardeur de leurs flammes secrettes.
Ha! di-ie lors, combien sont differents
Mes feus cachés de vos feus apparents?
Ces feus vont font dancer, chanter, & rire :
Les feus qu'Amour en l'ame vient lancer,
Au lieu de rire, & chanter & dancer
Me font languir, & pleurer mon martyre.

SONET

Des miseres d'Amour.

Heureus qui peut passer ses ans plus vigoureus
Sans engager son cœur au plaisir d'vne dame!
Heureus qui fuit d'Amour & les traits & la flamme!
Et qui ne sçait que c'est d'vn refus rigoureus!
Heureus qui ne chemine & pasle & langoureus
Apres vne beauté qui emporte son ame!
Heureus sont les forçats qui tirent à la rame!
Heureus le malheur mesme, au pris d'vn amoureus!

Celuy qui veut trouuer tout aigre, & tout amer,
Vienne en mon lieu seruir vne maistresse fiere :
Vienne suiure en mon lieu le cruel dieu d'aimer,
Qui veut estre conduit à peine & à misere :
Ainsi qui ne sçait pas le chemin de la mer,
Y paruient sans faillir suiuant vne riuiere.

SONET

Sur l'image sainct Michel.

Ce sainct Michel ailé dont la croix argentée
Abat vn ennemy, puis le foule abatu,
Figure Amour oiseau, & la grande vertu
De ceste croix d'argent, d'vn chacun souhaitée.
Si tost qu'elle reluit en la main apportée,
Celle qu'Amour en vain longtemps a combatu,
L'assaillant de sa flame, & de son trait pointu,
De fiere humble deuient, par vne croix domptée.
Femmes, vous me direz que ce n'est pas raison,
De faire aus ennemis de vous comparaison.
I'en suis quasi d'accord, sans parler de vos testes.
Car combien que vos cœurs contre Amour soient armez,
La croix qui vous abat toutes fois vous aimez,
Ce que dire on ne peut de ces vilaines bestes.

RESPONSE

Pour les femmes.

L'Ange que vous voyez, auecques ses coquilles,
Ne figure sinon les femmes & les filles :

La croix, la paſſion, les peines & tourments,
Que par vn fol deſir endurent les amants.
Il domte le mauuais : pour monſtrer que les belles
Domtent par leurs beautez les hommes plus rebelles :
Et que par leur engin ſouuent elles leur font,
Ainſi qu'ha l'ennemy, de grand's cornes au front.

SONET

Sur des gands.

Ie me plains de vos yeux, dont la flamme eſt gliſſée
En mes nerfs, & mes os, & m'a tout conſumé :
Ie me plains des cheueus, où l'archer emplumé
De milles rets dorez vne embuſche a dreſſee.
Ie me plains de ce teint, qui rend l'ame inſenſée :
Ie me plains des attraits de ce front tant aimé :
Ie me plains de ce ris qui l'eſprit m'a charmé :
Ie me plains de la voir enchantant ma penſée.
Mais ie me plains ſur tout de l'effort inhumain,
Et de la cruauté de voſtre blanche main,
Que ſent mon pauure cœur trop aſpre à ſa rapine.
Pour le moins de ces gands vous deués la couurir,
Afin que me venant le coſté gauche ouurir,
Tiriés plus doucement le cœur de ma poitrine.

SONET

A la Roine Marguerite.

Si iadis vn corbeau de ſa vois enrouée
Saluant les Ceſars, fut iugé bien appris,

Il ne faut point tant de deprofundis,
Pour me sauuer en vostre paradis :
M'en voulés-vous iouissance permettre?
Dites, ouy : ce beau mot seulement
Soudain pourra, finissant mon tourment,
De purgatoire en paradis me mettre.

SONET

De la petite damoiselle Iudith de Mesmes.

Trop cruelle, ou trop fine, a esté ma maistresse,
Que iamais ie ne sceu conuertir à m'aimer :
I'en veus vne seruir qu'on ne puisse blasmer
De trop de cruauté, ny de trop de finesse.
Amour, qui est enfant, à vn enfant m'addresse :
C'est des yeus de Iudith qu'il me vient enflamer.
Son trait la trouuera plus tendre à entamer
Que l'orgueil endurci d'vne ferme ieunesse.
Qu'on ne m'allegue point que petite est m'amour :
Plus vn feu est petit, & mieus peut-on l'estaindre.
I'ay temps & liberté de luy faire la cour,
Tandis qu'elle est petite, & qu'il n'y a que craindre :
Sa grace & sa beauté croissent de iour en iour :
Si i'attendois plus tard, ie n'y pourrois atteindre.

SONET.

Aurons nous paix? aucuns disent qu'ouy.
Croire le peut qui croit par oüir dire.
Le bruit en court, pource qu'on la desire.
On la fera, si le peuple est ouy.

I'en ay veu trois, dont on n'a point iouy :
Ie crain de veoir ceste quatriesme pire.
L'vn n'en rira que l'autre n'en souspire :
Onques ne fut tout homme resiouy.
Vous que le Roy, & que monsieur depute
Pour la boucler, n'entrés point en dispute :
Tirés au but où tout le monde tend.
Pressés, serrés, noüés fort ceste afaire,
Vous ne scaurés encores si bien faire
Qu'on ne reioüe au ieu du mal content.

QVATRAIN

Sur le mesme sujet.

Verrons-nous point la paix fleurir en ceste terre?
Ma foy, ie croy que non, ou qui dure longtemps :
Car si on fait la paix, i'y voy des mal-contens,
Et par les mal-contens recommence la guerre.

SONET.

Quand dedans vn cristal vous mirés vostre face,
Qui pourroit d'vn clin d'œil vn froid marbre enflamer,
Me pardonnés-vous pas si i'ose vous aimer,
Et si en vostre amour ie cherche d'auoir place?
Si est-ce que le bien, que n'a pas ceste glace,
De veoir l'autre beauté est plus à estimer :
C'est plustost en mon cœur où se peut imprimer
Vostre diuin esprit, & vostre bonne grace.
Mon cœur n'a autre obiect que vos perfections :
Et vn cristal reçoit toutes impressions,

Puis les pert auſſi toſt que le corps s'en abſente.
Mon cœur eſt veritable, vn criſtal eſt menteur.
Vous auės à choiſir du miroër & du cœur :
Prenės celuy des deus qui mieus vous repreſente.

SONET

A la Roine mere du Roy,
ſur ſa maiſon à Paris, où les Rois & Roines
ſes enfans ſont logés auec elle.

Madame, il n'y a rien qui par vous ne ſe face.
Quel prodige noueau, quel miracle eſt cecy ?
Que les Rois vos enfans, & les Roines auſſi,
Vous ayės tous logės en ſi petite place ?
Le Soleil ne luit point ſur vne telle race,
Quand de ſes rais dorės le monde eſt éclarci.
Qui ne s'esbaïroit de les voir tous icy ?
Veu que pour leurs grandeurs la terre a peu d'eſpace?
Mais voſtre heureus conſeil, & voſtre autoritė,
Qui a remis la France en ſa tranquillitė,
Les ſerre eſtroittement, & ſi bien les aſſemble,
Qu'eſtans toujiours vnis de parfaite amitiė,
En vn lieu plus petit, voire de la moitiė
La mere, & les enfans demeureroient enſemble.

SONET

A Monſieur de Souci, ſur la Comete.

Non, non, ce feu nouueau n'eſt point vn feu prophete
Ny de la mort des grands ny de ſedition :

De moy ie l'interprete, & de ma penſion :
Qui croit à l'aſtrologue, il peut croire au poëte.
Sans rechercher de loin la cauſe plus ſecrete
Qui a produit ceſt aſtre, & ſon influxion,
De ma bourſe alterée vne inflammation
Aſſés me fait ſentir l'effet de la Comète.
Elle a bien longue queuë, & bien longs ſont auſſi
Deus ans de penſion, qui m'ont tout racourci :
Mais vne heureuſe fin en doit eſtre eſperée.
Si mon art ne me trompe, & ſi voſtre bonté
Fauoriſe ma bouche à dire verité,
Enfin i'auray de l'or, car ſa queüe eſt dorée.

SONET

Sur vne barque pleine de Muſiciens.

D'où vient ce chant ſi douls, qui nous frape à l'aureille ?
Phœbus, & les neuf ſœurs, ne s'oſeroient vanter
D'auoir tant de douceur, pour les Dieus contenter :
Cœur n'eſt ſi endormi qui gai ne s'en reueille.
C'eſt le chant d'vne barque : oyez quelle merueille !
Quelque Orphée eſt dedans, qui pourroit enchanter
Les rochers & les bois, tant il ſçait bien chanter.
Argo l'antique nef a trouué ſa pareille.
L'vne par l'Ocean porta la toiſon d'or :
Et l'autre par vn lac porte vn riche threſor.
L'vne a diuine vois, l'autre l'eut prophetique.
L'vne fut miſe au rang des celeſtes flambeaus
L'autre egale en clarté aus aſtres les plus beaus,
Accroiſt le nombre d'eus, & du ciel la muſique.

SONET.

Ceſt eſprit tout diuin, ceſt œil qui eſtincelle
Comme vn aſtre iumeau, ceſte humble grauité
Du front, & du ſourcil en arcades vouté,
Ceſte bouche teſmoin de prudence immortelle :
Ceſte longuette main, qui doucement cruelle
Tire vn cœur aſſerui par le gauche coſté,
Diſant que c'eſt pour ſoy qu'elle l'a emporté :
Ce port, & ce maintien, ceſte taille ſi belle :
De tout cela meſlé, le ciel vous en a fait
Ie ne ſçay quoi plus grand, & beaucoup plus parfait
Que ce qu'on dit beauté, qui merite eſtre aimée.
Auſſi tant d'excellence, & de perfection,
Me cauſe vne plus grande, & forte affection,
Que celle qui amour eſt ſimplement nommée.

SONET.

Le Crucifix parle au pecheur.

Du plus hault ciel pour toy i'ay deſcendu,
Où ie regnois, fils égal à mon Pere :
I'ay enduré tout mal & vitupere,
M'eſtant pour l'homme homme mortel rendu.
I'ay de mon gré vie & ſang reſpandu,
Pour deliurer ton ame priſonniere :
Ie me ſuis veu, pour ta faute premiere,
Entre larrons comme vn larron pendu.
Cœur endurci, que i'ay ſeul deſtaché,
A ſi grand pris, des liens du peché :
Veus-tu rentrer en meſme ſeruitude?

A tout le moins, ſi en ton Dieu tu crois,
Leue tes yeux pour voir en ceſte croix
Et ma bonté, & ton ingratitude.

SONET

SVR LA DEVISE LATINE

Et meus extinguet fletus quos ſuſcitat ignes.

L'Epire ſe vantoit iadis d'vne fontaine
Où le brandon eſtaint la flame receuoit,
Perdant en la meſme eau le feu qu'il y trouuoit :
Choſe bien dure à croire, & toutesfois certaine.
Entre vous curieus, ſi vous cherchez la veine
D'où put ſourdre ceſte eau qui Dodone abbreuuoit :
Au bois de Iupiter plus elle ne ſe voit ;
Ceſſés de l'y chercher, vous perdés voſtre peine :
Elle eſt dedans mes yeus : ie le ſens à mes pleurs,
Qui de l'onde d'Epire ont encor la Couſtume,
Or en chaude froidure, ore en froides chaleurs :
Car pleurant mes Amours, le feu eſtaint i'allume,
Et cherchant en pleurant la fin de mes mal-heurs,
I'eſtains des meſmes pleurs le feu qui me conſume.

SONET.

I'ay mon cas : ça de l'eau qui ſoit fraiſche & bien nette,
Preſſés fort qu'il ne s'enfle : & qui eſt ce des Dieux
Qui deſſus mon plaiſir eſt touſiours enuieus?
Ne ſcauroi-ie iouër qu'vn mal-heur ne me guette?
L'eſteuf m'a blecé l'œil, n'aguere vne ſagette
Mon eſprit aueugla, le naurant par les yeux :

Ce mal me rend troublé, & l'autre furieus,
L'vn est venu d'vn arc, l'autre d'vne raquette.
Tien barbier, saigne-moy : pique fort, as-tu peur?
Ie ne le fus iamais, toutesfois i'ay bon cœur.
Que mon sang est bruslé! d'amour vient ceste flame.
Dans l'humeur si noiraſtre il souloit se nourir :
Tires en pour deus fois, deus mauls il faut guerir,
Et l'œil gauche du corps, & l'œil dextre de l'ame.

Sur la rougeole de Madame sœur du Roy.

Quand de Diane est blesme le visage,
C'est de la pluye vn tres-certain presage.
Quand il rougit, le laboureur sçauant.
Ose asseurer que nous aurons du vent.
Nostre princesse, à Diane pareille,
A esté blesme, & or' elle est vermeille.
Princes amans croyés que son pouuoir
Fera sur vous & venter & plouuoir.
Son œil si beau, qui ne craint point le charme,
Vous trempera de mainte & mainte larme,
Au lieu de pluye : & sentirés pour vents,
En vostre cœur des souspirs s'esleuans.
Mais soit vermeille ou soit blesme sa face,
Celuy de vous qui gaignera sa grace,
Heureus amant entre les plus contents,
Sans craindre orage, aura tousiours beau temps.

Sur la proprieté d'vne fonteine d'Epire, & ſur la deuiſe :

Et meus extinguet fletus quos ſuſcitat ignes.

Vous qui cherchés encore en Grece la fonteine
Qui ſouloit vne torche eſtaindre & rallumer,
Ceſſés de l'y chercher, vous perdés voſtre peine.
De là elle eſt venuë en mes yeux s'enfermer :
Mes pleurs en ſont teſmoins; car ie ſens renflamer
L'ardeur de mes amours les pleurant à toute heure,
Et ſi ce feu ne peut du tout me conſumer,
Car ie l'eſtains auſſi des larmes que ie pleure.

HVITAIN

Du Medecin le Grand.

Le Grand, grand medecin, ſi grand que toy ne furent
Alexandre le Grec, ny Pompé le Romain,
Qui pour leurs grands vertus le nom de grand receurent
Et à la verité tu es plus grand qu'humain.
I'ay requis le bonnet & l'eſcu en la main
Trois mots de ton conſeil, pour ma douleur eſtaindre;
Tu m'as bien rudement remis au lendemain :
Le Grand, tu es ſi grand que l'on n'y peult attaindre.

Sur la pacification des ſeconds trovbles, faicte par Monſieur de Montmorency.

Si la guerre a tué Anne Montmorency,
Sans vengeance pourtant là bas ſon ombre n'erre :

François, pareil en force & en conſeil auſſi,
Vengeant ſon pere mort, a faict mourir la guerre.

Qu'il ne faut point de flambeau pour conduire vn Amant.

Retourne-t'en, laquais, retourne Coridon :
Il n'eſt point de beſoin qu'on me vienne conduire,
Ie ſuis accompagné du feu de Cupidon,
Qui la nuict m'eſclairant autre feu ne deſire.
Le grand vent & la pluye à ta torche peut nuire,
Mais moy ie les deffie & ne crains leur effort,
Car la flame qu'Amour dedans mon cœur fait luire
Ne ſe peut amortir que par la ſeule mort.

Sur du fil de Florence & d'Eſpinay, donné à vne demoiſelle.

Quand de ce fil en ouurage vſerés,
Si vos beaux doits ſont piqués d'aduenture,
Par voſtre mal au mien vous penſerés,
Et que d'Amour plus aſpre eſt la poincture.

AVTRE.

Le fil dont depend ma vie
Eſt ſemblable à ceſtuy-cy :
L'vn eſt freſle, & l'autre auſſi,
Et des deux ſerés ſeruie.

AVTRE.

Ie voudroy, s'il eſtoit permis,
Deuenir fil tout à ceſte heure.
Y a il fortune meilleure
Qu'eſtre par vous en œuure mis?

AVTRE.

Puis qu'eſtes ſi dure à ioindre,
En couſant, à chaſque point,
Amour qui le cœur me point
De ſes trais vous puiſſe poindre.

AVTRE.

Ce fil doit deuenir collet
Pour ceindre vn col plus blanc que neige :
I'en ſuis jaloux : car pourquoy n'ay-ie
Autant de credit qu'vn filet?

AVTRE.

Vous ferés du lacis de ce fil à lacer :
Amour de ſon coſté doit autre choſe faire :
C'eſt de lacets d'aymant nos cœurs entrelacer,
Si bien qu'vn autre amour ne les puiſſe deffaire.

AVTRE.

Ie vous donne du fil de France & de Florence,
L'vne ſçait delié, l'autre plus rond filer :
Si gros à voſtre aiguille eſt le fil de la France,
Appellés-moy ſoudain, ie ſçay bien enfiler.

AVTRE.

Vous auės du fil à lacer,
Laſſés vous à l'entrelacer :
Et ſi laçant vous eſtes laſſe,
Auecques vous que ie me lace.

POVR VN CHEVALIER

CONDVIT PAR VNE PALLAS,

& ſuiuy de huict autres Cheualiers; vne Victoire & vne Renommée, dont Pallas eſt accompagnée, parlant ainſi aux Dames.

LA RENOMMÉE.

Ce Cheualier de huict autres ſuiui,
Qui ſert Amour, & l'a touſiours ſerui,
Cherche aux tournois de l'honneur ſur la terre :
Pallas qui l'aime, & le guide en ſes faits,
L'ameine icy : deeſſe de la Pais,
Sage au conſeil, & vaillante à la guerre.

LA VICTOIRE.

Elle ne veut, Belles, le preſenter
Sinon à vous : car pour vous contenter
Luy & ſa troupe ont faict ceſte entrepriſe.
Si vos faueurs leurs échauffent les cueurs,
Ne doutés point qu'ils n'en ſortent vaincueurs :
Force vainq tout que beauté fauoriſe.

RENOMMÉE.

En mainte terre où ils ont combatu
De ces neuf preus on connoiſt la vertu :

Mesme à leur chef nul egal ne se treuue.
Puisqu'il maintient des dames la beauté,
Le droit aussi sera de son costé :
Qui ne le sçait, vienne en faire l'espreuue.

VICTOIRE.

Pour remarquer ceus qui feront le mieux
Il ne faut point de Iuges que vos yeux,
Dont la clarté leur sera departie.
Mais c'est aus neuf vn grand œuure entrepris,
Veu que vos yeus qui donneront le pris
Sont en cecy leur iuge, & leur partie.

Sur des Tablettes.

Ie sçay que vous aués la memoire excellente,
Et chascun la confesse estre des plus parfettes :
Dequoy seruira donc ce que ie vous presente :
C'est qu'à vn certain mal nos ames sont suiettes.
Si ce mal, dont ie parle, & qu'on nomme Amourettes,
Vous faisoit d'auanture oubliant deuenir,
Comme il a fait maint autre, vsés de ces tablettes,
Pour de nous au besoing vous faire souuenir.

Sur la rougeole de Madame.

Palle est le Dieu qui les cœurs nous desrobe,
C'est de ma dame en santé la couleur.
Son corps malade est rougi de douleur,
Amour aussi porte vne rouge robbe.
Ne demandés si son Royal courage
Est en tous temps d'vn beau feu tourmenté :
Car qu'elle soit malade, ou en santé,
Toufiours Amour est peint en son visage.

QVATRAIN.

Esloingné des beaus yeus, à qui l'Amour vainqueur
Rendit par vn regard ma franchise asseruie :
Si tu veus viure, ô corps, emprunte vn autre cœur,
Car le tien sans les voir ne peult plus estre en vie.

DISTICHE.

Tu es mon basilic, veu que ton œil me tuë :
Et viure ie ne puis quand ie te pers de veuë.

Les Rois qui sont du sang des Dieus
Auec eus ont parti le monde :
Les Dieus ont retenu les cieus,
Laissants aus Rois la terre & l'onde.
Mais aus Dieus, comme aus plus puissants
Les bons Rois sont obeïssants ;
Car le rond de leurs Cieus enferme
Et la mer & la terre ferme.

D'VN MONSTRE DE IVMEAVS

S'ENTRETENANS,

Né à Paris au mois de Iuillet M. V. LXX.

Ce monstre de Iumeaus est vn heureus presage
Qu'on va changer canons à hault bois & à cors,
Et que les deus partis trop bouillants de courage
Appaiseront du tout leurs haines & discors.
Car comme ioints en vn nous voyons ces deux corps,
Sire, ainsi vos suiets, que l'ire desassemble
Par le lien de Pais & de fermes accords,
Apprendront dessoubs vous à se tenir ensemble.

SVR DES TABLETTES
données à Madame ſœur du Roy.

Comme d'vn ſecretaire, & fidele, & diſcret,
Madame, vous pouués vſer de ces tablettes.
Que choiſiriés-vous mieus pour garder le ſecret
De voſtre cœur royal, que des cartes muettes?

AVTRE.

Pour enrichir ce don, comme il merite,
De pierrerie, & de viues couleurs,
Faut ſeulement peindre vne Marguerite :
C'eſt tout l'honneur des perles & des fleurs.

Sur le mariage d'vn Lorrain & d'vne Pariſienne.

Les Lorrains, ce dit on, ſont gens de bon affaire,
Bons Colas, bons faillons, bons hommes de maris :
Si en ſçai-ie bien vn qui pour le mauuais faire
S'en eſt venu chercher des cornes à Paris.

QVATRAIN.

Ton œil me ſemble auſſi clair qu'vn beau iour ;
Et ſi me rend plus aueugle qu'Amour.
Ie ſuis meurtri ſi mon meurtrier ne m'aide :
D'où vient mon mal, là meſme eſt le remede.

Des trois vertus Theologales en vn mariage.

Ce bon homme eſt ſauué, au moins comme ie croy,
Qui conduit d'eſperance eſt entré en meſnage :

Qui ne penſe à nul mal, ains à la bonne foy
A ſon col attaché au ioug de mariage.
Pour gaigner Paradis que faut il d'auantage
Qu'eſperance & que foy? eſt-ce la charité?
Elle eſt auecques luy : ſi l'on dit verité,
Sa femme ſeule en a pour tout le voiſinage.

Baignolet ſe plaint de Roiſſy.

N'aguere aymé de mon ſeigneur
Ie fleuriſſois en tout honneur,
Comme le Roy des lieus champeſtres.
Maintenant ie tombe en meſpris
Par Roiſſy qui ma place a pris :
Les derniers venus ſont les maiſtres.

Reſponſe.

Baignolet, ne te plains ainſi :
On ne t'a laiſſé pour Roiſſy :
Iudith viendra toſt en ieuneſſe.
Recouurant ce qu'on t'a oſté
Lors tu fleuriras en beauté
Par les beautés de ta maiſtreſſe.

Quatrains Enigmatiques.

Il a prou bec, & n'eſt qu'homme de plume :
Sur le printemps que tout ſe fait nouueau
Hors de raiſon n'eſt celuy qui preſume
Qu'il pourra bien deuenir vn oiſeau.

AVTRE.

Bien qu'il ait vn eſtat nouueau,
Si eſt-il tel que de couſtume :

On ne laiſſe pas d'eſtre oiſeau
Pour müer, & changer ſa plume.

AVTRE.

S'il a enuie, ainſi qu'on dit,
D'eſtre aus Requeſtes commiſſaire,
Il le ſera veu ſon credit,
Monſieur embraſſe ſon affaire.

AVTRE.

Tant tournoyer, venir, aller,
Ce n'eſt qu'vne vaine entrepriſe :
Maſque, vous n'y pouués parler,
Retirés-vous, la place eſt priſe.

AVTRE.

A l'aduis & concluſion
Des arbitres ie ſuis ſoubmi :
Mais faute d'aſſignation
Entrer ne puis en compromis.

AVTRE

Ie veux me mettre en arbitrage :
A vous tient que ie n'y ſuis mis.
C'eſt pour mon droit grand aduantage
Si bien toſt i'entre en compromis.

AVTRE.

Du Calendrier qui Auril oſteroit,
Il ne feroit à Mars trop grand outrage :

Car de plus pres, ayant libre paſſage,
Mars amoureus de May s'acoſteroit.

AVTRE.

Mon iardin a porté & nourri ces ſleurettes,
Qu'à vous la ſleur des ſleurs ie donne de bon cœür.
Mais ie pourrois auoir plus d'aiſe en amourettes,
Si en voſtre iardin ie cueillois vne ſleur.

DE MONSIEVR FRERE DV ROY, ET DE MADAME SOEVR

du Roy, qui porte le nom d'vne eſpece de Palme, appellée Marguerite.

En tous combats dangereus
Monſieur eſt vn chef heureus.
Qui en ceſt heur le maintient?
C'est que la Palme eſt ſa ſœur;
Et que touſiours eſt vainqueur
A qui la Palme appartient.

POVR MADAME DE ROISSY,

Sur de la bougie que luy enuoya Madamoiſelle de la Touchardiere.

En bonne foy ie ſuis toute rougie
De vous ouïr tant priſer mon ſçauoir.
Ie ne ſçay rien: mais par voſtre bougie
Ie pourray bien quelque ſcience auoir.
Pour en vſer, & me mettre en deuoir,
Les beaus eſcrits de vous ſeule il faut lire;
Dont le preſent & les lettres font voir
Que le douls miel naiſt auecques la cire.

Sur vn boucquet de plumes.

Si vn bouquet de ſleurs eſt le bien-heureux gage
Qui entretient les cœurs & les deſirs contens,
On doit orner de fleurs voſtre fleuriſſant âge,
Mais l'Hyuer nous en garde, & la rigueur du temps.
Chaſſe-les, Cupidon, qui ton pouuoir eſtens
Sur la meſme nature, & les plus froids allumes.
Il vaut mieus, dit Amour, attendre le printemps;
Cependant ie luy fais vn bouquet de mes plumes.

QVATRAIN

Sur vne Marguerite de plume.

Quand l'enfant emplumé, qui nous contraint d'aimer,
A ſon ardent flambeau auroit grillé ſes aiſles,
La ieune Marguerite a les plumes ſi belles
Qu'il ne pourroit d'ailleurs ſi bien ſe remplumer.

AVTRE.

Le ſçauant plumacier, qui par ſon art preſume
Repreſenter nature en ſes viues couleurs,
La Marguerite doit choiſir ſur toutes fleurs;
C'eſt le plus beau ſuiet pour employer la plume.

QVATRAIN

Sur la paix que baiſent les nouueaux mariés.

Vous aymés bien la paix, eſpous & eſpouſée,
Qui l'aués ce matin à la Meſſe baiſée:
Cette nuit on dira, combatans deſarmés,
Qu'encor mieus que la paix la guerre vous aimés.

AVTRE.

Baiſer la paix eſt ſigne de l'aimer :
Et toutesfois le Dieu qui vous enferre
Fait en baiſant vn deſir enflamer
De commencer vne plus douce guerre.

HVICTAIN.

Tandis qu'Amour dormoit, ie luy coupai les aiſles,
Parce qu'il me ſembloit trop volage & leger :
Quand il fut eſueillé, & ſe trouua ſans aiſles,
Riant d'vn ris amer vers moy ſe vint ranger.
De ce petit voleur ie me penſoi venger,
Mais ie fei bien le ſot, & maintenant i'en pleure :
Il ne peut plus voler pour de moy s'eſtranger,
Ainſi mon ennemy auecques moy demeure.

SVR LA NAISSANCE DE DEVS IVMEAVS,

Enfans de Monſieur de Roiſſy, & ſur le feu qui ſe print à ſa maiſon le meſme iour, 5. Aouſt 1596.

L'Eſtoille des iumeaus, luiſante en vn orage,
Du beau temps qui approche eſt vn certain preſage.
Ces iumeaus nouueau-nés vn augure ſeront
Que bien toſt nos ennuis par vn bien ceſſeront.
A leur naiſſance auſſi la maiſon enflamée
Leur eſt vn ſigne heureus de claire renommée.

QVATRAIN

Sur la meſme naiſſance.

Pleurs, & regrets de treſpaſſés
A la parfin s'en vont paſſés,

Graces au Ciel, qui nous enuoye
Aprés double dueil double ioye.

ESTREINES

A Madame la Chanceliere l'an 1602.

A ce iour que l'an recommence,
Le fils de Dieu, par sa clemence,
D'espandre son sang commença.
La vertu souffrit pour le vice :
Et ia s'offrit au sacrifice
Celuy qui onques n'offensa.
D'aussi bon iour, & bonne année,
Que lors fut nature estrenée,
Puissiés vous estre par mes vers :
Quand vous cherchés sa gloire sainte,
Et viués en l'heureuse crainte
Du Createur de l'vniuers.

Sur la grossesse de Madamoiselle de Mesmes,
pour Estreines l'an 1586.

Ianuier, pere de l'an, dy nous ce qu'il t'en semble,
Toy qui sçais le passé, & connois l'aduenir :
Ce fils, ou ceste fille, ou bien tous deus ensemble,
En quel temps doiuent-ils sur la terre venir?
Auant, dit-il, qu'on voye à son tour reuenir
Le dous mois de Venus qui les amans assemble,
Enceinte entre ses bras vn enfant doit tenir,
Qui de corps & d'esprit à son ayeul resemble.

Estreines à Madame de Roissy.

Ie vous doy souhaiter tout ce qu'aimés le mieus,
Moy qui ne puis donner que souhaits pour estrenne :

Toutesfois ie ſouhaite, & fais priere aus Cieus,
Ce que plus deſirés que bien tard vous aduienne.

AVTRE.

N'entendés vous ce que ie dis?
Faut-il qu'autrement ie l'eſcriue?
Aſſés toſt monte en Paradis
Qui aprés cent ans y arriue.

QVATRAIN,

Pour remercier vne Dame aux Eſtrenes.

Plus doit vn braue cœur, & plus il veut deuoir :
Plus ie vous doy, madame, & moins ie m'en acquite :
Car ie me ſens heureus de vos biens receuoir,
Aimant mieus vous deuoir qu'à vn autre eſtre quite.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, l'an 1582.

Celuy qui tient la clef des Cieus,
Et ouure la nouuelle année,
Ouure auſſi les temples des Dieus
Pour les prier ceſte iournée.
Chacun y va, chacun pretend
D'y obtenir ce qu'il demande :
Mais à vn but chacun ne tend :
Meſme deſir ne nous commande.
Si voulés-vous ce que ie veus,
Et que de voir i'ay ferme attente.
Voſtre ſouhait ce ſont mes vœus,
C'eſt que ſoyés mere contente.

A Madame de Roiſſy,
Sur le tableau & les pourtraits de ſes enfans.
Pour Eſtreine l'an 1597.

I'admire ce tableau, où ſont du corps humain
Les membres bien tirés, & les traits du viſage.
Mais, combien qu'vn bon maiſtre ait icy mis la main,
Ce que plus on y louë, il eſt de voſtre ouurage.

AVTRE.

Le cinquieſme viuant, & trois auecques Dieu,
Que ne ſont ils icy peints chacun en ſon lieu?
C'eſt trop peu d'vn tableau: la mere eſt ſi feconde
Qu'elle peuple d'enfans & l'vn & l'autre monde.

A Madamoiſelle de Premol, ſur ſon pourtrait en dueil.
Pour Eſtreines, l'an 1597.

Et ſçauante eſt la main, & docte le pinceau,
Qui ſoubs vn voile noir voſtre beauté figure.
Puis que donques le dueil vous ſied bien en tableau,
Iamais ne puiſſiés vous auoir dueil qu'en peinture.

AVTRE.

Peintre, pourquoy en ta peinture
N'as-tu monſtré ſans couuerture
Ceſte beauté digne des cieus?

Le Peintre reſpond.

Pour voir vne Deeſſe nuë
Vn homme eut la teſte cornuë,
Et vn autre perdit les yeus.
Afin qu'il ne te prenne enuie
D'eſtre Actæon, ou Tyreſie,
Ie luy ay fait vn voile auoir.

De leur mal-heur qu'il te ſouuienne :
Et de crainte qu'il ne t'aduienne,
Contente toy d'ainſi la voir.

A Monſieur le Chancelier.

La Vierge à l'eſpy d'or qui porte la balance
Où l'on poiſe les loix, grand Chancelier de France,
Luiſoit quand tu naſquis, par le Ciel ordonné
A l'eſtat & l'honneur que le Roy t'a donné :
Le peuple en eſt teſmoing, &, les dignes loüanges
De ta vertu commune aux nations eſtranges.

A Madame la Chanceliere.

Quand i'aurois employé des Muſes & des Graces
Le celeſte ſçauoir, pour vous rendre des graces,
Madame, ie verrois mes deſirs imparfaits,
Et ne pourrois iamais eſgaler vos bien-faits.
Mais celuy qui ſur tout eſlargit ſa puiſſance,
Qui cherit la vertu du Chancelier de France,
Vous en rendra guerdon : cependant en mes vers
Ie publiray de vous l'honneur par l'vniuers.
Si mon augure eſt vray, par eux, comme ie penſe,
Vn renom eternel ſera la recompenſe.
De vos biens & vertus, les ſiecles aduenir,
Nos arriereneueus ſe deuront ſouuenir :
Car la belle vertu de ſa nature eſt telle,
Que ſans autre loüange elle reſte immortelle.

PLAINTE.

O temps, ô meurs changez, où ſont les benefices,
Où ſont les dignitez, les eſtats, les offices,

Que le grand Roy François, l'Apollon des neuf Sœurs,
Sans en estre prié donnoit aux professeurs?
Le public a tiré quarante ans de seruice
De mes trauaux passez, au poudreux exercice,
Où la vertu se monstre & s'apprend le sçauoir :
Las! ie suis enuieilli sans recompense auoir.
Si tant i'eusse enseigné dans vn païs estrange,
Ie serois plein de biens & comblé de loüange.
Le cheual qui iadis aux lices fut vainqueur,
Quand la force luy faut & n'a plus que le cœur
S'esgaye emmy les prez, errant par la verdure,
Asseuré du repos & de sa nourriture.
Nostre vieillesse empire : & nul ne pense pas
Ny à nostre repos, ny à nostre repas.
Que ne me feit mon pere en autre escole apprendre
La science aux escuz, de compter & de prendre :
Riche & heureux ie fusse en ce siecle doré,
Où l'or commande à tout & seul est adoré.
Ie fusse sain de corps, & n'eusse pas perduë
A l'estude sans fruit ma ieunesse & ma veuë.
En me couchant bien tard & me leuant matin
I'appris sot que i'estois du Grec & du Latin,
Pour apres enseigner aus autres ces langages;
Dont rien ne me reuient sinon vn peu de gaiges,
Auecque le nom vain de quelque pension,
(Dorat, s'il m'en souuient, l'appelloit passion)
Que l'on rongne de sorte, & retranche & recule,
Qu'elle ne suffist pas à nourrir vne mule.
L'honneur nourrit les Arts : ostez-en le loyer,
Nul n'y veut son estude & son temps employer.
Regarde Passerat, toy quiconque t'amuses
A seruir au public & à suiure les Muses.

EPITAPHES
DE DIVERSES PERSONNES.

Le tombeau de Fleurie pour Niré.

Ie n'ay voulu baſtir à ma chere Fleurie
De marbre vn Mauſolée eſleué iuſqu'aus cieus,
Ainſi que feit iadis la Roine de Carie ;
Ains de vers & de pleurs qui coulent de mes yeus.
Par les pleurs que i'eſpans on ſçaura beaucoup mieus
Que, meſme aprés ſa mort, ie l'ay ſur tout aimée :
Et les vers que i'eſcris aus ſiecles les plus vieus,
Feront de ceſte amour durer la renommée.

EPITAPHE.

Cy giſt vne Princeſſe
Morte en fleur de ieuneſſe :
Fleurie eſtoit ſon nom,
Immortel ſon renom :
Que nature auoit faite
Sur toute autre parfaite.
Iette icy maintes fleurs,
N'y iette point de pleurs,
Paſſant, qui d'auenture
Liras ceſte eſcriture :
Il ne t'apartient pas
De pleurer ſon treſpas,
C'eſt à moy ſeul d'eſpandre
Des pleurs deſus ſa cendre.

ELEGIE.

En ſui-ie là reduit, qu'il me faille à toute heure
Mourir plus de cent fois, ſans qu'vne fois ie meure?
Ay-ie peu tant aymer pour n'auoir en aymant
Qu'vne importune vie, eternelle en tourment?
Puiſque la fiere mort ma Princeſſe a rauie,
De viure i'ay perdu le pouuoir & l'enuie :
Rien icy ne me plaiſt : & n'ay d'autre deſir
Que deſous meſme tombe auec elle geſir.
Ne me conſolez point, ma douleur eſt ſi forte
Que plus on me conſole & plus elle m'emporte.
On ne peut m'appliquer aucun bon appareil,
La playe eſt trop profonde, & le mal nonpareil,
Où s'eſt mis vn tel feu qu'on ne ſçauroit l'eſtaindre:
Si ie n'en puis guerir aumoins doy-ie m'en plaindre.
Helas! i'ay bien raiſon de plaindre & regreter,
Ce que l'on m'a raui ne ſe peut racheter.
Au monde il n'y a plus de choſe ſi parfaite :
Le moule en fut rompu quand nature l'eut faite.
Qui veut de ſes beautés les traits repreſenter,
Du riuage Africain le ſable il veut conter,
Les troupeaux eſcaillés que gouuerne Protée,
Et les flots de la mer par les vents agitée.
Ses cheueus creſpelus, d'vn fil d'or delié
Par mille nœuds retors me retindrent lié
En heureuſe priſon, quand mon ame trompée
Voletant en leurs rets y fut enueloppée.
Son front, large & ſerein, eſtoit des mieus polis,
D'où prenoient leur blancheur les belles fleurs-de-lis.
L'ebene des ſourcils ſe vouſtoit en arcades :
Les Amours en ſes yeux dreſſoient leurs embuſcades.
De là celuy d'entr' eus qui eſt meilleur archer

Vn de ses traits dorés vint sur moy descocher.
Son nés fut bien formé : sa ioüe estoit vermeille
Ainsi comme Cinabre, & courte son aureille
Troussée en demi-rond : son visage riant :
Ses dents ne deuoient rien aus perles d'Orient,
Ny sa bouche au coral : on voyoit mille roses
Dans le Ciel de son front nouuellement écloses.
La femme de Tithon l'honora de ses doigts :
Iunon de son marcher ; les Muses de leurs vois.
Elle eut l'esprit sçauant de Minerue la sage ;
Des Graces les attraits, le port, & le corsage.
De ferme loyauté son cœur gaingna le pris,
Que l'honneur vertueux pour son siege auoit pris.
Aus passions d'Amour elle estoit trop secrete ;
Retenuë en parler, aduisée, & discrete.
Sa douceur naturelle, & naïfue bonté,
Se rendoit d'vn chacun serue la volonté.
A le dire en vn mot, c'estoit quelque Deesse,
Couurant sa deïté du corps d'vne Princesse :
Corps qu'elle a desuestu pour retourner aus cieus,
Quittant sans deplaisir ce monde vicieus,
Où ie vi maugré moy, & soupire & lamente,
Sans esperer remede au mal qui me tourmente.
Que sert-il de porter tant de sceptres aux mains,
Que sert-il d'estre Roy le plus grand des humains,
Si l'aueugle destin, & la mort desloyale,
Des sceptres n'ont souci, ny de grandeur Royale ?
Si ce qui nous aggrée ils le viennent saisir,
Ne prenants passe-temps qu'à nostre desplaisir ?
Ils me l'ont bien monstré, veu que par leur outrage
I'ay perdu ma Princesse en la fleur de son âge.
O mal-heur le plus grief qui eust peu m'aduenir !
Ainsi l'Autan cruel fait la rose fanir,
Non encor espanie : ainsi la bise emporte

L'ente, honneur du iardin, qui ſon premier fruit porte.
Ce que plus beau l'on treuue en ces terreſtres lieus
Soudain comme vn eſclair paſſe deuant nos yeus
Sillés de ſa lumiere : à peine on le voit luire
Qu'on entend le tonnerre & la tempeſte bruire :
La greſle tombe druë, & vne froide horreur
Fait dreſſer les cheueus au chef du laboureur :
Plus l'eſclair eſt brillant, plus ſa clairté redouble,
Plus coup ſur coup il vient de tempeſte & de trouble,
Apprenés-le de moy, vous qui ne le ſçaués :
Craignés cent maus futurs, quand vn bien vous aués :
Contemplés la grandeur de ma peine endurée,
Pour la beauté qui fut de ſi peu de durée :
Lors vous confeſſerés que ce fauls Dieu d'aimer,
Auec vn peu de dous meſle beaucoup d'amer.
Le ſoucy, le chagrin en mon ame s'aſſemble :
Tous les quatre elements ſont coniurés enſemble
Pour troubler mon repos : & les iours & les nuits
Sont d'accord auec eus d'allonger mes ennuis.
Le plus haut element qui tout bruſle & conſume,
En moy ſecrettement vn autre feu rallume :
Vn deſir de la mort, qui peu à peu vaincueur
Du deſir naturel s'empare de mon cœur,
Où dure & durera ceſte flame allumée
Iuſqu'à tant que l'eſprit s'euapore en fumée.
Mes ſouſpirs & ſanglots de prés s'entreſuyuants
Sont engendrés de l'air, qui eſt pere des vents :
Meſme leur prince Æole a choiſi ma poitrine
Pour y mettre en priſon ceſte troupe mutine.
Du profond Ocean les humides vapeurs,
Qu'attire mon ardeur, me fourniſſent de pleurs.
Comme vn faſcheus hyuer, qui tout ſe paſſe en pluye,
Ie ne fay que pleurer, & rien mes pleurs n'eſſuye.
Ie ne doy plus attendre vn beau temps deſormais,

Puiſque mon clair Soléil eſt caché pour iamais!
La terre ne rendra ny fleurs ny fueilles vertes,
Qui puiſſent reſiouïr mes penſees couuertes :
Contre elle ie ſouſpire, & me plaints à hauts cris,
De ce qu'vn ſi beau gage elle a ſi toſt repris.
Ie me courbe vers elle, attendant l'ouuerture
D'vn tombeau qui m'enſerre en meſme ſepulture.
Auſſi toſt que l'Aurore au char iaune-doré
De roſes & d'œillets a le ciel coloré,
Debout ie la regarde, & ſemble que ie voye
La face au teint de lis où fut peinte ma ioye.
Auſſi toſt que Veſper eſt au Ciel auancé
Et des Aſtres communs a le bal commencé,
Celle ie penſe voir qui tint entre les dames
Le rang que tient Veſper entre les autres flames.
Mais ſi i'ay de l'Aurore & de Veſper auſſi
Quelque leger plaiſir, il ſe tourne en ſouci :
Car tout ce qui reſemble à ſa diuine image
Me fait reſouuenir de mon premier dommage,
Dont ie maudi ma vie, & la traine en langueur;
Et des iours & des nuits i'accuſe la longueur.
O ma chere Princeſſe! vn ſeul point me conforte,
Que la mort finira la douleur que ie porte;
Et qu'aprés qu'elle aura ſur l'âge floriſſant
Deſlié de ce corps mon eſprit languiſſant,
Il s'en ira ſuiuant la trace & les briſées
Par où le tien gagna les beaux champs Elyſées.

SONET.

Mourir me faut, le conſeil en eſt pris :
Autre remede à mon mal ne ſe treuue.
Reuien Charon pour me paſſer le fleuue;

Ie la veux ſuiure en l'amoureus pourpris.
En ces beaux lieux, où viuent les eſprits
Dont en Amour la loyauté s'eſpreuue,
Errer ie veus, & monſtrer par la preuue
Comment ſur tous i'ay merité le pris.
Il faut aller, le baſtelier m'appelle.
Entrons Charon, approche ta naſſelle,
Vogue en ce bois où Madame m'attend.
Encor veut-elle eſtre de moy ſeruie.
Si i'en reçoy tant de mal en la vie,
Aprés la mort i'eſpere eſtre content.

SONET.

Ne dreſſés point de tombe à ſi rare Princeſſe,
Qu'encor aprés ſa mort ſon Niré veut aymer.
Penſez-vous en porphyre ou en marbre enfermer
Tant de vertus enſemble & tant de gentilleſſe?
La nature & les Dieus luy auoient fait largeſſe
De tant & tant de biens qu'on ne peut les nommer.
La rondeur de la terre, & le tour de la mer,
Seroient trop petit coffre à ſi grande richeſſe.
Le tombeau digne d'elle eſt le cœur d'vn grand Roy,
Siege du vray Amour & de la ferme foy,
Et de qui la grandeur n'a point d'autre meſure.
Puiſque pour ſon tombeau telle place elle a pris,
Le ciel qui tout comprent, & de rien n'eſt compris,
Ne luy ſçauroit donner plus noble ſepulture.

SONET.

Nymphes qui quelquefois eſcoutés ma complainte
Dont i'ay vos tendres cœurs à pleurer incité,
Pour me donner confort en mon aduerſité,

Receués ma priere en voſtre aureille ſainte.
Si iadis quelque fleur du ſang des Rois fut peinte,
Laiſſant memoire d'eus à la poſterité,
Deeſſes ie vous prie (& ie l'ay merité)
Que quelque fleur auſſi de mon mal-heur ſoit teinte.
Faites dorenauant que les lis argentés,
Lis d'honneur des François ſur ma tombe plantés,
Le plus bel ornement de la terre fleurie,
Portent à tout iamais marque de ma douleur ;
Et les voyant tachés d'vne noire couleur,
Qu'on y liſe mon nom & celuy de Fleurie.

SONET.

Comme on oyt quelquefois vne humeur enfermée
Dedans quelque bois verd, au foyer eſtendu,
Se plaindre & faire vn bruit longuement entendu,
Qui ſe reſoult en fin en cendre & en fumée :
Ainſi la paſſion dans mon cœur enflammée
Par le deſir du bien, las en vain attendu !
A tant ietté de cris, & de pleurs reſpandu,
Que mon ame en ce feu deuſt eſtre conſumée.
I'y dure toutefois : car le cœur d'vn amant,
Loyal comme ie ſuis, reſemble au diamant :
Le meilleur eſt celuy qui le feu mieus endure.
Amour auec le temps m'a tout acoutumé
A viure en ce brazier par ſa torche allumé,
Et au lieu d'y mourir i'y pren ma nourriture.

SONET.

On me peut comparer à la chéure ſauuage,
Qui a veu ſon cheureuil par vn aigle rauir,
L'emportant en ſon aire, afin d'en aſſouuir

La faim de ſes petits, qui n'ont point de plumage.
Que fait la pauure beſte? à demy elle enrage
De ce qu'elle ne peut ny voler ny grauir.
Ie forcene à demy, que ie ne puis ſuyuir
Celle qui va là haut emportant mon courage.
Comment iray-ie au ciel pour y voir reſflourir
La diuine beauté qui ce tourment me liure?
Mon mal-heur ne veut pas que ie puiſſe mourir
Pour y voler par mort, & pour y mieus reuiure.
Amour, de tes moyens, tu me dois ſecourir,
Me preſtant au beſoing tes aiſles pour la ſuyure.

SONET.

S'il aduient quelque nuit que l'Amour qui me veille
D'vn ſommeil ſans ſommeil mon corps laiſſe iouyr,
L'eſprit qui n'a repos, afin de s'eſiouïr,
Se façonne vne image à Madame pareille.
Alors que i'ay de ioye, & que i'ay de merueille,
Penſant encor la voir, la toucher & l'ouïr!
Mais ie ſens ce plaiſir trop toſt s'eſuanouïr,
En perdant ſon image au point que ie m'eſueille.
Trop courte m'eſt la nuit en ce plaiſant ſommeil :
Trop longs me ſont les iours, & me plains du Soleil,
Dequoy pluſtoſt en mer ſes cheuaus il ne plonge.
Suis-ie pas en amour cruellement traité?
Les tourments que ie ſens ſont pleins de verité;
Mais ce peü de plaiſir n'eſt que ſonge & menſonge.

SONET.

La Court fut comme vn pré dont l'herbette fleurie
De l'eau d'vne fonteine entretient ſa beauté.
La fonteine d'Amour, d'honneur, de loyauté,

C'estoit le clair visage & les yeux de Fleurie.
La Cour est maintenant telle qu'vne prairie
Qui perd herbes & fleurs par l'ardeur de l'esté :
Elle ne m'est plus gaye ainsi qu'elle a esté,
Depuis que par mal-heur sa fonteine est tarie.
Et moy pauure chetif ie suis tel deuenu,
Que deuient vn berger, qui au chault est venu
Pour boire à vn ruisseau d'vne source certaine.
S'il n'y trouue plus d'eau ny verdure ny fleurs,
Panché dessus le bord y verse tant de pleurs,
Qu'il en fait à la fin comme vne autre fontaine.

SONET.

Ciel d'astres couronné, qui as voulu reprendre
Vn esprit si parfait, pource qu'il estoit tien,
Ne tarde dauantage à reprendre le mien,
Il est venu de toy, à toy ie le doy rendre.
Terre qui n'as voulu plus longuement attendre
A reprendre son corps pour le reduire en rien,
Reprens mon corps aussi, & me fay tant de bien
Qu'à la fin soient meslés mes os parmy sa cendre.
Ie veux pour mon repos sous la terre gesir,
Toutefois de la terre est bien loing mon desir,
Il tire droit au ciel, qui mon bon heur enserre.
Vne amoureuse haine entre l'ame & le corps
Esmeut ce different, qui tourne en bons accords :
Car pour monter au ciel, il faut descendre en terre.

SONET.

Retournant d'Italie au bel air de la France
Quelquefois à part moy ie discourois ainsi :
I'y trouueray la pais, & mon repos aussi,

Et verray tout ſleurir en bonne intelligence.
Le paſſé me donnoit du futur aſſeurance,
Que ie voy maintenant ſe tourner en ſoucy :
Pour moy ny mon païs la pais n'eſt point icy :
Le vent emporte en l'air ceſte belle eſperance.
Mars deuenu ialous de mes ieunes vertus
Suſcite les mutins que i'auois abatus,
Fait rauager les champs & reuolter les villes :
Amour vient d'autre-part qui me trouble le ſens :
Se doit-on esbaïr ſi tant de mal ie ſens,
Eſtant ainſi ſurpris de deus guerres ciuiles?

SONET.

Iamais vn roc ſur le bord aſſeuré
N'endura tant de ſlots de la marine,
Que pour aimer vne beauté diuine
I'ay de trauail & de peine enduré.
Touſiours ie meine vn dueil deſmeſuré,
Qui croiſt au cœur où il a pris racine :
Ce mal eſt tel qu'il hait la medecine :
Deux deïtez ma ruïne ont iuré.
L'vne m'aſſaut par la mort de Fleurie :
Amour d'ailleurs me pourſuit de furie :
Et toutefois ie reſte le plus fort.
La mort vainq tout : Amour eſt inuincible :
Ne fai-ie pas ce qui ſemble impoſſible,
De reſiſter à l'Amour & la Mort?

SONET.

Seul ie ne pleure pas ceſte perte aduenuë,
Le Ciel auecques moy des pleurs en a ietté :
Les Aſtres & la Lune en perdent leur clairté :

Et le Soleil s'en cache en vne obſcure nuë.
De fueilles & de fruits tout arbre ſe deſnuë,
Sentant vn triſte hyuer au milieu de l'eſté :
Les monts & les rochers la belle ont regreté :
Toute herbe & toute fleur ſeche en eſt deuenuë.
Les chantres des foreſts ont oublié leurs chants :
On n'entend que ſouſpirs & ſanglots par les champs;
C'eſt Echo qui reſpond aus Nymphes eſplorées :
Plus qu'elles ſont encor les Amours eſplorés :
Venus en rompt ſon ceſte, & ſes cheueus dorés :
Et les Graces en ſont ſans grace demeurées.

SONET.

Ne craignés plus Amour, vous qui le ſouliés craindre,
Aprés auoir long temps eſprouué ſa rigueur :
Le pauure mal-heureus n'a force ny vigueur,
A ſe faire obeïr il ne vous peut contraindre.
Dés le iour que la Mort ſon dard a voulu taindre
Au ſang de ma Princeſſe, il a perdu le cœur :
Touſiours il traine l'aiſle, & ce braue vainqueur
De triſteſſe vaincu ne fait plus que ſe plaindre.
Il en a par deſpit en cent pieces briſés
Son arc & ſon carquois, & ſes traits aiguiſés,
Dont mon ame receut vne ſi dure attainte.
Vous le verrés encor ſur l'herbe renuerſé,
Où tant de pleurs il verſe, & tant en a verſé,
Qu'allumant ſa douleur il a ſa torche eſtainte.

SONET.

Si ſouuent ie ſouſpire, & pleure mon dommage,
D'vne extréme douleur & de dueil combatu,
Moindre n'en eſt pourtant ma conſtance & vertu,

Et n'en ſuis pour cela de plus foible courage.
Tel voit-on quelquefois dans ſon eſpais vmbrage
Vn cheſne grand & fort des vents eſtre batu,
Mais le pied reſte ferme, & ſans eſtre abbatu :
Au branſlement diuers ne perd que le fueillage.
Ainſi des vents d'amour mon cœur eſt aſſailly :
Mais ma vertu tient bon, & n'a point defailly
Pour ſouſtenir l'effort de mes chaudes alarmes.
Tout ainſi que le vent ne ſçauroit arracher
Du cheſne que la fueille, auſſi l'aueugle archer
Ne peut tirer de moy que ſouſpirs & que larmes.

SONET.

I'ay ce qu'on peut auoir de conſtance loyale :
Ie reſiſte inuincible à tout humain effort :
Contre amour toutefois ie ne ſuis aſſés fort,
A qui Iuppiter meſme en pouuoir ne s'égale.
Celuy-là n'a point d'ame, ou a l'ame brutale,
Qui a veu ma Princeſſe, & ne pleure ſa mort :
Plus que nul autre, helas! le regret m'en remord:
Auſſi eſt-ce mon cœur, qu'au ſepulchre on deuale.
La nature d'amour celuy ne connoiſt pas
Qui le veut meſurer d'vn vulgaire compas,
Et de ſes grands effects n'a nulle experience.
S'il eſtoit comme moy de ſes feus embraiſé,
Il diroit comme moy, qu'il eſt bien mal-aiſe
De ſentir vn tel mal & d'auoir patience.

SONET.

Appreſtant à l'Aſie vne guerre inhumaine,
Aprés qu'il eut Helaine en Ægypte emporté,
On dit que Iuppiter miſt toute ſa beauté,

Sa grace, & ses attraits, en vne idole vaine.
Paris la vint rauir, penſant rauir Helaine,
D'vne fureur fatale & d'amour agité,
Dont les Gregeois ligués bruſlérent ſa cité,
Et de ſon ſang trop chaut firent rougir la plaine.
Ie m'atten bien auſſi de n'eſtre plus heureus
Que ce Prince Troyen d'vne image amoureus;
Les Dieus ne m'ont laiſſé que celle de Madame :
Ie la rauy de l'œil qui s'y vient attacher,
Ne voyant Cupidon ſoubs elle ſe cacher,
Qui tient pour ma ruyne, & le fer & la flame.

SONET.

Tant que i'ay veu les beaus yeus de Madame,
Et que i'ay eu ceſt heur d'en approcher,
L'aueugle oiſeau, qui s'y venoit nicher,
M'a tourmenté d'vne aſſés douce flame.
Mais quand la mort ſoubs vne obſcure lame
De mon clair iour l'eſtoille a fait coucher,
Vn feu plus grand, & plus aſpre à toucher,
Lancé de loing ſe r'allume en mon ame.
Amour cruel pour bruſler les amants
N'emprunte point vn des quatre elements,
Ains prent vn feu de contraire nature :
Plus i'en fu prés, & moins i'en fu bruſlé :
Quand par la mort i'en ſuis plus reculé,
Plus croiſt l'ardeur & le mal que i'endure.

SONET.

Que ſçauroit-on trouuer és veines de la terre
Pour luy faire vn tombeau tel qu'elle a merité?
Qui ſera l'artizan plein de temerité

Qui ose l'entreprendre, & en taille la pierre?
Vn Roy, non vn graueur, ceſt honneur doit acquerre,
Conſacrant ſa memoire à l'immortalité :
Digne elle eſt d'vn ouurier de telle qualité :
La terre en ſon gyron rien de pareil n'enſerre.
Des yeus, & non des mains, ie luy dreſſe vn tombeau,
Où l'on voye à trauers ce corps qui fut ſi beau :
Ie le fay du cryſtal de mes larmes glacées.
Le Dieu qui d'vn ſeul trait enferra nos deus cœurs
Encore aprés ſa mort ſe nourrit de mes pleurs,
Et veut que mes amours ſoient en pleurs enchâſſées.

SONET.

Guidé de ce bel œil en l'amoureus voyage
I'eu le vent à ſouhait, & paiſible la mer :
Quelque part que ma nef entrepriſt de ramer
Elle y vogua ſans crainte, & toucha le riuage.
Ne voyant plus ceſt aſtre, où l'Archerot volage
Pour en bruſler mon cœur vint ſa torche allumer,
Ie voy les ondes bruyre & les flots eſcumer :
Et ma nef loing du port n'attend que le naufrage.
Ainſi le ieune Grec, que Leandre on nomma,
Vint touſiours à bon port vers celle qu'il ayma,
Tant que ſur l'autre bord il veit ſa clairté luire :
Mais s'eſtant de ſa route vne nuit fouruoyé,
Par faute du flambeau qui le ſouloit conduire,
Dans les flots inhumains il demeura noyé.

SONET.

Ma douleur croiſt touſiours, touſiours mon mal s'empire,
Sans que i'oſe eſperer aucun allegement :
Le Dieu qui m'a bleſſé, ſe rit de mon tourment :
Toute peine & miſere en mon cœur ſe retire.

La Mort qui me deuroit oster de ce martyre
Marche à pas de tortuë, & me suit lentement :
Le corps pasle & desfait cherche le monument,
Et l'esprit tend au ciel, où est ce qu'il desire.
Comme le feu qui brusle & du bois s'entretient
Se haste de brusler tout ce qui le retient
Pour remonter là haut en sa place premiere :
Ainsi au feu d'Amour, en mon ame allumé,
Il tarde que ce corps ne soit tout consumé,
Afin d'aller reuoir sa celeste lumiere.

STANCES

Sur vn Cyprés planté auprés du tombeau.

La triste main d'vn Amant transporté
Comblé d'ennuis, & d'angoisse mortelle,
Ieune Cyprés, en ce lieu t'a planté,
Sacrant ton ombre à l'ombre de la belle,
Qui en mourant a son cœur emporté,
Pour le tirer au cercueil aprés elle.
L'arbre tu es pour le dueil ordonné :
De tes rameaux la mort mesme on couronne ;
Ie suis du tout au dueil abandonné ;
De tous costés tristesse m'enuironne.
Pour n'estre plus de laurier couronné,
De ton bois seul i'ay tissu ma couronne.
Si on adiouste aux fables quelque foy,
Vne ame humaine en ce tronc est enclose :
Tu fus iadis vn amant comme moy :
Le Ciel en fit vne metamorphose :

Que ne deuiens-ie vn arbre comme toy?
Nous ferions lors pareils en toute chose.
Ton arbre eft beau, bien hault, & droit auffi,
Qui toutefois aucun fruit ne rapporte :
Dire ie puis mon Amour eftre ainfi,
Ie ne voy point qu'aucun fruit il en forte,
Si ce n'eft fruit d'ennuis, & de fouci,
Et de douleur qu'à peine ie fupporte.
Si vne fois du fer la cruauté
Te vient couper, ta fouche ne reiette.
Auffi depuis que la mort m'a ofté
Ce doux plaifir, qui tint ma foy fugette,
Ie n'ay verdy par nulle autre beauté,
Ny par le coup d'aucune autre fagette.
Vienne la glace, ou vienne la chaleur,
Nulle faifon ton fueillage ne tombe.
Rien ne fçauroit faire cheoir ma douleur,
Toufiours fouffrant, fans qu'au mal ie fuccombe:
Ie vy par force, & ce cruel mal-heur
Me tient fermé le chemin de la tombe.
Tout ce qui peut à vn arbre mourant
Donner fecours, à toy ne le peut faire.
Tout ce qui va les hommes fecourant
En pareil cas, m'eft nuifable & contraire :
Ie fuy la vie, & à la mort courant
Ie n'ay plaifir plus grand qu'à me defplaire.
Forte eft l'odeur qu'on fent de toy fortir,
Ta fueille eft afpre, & au gouft femble amere.
Afpre eft mon mal, & trop fort à fentir :
Ce n'eft que fiel & que toute mifere
D'vn tel Amour, qu'on ne peut departir,
Bien qu'on ait mis la moitié dans la biere.
Comme ton bois, prifé du charpentier,
Refifte au temps & à la pourriture,

Soit mis en œuure ou ſoit mis en chantier :
Ma foy conſtante & de meſme nature,
Ainſi touſiours demeure en ſon entier,
Maugré le temps & ma meſauanture.
Ton verd eſt brun, qui ſemble ſe ternir :
La couleur brune, à la verdure iointe,
Monſtre que doit mon eſpoir deuenir.
Et ton branchage allant touſiours en pointe
Comme mon mal, me fait reſouuenir
Des traits d'Amour, dont mon ame fut pointe.
Plus tu es grand, plus en toy fait de bruit
Des vents eſmeus la tempeſte & l'orage :
Plus ie ſuis grand, plus ma grandeur me nuit :
Et plus ie ſens augmenter mon outrage.
Sans eſperer le repos de la nuit,
Le iour croiſſant me decroiſt le courage.
Prés de ce lieu bouuiers & paſtoureaus,
Fuyants le chault, ne ſe viennent retraire :
Dignes n'en ſont, ny eus ny leurs troupeaus :
Maints oiſelets y baſtiront leur aire :
Vn iour entre eux quelqu'un des Amoureaus
Contrefera la Tourtre ſolitaire.
Pans, & Syluains, Dieus des bois & des champs,
Iront ailleurs faire ſauts & gambades.
Sous ce Cyprés triſtes & piteus chants
Viendront chanter les nymphes Orëades.
De plainte, & dueil, & de regrets tranchants,
Pleines ſeront les chanſons des Dryades.
Crois, ô Cyprés, des arbres le plus beau,
Sans auoir peur de choſe qui te nuiſe :
Puiſque tu dois ombrager le tombeau
De mes Amours, Amour te fauoriſe,
Contre l'hyuer oppoſant ſon flambeau
A la gelée & au froid de la bize.

Et s'il aduient que le pere des Dieus
Chiche te soit de sa tendre rosée,
Durant le temps que la chienne des Cieus
De toute humeur rend la terre espuisée,
Couler feray deus ruisseaus de mes yeus,
Par qui sera ta racine arrosée.

Pour donner air à mes feus trop couuerts,
Qui au dedans me tournent tout en cendre,
Seoir ne viendray desous tes rameaus verds,
Menant vn dueil impossible à comprendre :
Puis dessus toy ie graueray ces vers
En quelque endroit où l'escorce est plus tendre.

VN PAVVRE AMANT PRIVÉ DE TOUT CONFORT,
QVI N'A AYMÉ NY N'EN AIMERA QV'VNE,
ET QVI SE PLAINT QVE TROP SOVRDE EST LA MORT,
QVE TANT IL PRIE, ET TANT IL IMPORTVNE,
VOYANT SA NEF SE PERDRE DANS LE PORT,
DANS CE CYPRÉS GRAVA SON INFORTVNE.

Quelque passant, qui viendra là auprès
Se rafreschir, lira ceste escriture,
Non sans pleurer : & dira puis aprés,
Aumoins s'il est de gentile nature,
Fidele Amant qui plantas ce Cyprés,
Digne tu fus de meilleure aduenture.

Sur vn Myrte planté auprés du mesme tombeau, vis à vis du Cyprés.

Ce beau Myrte i'ay planté
En l'honneur d'vne beauté
Qu'au Ciel les Dieus ont rauie :
Mon cœur luy fut asseruy.

Comment eſt-ce que ie vi?
Comment ne t'ay-ie ſuiuie?
Le regret qui m'en remord
Me fait appeler la mort,
Qui trop à venir demeure :
Et ſur ce cercueil nouueau
De mes yeus verſant de l'eau,
Souuent ie chante & ie pleure.
Autour du lieu maintes fleurs
Naiſſent de mes tiedes pleurs,
Dont la terre eſt arroſée :
Et ceſte meſme liqueur,
Qui part de mon triſte cœur,
Sert au Myrte de roſée.
Quand i'aperçoi croiſtre ainſi
Le Myrte & les fleurs auſſi,
Mes pleurs alors ie renforce :
Amour qui ſembloit mourir
Les voit enſemble fleurir,
Et redouble en moy ſa force.
Tant plus il s'accroiſt en moy
Plus il fait croiſtre l'eſmoy,
Et la triſteſſe couuerte,
Me donnant vn tel effort
Que ie ne treuue confort
Qu'au dueil de ma ſeule perte.
Si ce n'eſt en ce tourment
Quelque peu d'allegement,
D'eſperer auec enuie
La mort bien toſt receuoir,
Pour ma Princeſſe reuoir
Au ſortir de ceſte vie.
Mais contraint d'y demeurer
Ie me remets à pleurer.

Voyés comment Amour tourne,
Entrant de peine en douleur,
De ſlame en aſpre chaleur,
De pleurs en pleurs ie ſejourne.

VILLANELLE.

I'ay perdu ma Tourterelle :
Eſt-ce point celle que i'oy?
Ie veus aller aprés elle.
Tu regretes ta femelle,
Helas! auſſi fai-ie moy,
I'ay perdu ma Tourterelle.
Si ton Amour eſt fidelle,
Auſſi eſt ferme ma foy,
Ie veus aller aprés elle.
Ta plainte ſe renouuelle;
Touſiours plaindre ie me doy :
I'ay perdu ma Tourterelle.
En ne voyant plus la belle
Plus rien de beau ie ne voy :
Ie veus aller aprés elle.
Mort, que tant de fois i'appelle,
Pren ce qui ſe donne à toy :
I'ay perdu ma Tourterelle,
Ie veus aller aprés elle.

EPITAPHE.

Qu'on ne taille le marbre auecques le cizeau,
Pour à ceſte beauté faire vn digne tombeau :
Celle qu'vn vray amant a ſi long temps pleurée,
Sans auoir autre tombe, eſt aſſés honorée.

VERS LYRIQVES.

C'eſt vne peine trop feconde
De viure en ce terreſtre monde,
Quand on n'attend plus de confort :
Afin que ceſte peine ceſſe,
Et que ie ſuiue ma Princeſſe,
Ie prens le chemin de la mort.
Ce grand chemin de la nature,
Batu de toute creature,
Eſt des plus aiſés à tenir :
Aſſez i'en recongnoy la trace :
Mais quelque choſe que ie face
Si n'y ſçaurois-ie paruenir.
Ie vay, ie vien, tourne, & retourne,
Du droit chemin on me deſtourne,
Afin d'allonger ma douleur.
Ie connoy bien qui m'en retire ;
Celuy qui cauſe le martyre
Eſt auſſi cauſe du mal-heur.
En ce voyage Amour me guide,
Comme vn ieune cheual ſans bride,
Par les tenebres de la nuit,
Où il ne tient ſentier ny voye ;
S'esbaït-on ſi ie fouruoye
Quand vn aueugle me conduit ?

POVR EMBLEME.

Icy fera reprefenté vn Pafteur accoudé fur vn tombeau ouuert; & pleurant, la tefte baiffée, fera diftiller fes larmes fur vn Amour eftant audit tombeau, en forte que la torche d'Amour en fera toute mouillée, mais il la rallumera dans vne vrne, où feront les cendres de la Nymphe trefpaffée.

Ie veus eftaindre Amour, & le faire defcendre,
Noyé de tant de pleurs au creus de ce tombeau :
Mais luy pour mon tourment rallume fon flambeau
Au feu qui vit encor caché fous cefte cendre.

POVR EMBLEME.

Sur deus confecrations faites à l'antique : l'vne d'vne Nymphe qu'vn Paon emporte au Ciel, ià efleuée par defus les nuës, affife entre fes aifles, & le tenant par le col de la main gauche : l'autre d'vn Pafteur en pareille contenance, monté fur vn aigle fuiuant le Paon, mais de loing, & eftant encor au deffous des nuës.

Celle en qui ie viuois au Ciel s'en eft allée,
Sur l'oifeau de Iunon à la queuë eftoillée.
Que fay-ie plus en terre? où ie ne puis auoir
Sinon mal & tourment? il la faut aller voir.
Oifeau de Iuppiter, qu'en mes armes ie porte,
Charge-moy fur ton dos, & vers elle m'emporte.

QVATRAINS.

I.

Elle fe plaint de moy que ie ne l'ay fuiuie :
Ie me plain de la mort qui tant me laiffe en vie.

Quand les os de tous deus en vn tombeau seront,
Et sa plainste & la mienne à l'heure cesseront.

2.

Tandis qu'elle viuoit en elle ie viuois :
Mais depuis que la mort a sa lumiere estainte,
En tenebres ie suis, & n'ay plus que la vois,
Qui n'est pas forte assés pour fournir à ma plainte.

3.

Si ie pleure ce n'est merueille :
Il n'est point de perte pareille :
Ce que la France eut de plus beau
Est enfermé sous ce tombeau.

4.

Quand le dard de la Mort, qui de tout est vaincueur,
Vint faire de nous deus la dure departie,
Sous la tombe en mourant elle emporta mon cœur :
Icy gist de Niré la plus noble partie.

5.

Pour orner mon tombeau i'ay conquis maintes armes,
Commandant à la guerre, & demeurant vaincueur :
Pour orner son tombeau, celle qui prist mon cœur
A contraint le vaincu de luy donner ces larmes.

6.

N'employés point l'architecture
A luy bastir sa sepulture :

D'Amour les plus beaus monuments
Ce ſont les larmes des amants.

7.

Ne cherchés plus en ces bas lieus
Celle qui fut toute diuine :
Toute elle eſt retournée aus Cieus :
Tout retourne à ſon origine.

8.

Qui craint d'Amour le flambeau
N'approche de ce tombeau :
Amour a ſous ceſte lame
Caché ſa plus viue flame.

9.

Celle qui giſt icy n'auoit point de ſeconde
En vertus, en beauté, en graces, en honneur :
Et pour dire en vn vers ce qu'elle eut de bon-heur,
Cy giſent les Amours & les Graces du monde.

ELE IE.

Ceus qui ont maintenu que les eſprits des hommes
Depuis qu'ils ſont partis de ce monde où nous ſommes
N'y reuiennent iamais, & qu'ils n'ont le pouuoir,
Empeſchés autre-part, de leurs amis reuoir :
Se ſont fort meſcontés : à ceſte erreur les méine
Vn diſcours mal fondé ſur la raiſon humaine.
Ie les en veus tirer, contant ma viſion,
Qui n'eſt point choſe feinte ou vaine illuſion.

Par la porte de corne eſt ſorti ce mien ſonge,
Et l'effect a monſtré que ce n'eſt pas menſonge.
Nous eſtions en Autonne; & ià l'oiſeau creſté
Qui anonce le iour, deus fois auoit chanté :
Les trois parts de la nuit eſtoient quaſi paſſées :
Quand las & trauaillé d'amoureuſes penſées,
Ie receu le ſommeil, qui coullant gracieus
Fit ceſſer les ennuis de mon cœur ſoucieus.
A grand' peine auoit-il mes paupieres fermées
De ſa baguette d'or, & de liqueurs charmées
Arrouſé mon cerueau, lors qu'il me fut aduis
Que celle vint à moy qui mes ſens a rauis :
Princeſſe de vertus & beautés toute pleine,
Qui malade acouchoit ſur la riue de Seine,
Ce pendant que i'eſtois ſur les bords tortueus,
Où ſe heurtent les flots du Rhoſne impetueus.
En ma chambre elle entra : (comment cela peut eſtre
Veu que tout eſtoit clos, huis, & porte, & feneſtre,
Ie n'en diſpute point, auſſi n'en vy-ie rien :)
Elle entra toutefois, & cela ſçay-ie bien :
Ce ne fut autre qu'elle; & i'en ay bonne preuue :
Vne ſemblable à elle icy bas ne ſe treuue.
Meſme bouche elle auoit, elle auoit meſmes yeus ;
Les deux Aſtres beſſons ne ſe reſemblent mieus.
En rien ie ne la vi de l'autre differente,
Fors de viſage paſle, & de vois foible & lente.
A mon lit elle vint, les rideaus en tira :
L'œil ietté deſur moy, tendrement ſouſpira :
En ceſte contenance elle fut quelque eſpace,
Touſiours baignant de pleurs ſa poitrine & ſa face:
Ie l'ouy à la fin ces propos me tenir,
Dont ie ne puis iamais perdre le ſouuenir.
Dors-tu mon cher Niré? c'eſt vne eſtrange choſe
Qu'vn Amant curieux ſi longuement repoſe.

Sus, ſus, eſueille-toy, il n'eſt temps de dormir,
Pluſtoſt ſeroit ſaiſon de plaindre & de gemir :
Si tu n'as ſçeu encor que ta Fleurie eſt morte,
Nouuelles de ſa mort elle meſme t'apporte.
I'en ſuis la meſſagere, & ne viens en ce lieu
Que pour t'en aduertir, & pour te dire Adieu.
Adieu mon cher amy, tu vas faire la guerre,
Mon corps d'autre coſté s'en va deſous la terre,
Et l'eſprit dans le Ciel : mais ie te laiſſe icy
Vn image viuant, dont tu auras ſoucy.
Viue en toy noſtre Amour, ie te la recommande;
Autre choſe en partant de toy ie ne demande.
Ie ſuis aſſés contente en ceſt humain mal-heur,
Moyennant qu'il te plaiſe appaiſer ta douleur.
Ce qui m'a fait mourir, ce n'eſt pas ma geſine;
On n'en doit accuſer la Deeſſe Lucine,
Qui à mes couches vint & y feit ſon deuoir :
C'eſt que ie n'ay peu viure onze mois ſans te voir.
Viuotant en langueur ie n'ay eu la puiſſance
De ſupporter l'ennuy d'vne ſi longue abſence.
Amour en a le blaſme, Amour en a le tort,
Amour impatient eſt cauſe de ma mort.
Il ne faut s'esbaïr ſi ie perdi l'enuie
De voir le iour ſans toy, qui ſeul eſtois ma vie :
Tu n'en es point l'auteur; croire ie ne veus pas
Que ma vie ait eſté cauſe de mon treſpas.
Ie n'y ay nul regret : ô que celle eſt heureuſe
Qui meurt ainſi que moy d'vne mort amoureuſe.
La terre n'eſt peſante, & n'eſt dure à ſes os;
Son corps dort à iamais d'vn paiſible repos.
Et ſi l'amant loyal qui le dernier demeure
N'en meine vn trop grand dueil, & par trop ne la pleure,
Son eſprit deſchargé des ſoucis terriens
S'en va luy garder place aus champs Elyſiens.

Doncques, mon cher amy, que ton cœur ne lamente,
Restes icy content pour me rendre contente.
Ainsi les ieunes ans que la mort m'a ostés,
Mieus employés ailleurs, soient aus tiens adioustés.
Quand nous autres mourons, c'est bien peu de dommage
Mais quand vn pasteur meurt, qui est de Dieu l'image,
Son troupeau en endure, & presque en vn moment
Suruient en son mesnage vn triste changement.
Comme sur le printemps les petites Auetes
Trauaillent d'vn accord à cueillir les fleurettes
Durant que leur Roy vit, & s'il vient à mourir,
On les voit aussi tost à la guerre courir :
Ceste aueugle fureur, qui au combat les tire,
Renuerse leur police, & leur miel, & leur cire.
Vn troupeau sans pasteur, c'est vn corps sans son chef,
Iamais il ne le perd qu'il ne tombe à meschef.
Vi pour le bien de tous : la vie est assés breue,
Tu ne dois l'acourcir par plainte qui te greue.
Si tu ne l'as de toy, ayes de moy pitié,
Tousiours de ta douleur ie porte la moitié :
Les autres passions par la mort sont estaintes,
Non celles que l'Amour en l'esprit a emprainctes :
Elles ne meurent point : & dedans le cercueil
L'Amant sent de l'Amant le plaisir ou le dueil :
Puisque i'auray ma part de ta ioye ou tristesse,
Chasse le desplaisir, suy l'honneste liesse.
Te voyant resiouïr ie me resiouïray
Dans le Ciel estoillé, où d'icy m'en iray :
Car des esprits diuins le Ciel est l'heritage,
Tout ainsi que les corps ont la terre en partage.
Et quand tes iours heureus tu auras acheué
Au clair palais des dieus tu seras esleué,
Où les feus rassemblés de nostre Amour premiere
A vn astre nouueau fourniront de lumiere.

Elle ſe teut alors : ſoudain ie m'auançay,
Et les bras eſtendus hors du lit ie lançay.
En vain ie m'efforçay par trois fois de la prendre
Son eſprit par trois fois ne me voulut attendre,
Ains à mon grand regret de moy s'eſuanouït
Parmy l'obſcurité des ombres de la nuit,
Ainſi qu'vne fumée au hault de l'air venuë,
Ou ainſi qu'vn broüillas ſe pert en quelque nuë.

SONET.

Auril, qui ſoulois eſtre vn mois plein de lieſſe,
Tu ſeras deſormais vn mois plein de douleur :
Et ne te veſtiras que de noire couleur,
Portant le meſme habit que porte ta maiſtreſſe.
Elle a pris le grand dueil l'amoureuſe Deeſſe,
Voyant qu'en vn matin, par eſtrange mal-heur,
S'eſt perduë au combat la françoiſe valeur,
D'vn cœur trop genereus, & boüillant de ieuneſſe.
Et toy qui regardas de ces deus combatans
La force & la beauté, honneur de noſtre temps,
Se noyer dans le ſang, ô maudite iournée!
La clarté du Soleil ne te luira iamais :
Hors de tous Calendriers tu ſeras deſormais,
Comme le malencontre & l'horreur de l'année.

SONET.

Si du ſang d'Adonis, regret de Cytherée,
Que ſur l'herbe verſa le corps paſle & tranſi,
Des fleurs prindrent naiſſance; & d'Hyacinthe auſſi,
Fauori d'Apollon à la lire dorée :
Que ne produit des fleurs la plume coulourée,
Par vn pareil deſtin, du ſang de ces deus cy?

Apollon les ayma : Venus en eut ſoucy :
Et leur rare beauté fut de peu de durée.
Dedans leur ſang vermeil, au combat reſpandu,
Amour ſouloit tenir ſa flame recelée :
Dont, trop chault & bouillant, la terre il a rendu,
Pour apporter des fleurs, trop ſeiche & trop bruſlée :
Mais ſi tu veus, Paſſant, l'arrouſer de tes pleurs,
Peut-eſtre tu verras ſortir deus rouges fleurs.

SONET.

A bon droit voyons-nous deſerte ceſte place :
Nul n'y veut plus hanter, ny baſtir de maiſon :
L'air y eſt trop infect de peſte & de poiſon,
Quelque biſe qui vente, & quelque temps qu'il face.
Bellonne ſeulement du cruel Dieu de Thrace
Y a logé le train, & des maus à foiſon :
Embuſche, horrible effroy, fureur hors de raiſon,
Meurtre aus ſanglantes mains, qu'on peut ſuiure à la trace.
Mais le pis de ce lieu, qui diffame Paris,
C'eſt le double mal-heur de deus grands rois Henris,
Où ſa force a monſtré la fortune inſenſée.
Le pere y rendit l'ame, ayant le chef percé :
Le fils y eſt au cœur mortellement bleſſé :
Et par le corps d'autry nauré dans la penſée.

SONET.

A qui addreſſons-nous noſtre plainte enragée;
Perdans ce que la France auoit de precieus?
Comme nouueaus Titans en voulons-nous aus cieus?
L'ordonnance des cieus ne peut eſtre changée.
Verra-lon de nos cris la nature outragée,
Qui ne les a laiſſé vieillir en ces bas lieus?

De mœurs & de vertus ils eſtoient deſ-ia vieus,
Quand du noir baſtelier la barque en fut chargée.
Auſſi ne faut-il pas qu'on en blaſme la mort.
Amour (qui le croiroit?) Amour en a le tort :
Il feit de leurs beautés la mort meſme amoureuſe :
Lors elle les rauit pour ſouler ſon deſir.
Nous en auons le dueil, elle en a le plaiſir.
Mal-heureuſe eſt la vie, & la mort eſt heureuſe.

SONET.

Il n'y a cœur ſi dur que le regret n'entame ;
Fuſt-il armé de fer, & d'acier remparé,
Quand on eſt par la mort d'vn amy ſeparé :
Auſſi pert-on alors la moitié de ſon ame.
La vertu s'amollit en l'amoureuſe flame,
Dont redouble l'ardeur en vn ſeul demeuré :
Puis ſe deſtrempe en pleurs. Les plus grands ont pleuré
Ceus qu'ils aymoient viuans, & nul ne les en blâme.
La Perſe veit iadis de douleur ſurmonté
Ce grand Roy, qui auoit tout le mond domté,
Pour vn Hephæſtion maintes larmes reſpandre.
Et noſtre France a veu, de pleurs ſe conſumer,
Et ſe rendre aus ennuis ſignes de bien aymer,
Pour deus Hephæſtions vn ſecond Alexandre.

SONET.

Nous accuſons en vain la mort deſfigurée :
En vain nous employons le papier & les vers.
Penſons-nous que la terre icy les ait couuerts?
Il n'en eſt choſe aucune en terre demeurée.
Tous deux eſtoient, & ſont vne ardeur ætherée :
Vn des feus animés de ce grand vniuers :

Flammes d'vn aſtre ſeul qui a deus noms diuers,
Sans celuy de Venus, dont elle eſt honorée.
Cependant qu'icy hault ils faiſoient leur ſeiour,
C'eſtoit pour les mortels vne Eſtoille-du-iour,
D'vn Soleil pur & net la blanche auant-courriere.
Depuis que leur clarté en l'autre monde luit,
C'eſt l'Eſtoille-au-berger, qui rameine la nuit,
Et qui cache à nos yeus du Soleil la lumiere.

SONET.

Ah l'on le diſoit bien, que l'Eſtoille nouuelle
A la ſanglante queuë, & aus cheueus ardents,
Menaçoit les plus grands de triſtes accidents :
De meurtres, de mal-heurs, & de guerre cruelle!
En voicy des effets, ceſte couple ſi belle,
Deus Narcis par dehors, & deus Mars par dedans,
Leur ieuneſſe eſchauffée au combat hazardans,
Ont changé ceſte vie à la vie immortelle.
Le plus grand de l'Europe a ſenti ce meſchef :
Vn eſclat de ce foudre eſt tombé ſur ſon chef;
Chef qu'Amour, la vertu & l'honneur enuironne.
L'ennuy d'auoir perdu ces aimables guerriers,
Fait ſecher ſur ſon front ſes myrtes & Lauriers,
Et ternir les beaus lis de ſa double couronne.

SONET.

Quel deſaſtre nouueau? quel eſtrange dommage?
De voir auant le temps enfermer au tombeau
Les graces, la beauté, Amour, & ſon flambeau?
Que dy-ie auant le temps? ils auoient aſſés d'âge.
Vne ardente vertu en vn ardent courage,
Sans attendre l'eſté meurt dés ſon renouueau :

Mais sa gloire, & son nom, qui croist tousiours plus beau,
Par sa mort le fait viure, & fleurir dauantage.
Si le fils de Thetis eust voulu grisonner,
Non aus douteus combats sa vie abandonner,
Sa mort d'vn tel renom n'eust pas esté suiuie.
Il est bien mal-aisé de grand los acquerir,
Et le laissant durable, en vieillesse mourir.
Vn long honneur s'acquiert par vne courte vie.

SONET.

Où est ce cœur, inuincible à la guerre,
Et qui iamais n'eut besoin de confort?
Qu'est deuenu son merueilleus effort?
Il est brisé de deus coups de tonnerre.
Coups foudroyans, que le ciel luy desserre,
Qui mettent bas ce courage si fort :
Ce mur d'erain, ce rempart, & ce fort,
Que nul canon ne pouuoit mettre à terre.
La mort, domtant deus de ses mieus aymés,
A sa raison, & ses sens desarmez,
Pour le liurer au dueil son aduersaire.
Plaindre & gemir à tous il est permis.
Ne voit-on pas qu'vn laurier au feu mis
Ne peut ensemble & bruster & se taire.

SONET.

Que nul berger n'enfle plus sa musette :
Tout le plaisir des champs est defendu.
Qu'on iette là le chalumeau fendu,
Fluste, & flageol, panetiere & houlette.
Pan dans le creus d'vne grotte secrette,
Se lamentant, est de loin entendu.

Deus francs bergers n'aguere il a perdu :
Beaucoup aymez, beaucoup il les regrette.
Faunes, Syluains, & Satyres cornus,
Auecques luy se plaindre sont venus :
Et vous sentés, ô Nymphes, ceste perte.
Vos eaus, vos prés, de tristesse touchés :
Vos bois aussi, en deuiennent sechés :
Le Cyprés seul porte la teste verte.

SONET.

Vision.

Ie vei sur vn coutau bondir deus blancs cheureaus,
L'esbat d'vn grand berger, grand en toute maniere :
Qui les menoit brouster, en la saison premiere,
Le reiect nouuelet des tendres arbrisseaus.
Ie les vei peu aprés, escartés des troupeaus,
Choquer deus cheureaus noirs d'vne fureur guerriere :
Mais le choq fut si dur que, tombés en arriere,
Tous quatre de leur sang feirent quatre ruisseaus.
Ie vei le grand berger pasmé sur l'herbe verte,
Ietter mille souspirs pour vne telle perte,
S'en plaindre au Ciel cruel de lamentable vois.
Ie vei que ses troupeaus, qui laissérent de paistre,
Se prindrent à besler à l'entour de leur maistre,
Esmouuans à pitié les rochers & les bois.

SONET.

Autre vision.

Ie vei deus verds lauriers en vn plaisant bocage,
Qui de rameaus feuillus espez entrelacés,
Sembloient par amitié se tenir embracés :

Et seruoient à Phæbus de plaisir & d'ombrage.
Ie vei soudainement se leuer vn orage,
Dont branches & rameaus furent tous fracassés.
I'ouy craquer leur tige, & les vei terrassés
Par la fureur du vent, cause de ce dommage.
Quand l'orage passé, Phæbus les eut cherchés,
Ne trouuant plus rien d'eus que les troncs arrachés,
Ie vei qu'il en perdit sa clarté coutumiere.
Fasché de n'auoir pu ses lauriers mieus garder,
Au lieu qu'il nous souloit de bon œil regarder,
Depuis il n'a monstré qu'à regret sa lumiere.

SONET.

Tout le thresor du Ciel, tout ce que la nature
Excellent & parfait iamais auoit formé,
N'aguere se put veoir en deus corps enfermé,
Qui gisent maintenant en mesme sepulture.
Que ne l'enrichit-on de marbre & de peinture?
Que n'y a mis la main quelque ouurier renommé,
Dont l'ouurage ne fust par le temps consommé,
Pour les eterniser, & leur triste aduenture?
Leur semblable vertu, qui pleut à si grand Roy :
Leur égale amitié, & leur pareille foy;
Leur ame genereuse, à l'honneur immolée,
Ont laissé pour memoire à la posterité
Vn eternel renom iustement merité,
Qui durable à tousiours leur sert de Mausolée.

SONET.

Si leur foy esprouuée, & leur amitié sainte :
Si leur naïue grace, & leurs gentiles mœurs :

Si le desir d'honneur, qui consumoit leurs cœurs :
Si toute leur clarté pour iamais est estainte :
Quelle ame ne seroit d'aspre douleur attainte,
Voyant tels fruits tombés auant que d'estre meurs?
Quel œil Gorgonien n'en ietteroit des pleurs?
Qui seroit le rocher qui n'en feroit sa plainte?
Mais si au pris du sang vn honneur acheté,
Fait monter l'homme au ciel : si l'immortalité
Suit vne Amour loyale, & plus que fraternelle :
Pourquoy les pleurons-nous? pleurer on ne doit pas
Ceus qui par leurs vertus affranchis du trespas
Viuent là hault heureus vne vie eternelle.

SONET.

Remonstre ton beau chef, Prince, qu'on le reuoye,
Et rameine le iour que tu nous as caché.
Vien reluire à nos yeus, quand Phœbus est couché,
Sans lumiere & sans guide vn chacun se fouruoye.
Il semble que la mort au tombeau nous conuoye,
Nous mourons de douleur en te voyans fasché.
Soit de ton cœur Royal ce vieil dueil arraché,
Pour rendre à tes suiets leur repos & leur ioye.
Lors que le fils de Mars fut au Ciel emporté,
Le Soleil tout à coup demeura sans clarté :
Et d'eternelle nuit on dit que Rome eut crainte.
Aussi quand ces guerriers, que Mars auoit nourris,
Tu veis rauir au ciel, on eut peur à Paris
Que du Soleil François la clarté fust estainte.

SONET.

Estoit-ce des Amours le portrait & l'image,
Qui si peu apparut à nos yeus desolés?

Ou les mesmes Amours qui s'en soient reuolez
En vn meilleur païs, comme oiseaus de passage?
Ils nous laissent icy pleurer nostre dommage,
Les rappelans en vain des palais estoilés.
En plaintes & en cris ià dix mois sont coulés.
Douleur qui croist tousiours à la fin deuient rage.
Le Ciel, dur creancier, quand vn mortel iouït
Du bien qu'il a presté, soudain le redemande.
La ioye en vn moment de nous s'esuanouit :
La tristesse en son lieu acquiert force plus grande.
Comme des iours plus cours plus longues sont les nuits,
Des plaisirs les plus courts plus longs sont les ennuis.

SONET.

Pourquoy souffres-tu, Prince, vne douleur si griéue,
Qui loge en ta poitrine, & le cœur t'a rongé?
Est-ce que les trois sœurs n'ont leur fil allongé?
La plus belle des fleurs est aussi la plus briéue.
Soit que la nuit retourne, ou que le iour se leue,
L'vn & l'autre te treuue en tristesse plongé.
Chasse-la de ton ame, & luy donne congé.
Tu te fais vne guerre où n'y a nulle tréue.
D'auoir beaucoup aymé te vient tout ce tourment.
Heureus qui n'aime rien, ou ayme tiedement :
S'il pert ce qu'il aymoit, moins sa perte l'ennuye.
Vn trop ardent Amour apporte en peu de temps
Des regrets & des pleurs : comme on veoit au printemps
Qu'vn trop ardent Soleil ameine de la pluye.

SONET.

Mort, fille de la nuit, & du lac Stygieus,
Dont la cruelle faulx, qui n'espargne personne,

Sans cesse & sans respect verds & secs nous moissonne :
Et boire nous enuoye au fleuue oubliuieus :
Si tu n'es du tout sourde, & si tu as des yeus,
Vien entendre nos cris : l'air bien loin en resonne :
Vien voir que tu as fait : tu as esteint, felonne,
Ce double astre d'Amour, qui fut si radieus :
Iuppiter à bon droit de son Ciel t'a bannie.
Mort vuide de pitié, pleine de tyrannie ;
Ialouse du plaisir des Princes & des Rois,
Tu en as fasché vn, dont la puissance est telle,
Qu'il te prent bien, ô mort, que tu es immortelle,
Autrement à ce coup toy-mesmes tu mourrois.

SONET.

Allés, diuins esprits, allés là hault aus Cieus,
Où l'Amour vous conduit, & la foy vous retire:
Vous aués de l'honneur que le trespas desire
Autant ou plus receu que nul des demi-dieus.
Ce grand Roy tout parfait, que vous aymés le mieus,
Combien qu'il ait le cœur plus grand que son Empire,
Vous regrete, & vous plaint, en sanglote & souspire,
Et baigne vos tombeaus de l'humeur de ses yeus.
Donner estat, & biens, est chose assés commune :
Et couste peu aus grands : parce que la fortune
Les fait couler chez eus, comme l'eau dans la mer :
Mais honorer de pleurs, & de plainte Royale,
La mort d'vn seruiteur, pour sa vertu loyale,
C'est luy faire vn present, qu'on ne peut estimer.

SONET.

Fortune est maintenant à l'Amour asseruie :
Et pour luy obeïr l'inconstance a quité :

Tesmoins ces deus Amants, dont la felicité
Pareille se remarque en l'vne & l'autre vie.
Ils ont icy du Roy la faueur deseruie :
Aussi nul n'en iouït sans l'auoir merité :
Vsans si doucement de leur prosperité,
Que nul qui les connust ne leur portoit enuie.
Encore apres la mort ce leur est vn grand-heur,
De ce qu'vn si grand Roy baisse tant sa grandeur,
Qu'on a veu de ses pleurs leurs cendres arrousées :
C'est aymer que cela : il aduient peu souuent
Que la mesme faueur qu'on a receu viuant
Outre l'eau de l'oubli passe aus champs Elysées.

SONET.

Seine à l'onde azurée, & à la riue verte,
Si tu sçais le mal-heur à Paris aduenu,
Que n'en es-tu de dueil plus enflé deuenu?
Que n'as-tu de tes flots la campagne couuerte?
Au lieu de nous aider à pleurer ceste perte,
Te vas-tu point cacher en l'Ocean chenu?
Nous te voyons tarir, ton fleuue si connu
Ne sera tantost rien qu'vne arene deserte.

Seine respond.

I'eusse tousiours roulé vague, large & profond :
Mais i'ay quasi vuidé mon vrne iusqu'au fond,
Pour de larmes fournir mes Nymphes esplеurees.
Et la douleur aussi, qui me brusle au dedans,
De regret allumee, & de souspirs ardents,
Seiche toutes les eaus qui m'estoient demeurees.

SONET.

Des hommes & des Dieus la puiſſance aſſemblee,
N'eut ſceu de noſtre Roy la conſtance eſmouuoir :
La fortune & l'Amour, ſeuls ont eu ce pouuoir,
Par qui la vertu meſme eſt ſouuent accablée.
Perdant deus qu'il aymoit, ſon ame s'eſt troublée :
Fortune y donne vn coup, qu'elle deuſt receuoir.
Amour qui vole aprés, pour au ciel les reuoir,
En s'eſloingnant de luy ſa peine a redoublée.
Comme auprés de l'Euphrate, au combat main à main,
Le Parthe, ou le Medois, bleſſoit moins le Romain :
Mais en ſe retirant ſa fleſche eſtoit mortelle :
Ainſi loin de ſes yeus ceſt Amour retiré,
D'vn arc plus violent en ſon cœur a tiré :
Plus elle vient de loin, plus ſa fleſche eſt cruelle.

Plainte de Cleophon ſur la mort de Damis.

Qu'ay-ie ouy ceſte nuit? quel bruit m'a reſueillé,
Troublé d'vn mauuais ſonge, & d'effroy trauaillé?
C'eſt ce que ie craignois, ô nouuelle trop dure !
Iamais n'arriue ſeule vne triſte aduanture.
N'auois-ie aſſez ſouffert? n'eſtoit-ce pas aſſez
De douleur à mes yeus, d'en voir deus treſpaſſés?
M'es-tu encore oſté? faut-il que ie retombe
En larmes & en pleurs, pour arrouſer ta tombe?
Entens-tu point mes cris? maintenant où es-tu?
Où eſt ce grand eſpoir de ta ieune vertu?

Es-tu ià descendu entre les ombres blesmes?
Que dy-ie, à qui parlé-ie, & où suis-ie moy-mesmes?
L'ascendant qui luisoit alors que ie fus né
Eut contraire à ses rais vn astre infortuné.
Ie n'ay senti depuis que trauaus & miseres :
Pertes de seruiteurs, & choses les plus cheres.
Si tost que i'ay choisi quelque homme de valeur,
Digne de ma faueur, par ne sçay quel mal-heur,
Soudain il m'est rauy : ie n'en ay que la veuë,
Auec vn souuenir qui sans mourir me tuë.
En ma triste poitrine vn regret enfermé
Resemble à ce vautour qui se paist affamé
Des veines de Titye, & becquete le foye
Renaissant à son dam pour eternelle proye.
Mon courage asseuré, & ferme auparauant,
Est comme vn pin fueillu secoué par le vent :
Ou ainsi qu'vne nef deça delà iettée
Par les flots escumeus de Tethys irritée.
De pensers ondoyants mon esprit agité
N'espere plus de port ny de tranquillité.
I'ay mis les miens en paix, & ie ne m'y puis mettre :
Ie ne sçay quel démon ne l'a voulu permettre.
O Mort impitoyable! ô cruelle Atrŏpos!
Vous me faites la guerre au milieu du repos.
Le iour i'ay mille assauts, la nuit i'ay mille alarmes,
Sans vne seule trefue, ou surseance d'armes.
La Lune, & le Soleil, contre moy coniurés,
Sont auteurs & tesmoins de ces maus endurés.
Vn matin m'a priué de bon-heur & de ioye :
Vn soir bien tost apres en tristesse me noye.
Mon angoisse redouble, & m'esbaï comment
Ie puis demeurer vif parmy tant de tourment,
Que ie tasche à celer, & mon visage feindre.
Celuy qui fait les lois n'a pas loy de se plaindre.

Comme d'vn feu couuert plus aspre est la chaleur,
Du mal qui est caché plus aspre est la douleur.
Voyés l'Estat des Roys : voyés quelle est leur vie.
Leur Maiesté se rend à soy-mesme asseruie.
Ie n'ose donner air à mes souspirs ardens :
Mes pleurs du coin de l'œil retournent au dedans.
Ma langue veut parler, & faut qu'elle se taise.
Heureus en son mal-heur qui se plaint à son aise.
Pleurés aumoins, pleurés, & souspirés pour moy,
Vous à qui ie le dy, soulagés vostre Roy :
L'insuportable faix, dont fortune me charge,
Pour Hercule seroit vne trop lourde charge.
Muses que i'entretien, & tousiours i'ay nourri,
Faites ouïr bien loin les plaintes de Henry :
Semés-les par la terre : & que iusqu'à la riue
De l'vne & l'autre mer la nouuelle en arriue.
Fleuues, lacs, & estangs, fonteines & ruisseaus :
Monts, forests, & taillis, buissons & arbrisseaus :
Plaines, prez, & iardins; Cités, Bourgs, & Villages:
Hommes, oiseaus, poissons, & vous bestes sauuages,
Soyez vestus de dueil : mes yeus ne veulent voir
Qu'vne sombre couleur & de brun & de noir.
Mesmes si i'auois beu du breuuage d'Heleine,
Qui faisoit, ce dit-on, oublier toute peine,
Les soucis & chagrins qui me viennent saisir,
Ne pourroient pour cela se tourner en plaisir.
Incurable est mon mal : quiconque s'y essaye,
Au lieu de l'adoucir, met du sel dans ma playe.
D'vne cuisante ardeur ie me sens consumer :
Et i'y verse de l'huile afin de l'allumer.
Ne me donnés conseil, ie ne le sçaurois prendre :
D'enhault, & non d'ailleurs, mon mal le doit attendre.
A toy donc ie m'addresse, esprit clement & saint,
Qui fais viure & mouuoir ce que le Ciel enceint.

Ie t'inuoque au beſoin, toy qui allois ſur l'onde,
Auant que le temps fuſt, & la clarté du monde.
Eſprit conſolateur, par toy maints deſolez
En leurs afflictions ont eſté conſolez.
Conſole-moy auſſi, & chaſſe de mon ame
Toute l'obſcurité par ta diuine flame.
Tuteur des Orphelins, ſource de charité,
Ne me delaiſſe point en mon aduerſité.
Vien me reconforter, & de moy ne t'eſlongne :
Tu m'as couronné Roy de France & de Polongne.
Tu as eſté ma guide és païs eſtrangers.
C'eſt toy qui m'as tiré de beaucoup de dangers.
Quand i'ay donné bataille, & victoire obtenuë
Contre les ennemis, elle eſt de toy venuë.
Afin que tes bien-faits ne tombent en oubly,
Auiourd'huy de ton Nom vn ordre i'eſtably.
Plaiſe-toy l'inſpirer, le garder, & deffendre :
Le remplir de ta grace, & en ſon cœur deſcendre.
Infini en puiſſance, infini en bonté,
Reigle noſtre deſir ſelon ta volonté :
Et apres tant d'ennuis, par toy me ſoit donnée
Vne nouuelle ioye à la nouuelle année.

Du meſme ſubiet.

Vers imparfaits.

. . . . il ſemble qu'on aſſaille
D'vn chaſteau ennemy la ſuperbe muraille :
Ou que de toutes parts on batte quelque fort.
Telle ſe maintenoit contre le traiſtre effort
De cinquante Thebains la vertu de Tydée :
Mais elle eſtoit encor d'vne Pallas aidée :
Et ceſte-cy, helas! n'auoit en combatant

L'aſſiſtance & ſecours du Dieu qui l'aimoit tant.
Le deſtin l'en empeſche, & ceſt heur luy enuie.
Pour arracher du corps vne ſi belle vie,
De mille eſclairs d'acier ſes yeus ſont esblouïs.
Coups ſur coups redoublés, qui de loin ſont ouïs,
Luy pleuuent ſur le corps, & percent ſa chair nuë.
Sans qu'il en ſente rien ſa force diminuë;
Et derriere & deuant on le vient aſſaillir.
L'haleine & la vigueur luy commence à faillir.
Du chef iuſqu'aus talons il n'eſt plus qu'vne playe.
Il eſt vuide de ſang : neantmoins il eſſaye
De combatre vne armee, & demeurer vaincueur.
Ses membres dehachés du magnanime cœur
Sont ſi bien ſouſtenus, que la teſte baiſſee,
Se lançant à trauers la troupe ramaſſee,
Il s'ouure vn chemin large : & s'eſchappe des mains
Seul à tant d'aſſaſſins, & bourreaus inhumains.
Comme vn Lyon qui veoit ſa poitrine enferrée
De maint eſpieu de chaſſe, à la pointe acerée,
Heriſſe ſon poil rous : roüille ſes yeus ardents :
Deſſerre, impetueus, ſes griffes & ſes dents :
Froiſſe ce qu'il rencontre : & paſſant ſur le ventre
Des chaſſeurs palliſſants, va mourir en quelque antre :
Ainſi ce preus guerrier, en pieces detranché,
Et ſemblable au vieil tronc d'vn grand cheſne esbranché,
En fin gaigne vn logis : où de la main aymée
Luy fut, vn iour apres, la paupiere fermée.

Sur la mort violente des quatre freres DE BOVRBON.

Qui ne ſçait du deſtin l'immuable pouuoir
Sur le chef des humains, vienne icy le ſçauoir :

La maiſon de Bourbon de quatre freres veuue
Aſſés le monſtrera, ſans chercher autre preuue·
FRANÇOIS, *dont le courage & la ieune vertu*
A Seriʒol' auoit l'Eſpaignol abbatu,
Perdit auant le temps la lumiere commune,
Tué d'vn coffre en ieu : triſte ieu de fortune!
IEAN *vn iour S. Laurent eſprouuant ſa valeur,*
Et s'oppoſant en vain à noſtre grand mal-heur,
Aima mieus tout ſon ſang en ſes armes reſpandre
Que de tourner le dos, ou de ſe laiſſer prendre.
D'vn plomb fatalement en l'eſpaule addreſſé
Preʒ les murs de Roüen ANTOINE *fut bleſſé :*
Dont, ià preſque vaincueur, au ciel il rendit l'ame,
Les membres au tombeau, & le ſceptre à ſa femme.
LOYS *arma trois fois la France & l'eſtranger*
Pour la religion de ſes maieurs changer :
Mais deceu de ſa force, en la troiſieſme guerre,
Auprés de Chaſteau-neuf donna du nés en terre.
Ces Ducs, ce Prince, & Roy; quatre freres germains,
Enſemble n'ont veſcu que deux ages humains,
Moiſſonnés en leur fleur. Les eſtoilles meilleures,
CHARLES *en ton endroit, qui ſeul des cinq demeures,*
Deuroient, en recompenſe, à tes iours adiouſter
Ceus qu'elles ont voulu à tes freres oſter.
Deus ſiecles & le tien accompliroient la ſomme,
Pour te faire vn Neſtor, viuant trois âges d'homme.

ELEGIE

Sur le treſpas d'Adrian Turnebe.

Combien qu'en autres vers tu as leu mes complaintes
Et mes ſouſpirs meſleʒ de mes larmes non feintes,

Quand pleurant ie penſois adoucir la douleur
Qui l'eſprit m'a bleſſé d'vn eſtrange mal-heur :
Si eſt-ce encor, Ronſard, que ie me plais aux larmes :
Pour combatre le dueil ie n'ay point d'autres armes :
Et celuy qui d'œil ſec voit vn deſaſtre tel,
Il eſt fils d'vn rocher, non d'vn homme mortel.
Or, puis qu'il faut pleurer, hé que n'ay-ie pour guide
La Muſe au piteus chant du triſte Simonide?
Ou celle qui força les arbres Thraciens
De ſuiure en ſautelant les ſons muſiciens?
Que vay-ie recherchant la lyre Thracienne?
Ronſard, tant ſeulement hé que n'ay-ie la tienne?
Si i'auois la douceur de ta diuine vois
I'arracherois des pleurs aus rochers & aus bois.
Pour ramener Turnebe, en deſpit de la Parque,
I'oſerois bien ſauter dedans la noire barque :
Mais, helas! ie ne puis autre choſe pour luy,
Sinon que par regrets teſmoigner mon ennuy,
Dont ton cœur plus conſtant moins attaint ne me ſemble :
Meſlons doncques, Ronſard, meſlons nos pleurs enſemble.
Combien que trop ſoit bas de mes chordes le ſon,
Pour monter à l'accord de ta docte chanſon,
Nous voyons toutefois les riuieres courantes
Souuent entremeſler leurs eaus bien differentes.
Tu vois noſtre Delbene, & le gentil Belleau,
De leurs pleurs comme nous arrouſer ſon tombeau.
Mais de Baïf abſent, la douleur n'eſt pareille :
Il ne boit ce mal-heur ſinon que par l'aureille :
Nous le beuuons des yeus, qui l'auons veu mourant,
Et rabatons les coups du vulgaire ignorant.
De l'Olympe azuré la grand'lampe dorée
N'apperceut oncques France autant deſeſperée :
Encores qu'à grand tort les aſtres deſpités
Sur elle ayent verſé mille calamités.

Quel mal n'eſt aduenu en nos güerres ciuiles?
N'auons-nous veu piller, razer, bruſler nos villes?
Les François inſenſés leur pays ſaccager?
Et à vn tel butin appeller l'eſtranger?
Le fils n'auoir horreur d'aſſaſſiner le pere?
Le frere & le couſin, tuer couſin & frere?
Le cours des eaus, enflé de tant de corps humains,
Rougir de noſtre ſang, reſpandu par nos mains?
Si fortune portoit à noſtre France enuie,
De tant & tant de mauls deuoit eſtre aſſouuie,
Sans luy rauir encor, contraire à ſon bon-heur,
Tout ce qui luy reſtoit & de ioye & d'honneur.
En quoy vous auions-nous, Dieus cruels, offenſés,
Pour eſtre de nos vœus ainſi recompenſés?
Auoit point noſtre langue à la tourbe indiſcrete
Deſcouuert le tombeau de Iuppiter en Crete?
Comme les ſots Gregeois, auons-nous maſſacrés
Les bœufs Thrinaciens, au Soleil conſacrés?
Auons-nous publié les pompes Phrygiennes?
Ou les thyrſes fueillus des feſtes Orgyennes?
Non, nous auons touſiours aus grands dieus immortels
Offert des humbles dons ſur leurs ingrats autels.
Toutesfois, ô cruels! voſtre iniuſte tempeſte
De l'eſpoir des humains a foudroyé la teſte :
Si que d'vn meſme coup vous auez abbatu
La ſcience & l'honneur, l'Amour & la vertu.
Que dy-ie, où ſuy-ie, helas! mieus vault que ie rameine
Ma complainte enragée à la douleur humaine.
Ie te prie, ô Muret, ſi mes pleurs & mes cris
Se liſent par-delà, comme icy tes eſcrits,
De dire aus bons eſprits qui ſont en Italie
Que de noſtre Soleil la lumiere eſt faillie.
D'autre part Bucanan, gloire des Eſcoſſois,
Racontera aus ſiens le mal-heur des François :

La mer le roulera iusqu'aus bords d'Angleterre :
Et le Rhin le dira dans ſa prochaine terre.
Aus peuples eſtonnés les vents le ſemeront :
Les fleuues & les monts enſemble en pleureront.
Les Tigres, les Lyons & les Ourſes cruelles,
Gemiront en oyant ſi piteuſes nouuelles.
Les ombres de la nuit, riches d'vn tel butin,
Se vanteront d'auoir le Grec, & le Latin :
La mort, qui l'a conquis en tuant vn ſeul homme,
Triomphera là bas d'Athenes & de Rome.
C'eſt à vous, qui n'auez ſa victoire empeſché,
Muſes, grande infamie, & non moindre peché.
Le fils d'vne de vous, dans ces Royaumes vuides
Vif oſa bien entrer, ſans peur des Eumenides :
Où remonſtrant ſa perte, & ſa rare amitié,
Les eſprits palliſſants fit pleurer de pitié.
A fredonner le luth eſtes-vous plus ignares
Pour flater des enfers les courages barbares ?
Ou Turnebe, qui eſt des bons tant regreté,
Quelque peu de ſecours n'auoit-il merité ?
Allez ingrates ſœurs, (la douleur me ſurmonte)
Allez-vous-en cacher ; n'aués-vous point de honte ?
Et toy vien ça auſſi, mal-heureux Delien,
Qui allongeas les iours du Roy Theſſalien :
Qui fleſchiſſant Pluton par vers & par prieres
Retourna les fuſeaus des trois ſœurs filandieres :
Pourquoy ſi laſchement as-tu laiſſé mourir
Celuy que tu deuois par ton art ſecourir ?
N'as-tu ſoucy de nous, ny de noſtre miſere ?
Il me plaiſt deſcharger deſur toy ma cholere.
Va banni, va bouuier, va-t'en garder les bœufs :
N'eſpere plus de nous ſacrifices ny vœus.
Toy, que dorenauant icy Dieu l'on te croye :
Va ſeruir les maçons aus murailles de Troye :

Mets bas la lyre d'or, où tu n'as nul ſçauoir ·
Elle eſt deuë à Dorat : qui a fait ſon deuoir
De tordre le licol, ourdy pour aller pendre
Le deſchire-tombeau, & l'eſgratigne-cendre.
Taupe de cimetiere, & ſtryge, qui les os
Du plus grand des humains ne laiſſes en repos ;
Puiſſe'tu pour le mieus, meſchante creature,
Dans le ventre des loups auoir ta ſepulture.

ELEGIE

A monſieur de Roiſſy ſur le treſpas de Madamoiſelle de Maſparaute ſa fœur.

Ie ſeroy né d'vn Ours, i'auroy le cœur de pierre,
Ce pendant que ta ſœur s'en va deſſoubs la terre,
Si ie blaſmoy tes pleurs : c'eſt l'honneur plus duiſant
Qu'on puiſſe faire aus morts, & le dernier preſent.
Ie ne ſui pas Zenon, viue ſouche de ſage :
Ains veus auecques toy pleurer de ton dommage.
Si la iuſte douleur te fait enfler les yeus,
Le Ciel ſouuentefois a veu pleurer les dieus.
Pour le Roy Lycien le Dieu qui tient la foudre
Pleura goutes de ſang ſur la Troyenne poudre.
Durant maints iours ſans iour le Soleil (ce dit-on)
Lamenta le mal-heur du ieune Phaëton.
Aus beaus matins de May pour Memnon ſon fils More
On voit les prez trempés des larmes de l'Aurore.
Lors que Phœbus aida au Phrygien archer,
Caché dedans ſon temple, à ſon trait deſcocher,
Tethis fondante en pleurs, & en plainte inutile,
Ses cheueus azurés deſchira ſur Achille.
Mars, hurlant de douleur, ietta des cris ardents,
Quand il vit Aſcalaph mordre la terre aus dents.

Quand Venus vit noyé le fils qu'elle eut d'Anchise,
Du desir de la mort son ame fut esprise.
Faison donc place au dueil, nous qui ne sommes pas
Si parfaits que les Dieus, affranchis du trespas.
Gardons-nous toutefois (puisque la vie humaine,
Que vie à tort on nomme, est briefue & incertaine)
De racourcir nostre âge, au lieu de l'allonger,
Nous laissant trop auant en tristesse plonger.
Et ne croyés-vous point que si sa gentille ame
A quelque sentiment enclos dessous sa lame,
Elle se plaint de vous : qui à chasque propos
Regretés son absence, & troublés son repos?
Pendant qu'il est permis, viués heureus, (dit-elle)
On ne dort que trop tost vne nuit eternelle.
Regardés ce clair iour : respirés ce bel air :
Laissés mon marbre sourd sans plus à luy parler.
Desueloppé du corps lors que l'esprit arriue,
Outre les eaus de Styx à l'oublieuse riue,
De vous ny d'autre chose il n'a point de souci :
Le breuuage enchanté nous change tous ainsi.
Voila que dit ta sœur : aumoins si vn Idole
Peut sans bouche & poulmons former quelque parolle.
Tourne donc ta pensee à l'Amour des viuans :
Ne conte plus ta peine à la terre & aus vents :
Car ceus qui ont esté n'ont soucy de ta plainte.
C'est assés qu'on ait d'eus vne memoire saincte
Vuide de passion. Prions tant seulement
Que leur cendre & leurs os reposent mollement.
Le passeur de Pluton, soit tost ou tard, appelle
L'vn ieune & l'autre vieus en sa noire nacelle,
Où sans chois de personne il fait autant d'honneur
A vn pauure coquin qu'à vn riche seigneur.
Ceus qu'il passe vne fois songe & vmbre deuiennent :
Bien peu par leur vertu ça haut vers nous reuiennent.

Si i'auoy le pouuoir du grand Tirynthien,
Qui rendit ſon eſpouſe au prince Æmathien,
Du profond des enfers par force retirée,
Apres qu'elle eut eſté des ſiens toute pleurée :
I'épirois ceſte Mort, ce monſtre ſans raiſon,
Pour le prendre & lier, & le mettre en priſon :
Et s'il ne me rendoit Marguerite de Meſmes,
Vengeur de mille torts ie tûroy la Mort meſmes :
Mais ie menace en vain, car ainſi plaiſt au ſort
Qu'icy bas rien ne ſoit immortel que la Mort.

EPITAPHE
de Monſieur de Rambouillet.

Rambouïllet a veſcu tres-vaillant & tres-ſage,
Et ſi ne puis pleurer vn ſi grand perſonnage,
Quand bien ie le pourroy racheter de mes larmes.
Quel plaiſir auroit-il, s'il releuoit de terre,
Luy qui eſtoit l'honneur de la pais & des armes,
Nous voyant ſi mal faire & la pais & la guerre?

EPITAPHE
De la Lieutenante Brageloigne.

Paſſant, apren que c'eſt de ce monde, & d'y viure.
Ie fu femme de marque, & d'honneſte maiſon,
Qui mourant du deſir de mon eſpous mort ſuiure,
Vei que le ciel bien toſt ouyt mon oraiſon.
Car du doigt iuſqu'au cœur me monta le poiſon,
Doigt ſeulement piqué d'vne areſte de Viue :
Ainſi apres leur mort vn homme, & vn poiſſon,
M'ont fait viure mourante, & mourir toute viue.

Sur la mort du Seigneur de Sillac.

Quand du Sieur de Sillac la bouïllante ieunesse
A l'ennemy rompu monstroit mieus sa valeur,
Vn plomb meurtrier, poussé par le mesme mal-heur,
Arresta sa victoire, & finit sa proüesse.
Bien que le corps blecé fondist sous la foiblesse,
Bien qu'il versast son sang, & perdist sa couleur,
Si ne se plaignoit-il sinon d'vne douleur,
De s'en aller si loing des yeux de sa maistresse.
Allez Physiciens; cherchés autre que moy
A qui puissiés prouuer ce que plus ie ne croy,
Que l'ame est dans le sang, & l'amour dedans l'ame.
Car, s'il estoit ainsi, Sillac pasle estendu
Sur le champ empourpré de son sang respandu,
N'eust eu telle memoire & regret de sa Dame.

Ode funebre sur la mort d'vn petit chien.

Muse, autrefois ie t'ay fait dire
Maint ioyeus chant desur la lire,
Quand au son de tes vers plaisans
Tu amusois mes ieunes ans.
Or ie te pri' que tu accordes
Ta belle vois à d'autres chordes,
Pour adoucir l'aigre douleur
Que m'a fait naistre vn grand mal-heur.
Si tu ne sçais qui ie regrette,
C'est le feu mary de Turquette,
Lyonnet, qui portoit le nom

Et le cœur d'vn petit Lyon.
Pendant qu'il courtize & caresse
Turquette sa chere Maistresse,
Ne se doutant en sa maison,
On le vient prendre en trahison.
Vn sien corriual, par enuie,
Vilain mastin, osta la vie
Au pauure Amant : & pense t'on
Que ce fut le chien de Pluton.
Voulant de si riche rapine
Faire vn present à Proserpine,
Le cruel entraîna là bas
Nos passe-temps & nos esbats.
Si faut-il d'vne fin si belle
Rendre la memoire eternelle :
Et sur Pluton vengeant ce tort
Le faire viure apres sa mort.
Engrauon donc, non pas en marbre,
Ains en l'escorce d'vn ieune arbre,
A l'ombre de ses rameaus verts,
Vn Epitaphe en quatre vers.

SOVS CE CARREAV DE MARIOLAINE
GIST VN CHIEN A LA DOVCE HALEINE
LYONNET, QVI FINIT SES IOVRS
EN COMBATANT POVR SES AMOVRS.

ELEGIE

Sur la mort d'vne Linote.

Le cœur me disoit bien que fortune cruelle
Nous deuoit enuoyer quelque triste nouuelle :

Helas! en voicy vne : on dit qu'à ce matin
Noſtre Linote eſt morte! ô iniuſte deſtin,
Sans raiſon & ſans yeus! la mort ſi toſt n'épie
Le Corbeau mal-plaiſant, l'iniurieuſe Pie;
Le Hibou ſolitaire, augure de mal-heur,
Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
Des pouſſins innocens ſuiuant leur gelinote,
Que l'eſprit Amoureus d'vne douce linote,
Telle que fut la noſtre, en qui les cieux amis
Pour l'aureille flater leur muſique auoient mis.
Vn entendement d'homme eſtoit en ceſte beſte
A remarquer les gens, à leur faire la feſte,
Sautelant & ſiflant : & lors qu'on la traitoit
S'approchoit de la main, & les doigts becquetoit :
C'eſtoient ſes grands mercis : puis en l'air remontée
Diſoit quelque chanſon non encores chantée :
La petite mignarde à peine auoit loiſir
De boire & de manger pour nous donner plaiſir.
Meſme au plus grand hyuer, que par le vent de biſe
Eſtoit toute ſon eauë & ſa mangeaille priſe,
S'eſchauffoit à chanter. Ie l'ay veu mille fois
De ſon ſeigneur aymé reconnoiſſant la vois,
Et tirant en ſurſault ſon bec de deſſous l'éle,
Ainſi comme de iour, reſpondre à la chandele.
Toutesfois elle eſt morte : & n'ont eu le pouuoir
Tant de perfections de Pluton eſmouuoir.
Il eſt vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
Car depuis quelque temps elle trainoit ſa vie,
Oyant les tabourins, & tant d'horribles ſons
Qui luy rompoient la teſte, & troubloyent ſes chanſons.
Puis du mal de ſon maiſtre elle fut aduertie :
Dont ſa part endura par vne ſympatie :
En perdit l'appetit, en perdit la ſanté,
Et deuint toute etique, & n'a depuis chanté.

Or ſon ame à la fin s'accabla de triſteſſe
Quand à ceſte nouuelle elle vit ſa maiſtreſſe
Laiſſer ſon fils malade, & moy bleſſé à l'œil :
Noſtre pauure Linote en eſt morte de dueil.
Mais auant que mourir, regardant par ſa cage,
Nous dit piteuſement adieu en ſon langage.
Adieu doncques Linote, adieu gentil oiſeau :
Ie m'en vais en pleurant te dreſſer vn tombeau
Soubs ces ieunes lauriers ; car tu merites d'eſtre
Et viuë, & morte, aupres de ce qu'ayme ton maiſtre.

ELEGIE

Sur la mort du Conte de Briſſac.

Pareil au Grec Achille en bon-heur & proüeſſe,
En ardeur de courage, en prompte hardieſſe,
Fut le François Briſſac : & comme Achille auſſi
Pour allonger ſa gloire a ſes os racourci.
Le bras d'Achille eſtoit vn eſclat de tonnerre,
Qui des plus forts Troyens pauoit toute la terre :
Soubs la main de Briſſac les mutins accablés
Tomboient deça dela ; ainſi qu'on voit les blés
Briſez, froiſſés menu, qui tombent peſle-meſle
Soubs le vent & l'orage, ou les coups de la greſle.
Achille fut ſurpris au temple de ſes dieus :
Briſſac en maintenant la foy de ſes ayeus.
Tous deux tirés de loing par traiſtres en cachette :
L'vn tresbuſcha d'vn plomb, l'autre d'vne ſagette.
Quand la Grece eut pleuré Achille en tombeau mis,
Son ire elle tourna contre ſes ennemis,
Afin que ſon ſepulchre & ſa cendre vengée
Rougiſt du ſang captif ſur le bord de Sigée.
La France ayant pleuré Briſſac, & ſon mal-heur,

Contre le camp rebelle a tourné ſa douleur :
Mont-contour le ſçait bien, dont la plaine haulſée
Eſt du ſang coniuré pour long temps engraiſſée.
En lamentant ſon fils, la fleur des Princes Grecs,
Thetis aus pieds d'argent fondoit toute en regrets :
La mere de Briſſac, vn ſecond Dieu des armes,
Ne voit ny le Soleil ny la Lune ſans larmes.
Mais ceſſés, Mareſchalle, il eſt temps deſormais :
Ne pleurés plus celuy qui vit mieus que iamais.
Mourant au lict d'honneur, il repriſt vne vie,
Qui par effort humain ne peut eſtre rauie.
Si Achille s'eſt fait immortel en renom,
Briſſac, égal à luy, s'eſt acquis vn tel nom,
Que s'il auoit trouué vn Homere en noſtre âge
Pour chanter ſa vertu, il auroit l'auantage.

EPITAPHE

D'vn Preſident.

Paſſant ne ſonne mot ! icy dort maintenant
Quelcun qui fut iadis trop eſueillé pour prendre.
Ie croirois aiſément que ce fut en prenant
Que la mort qui prent tout le priſt à iamais rendre.
Ce preneur ainſi pris s'en va deuenir cendre :
Et ie treuue vn grand cas que tant viure il a pu :
A ce que ſes faueurs ont par tout fait entendre,
Plus de trente ans y a qu'il eſtoit corrompu.

ELEGIE

Sur le treſpas de Madamoiſelle de l'Eſpine.

Entre dueil & courrous incertain ie demeure,
L'vn me poulſe en aigreur, l'autre veut que ie pleure :

Qui gaignera des deux? d'vn lent & foible effort
Sur vn cœur feminin le dueil seroit plus fort :
Mais d'vn courage masle, où l'ardeur est plus forte,
Cachant le dueil dedans, il faut que l'ire sorte.
Pour ceste ire adoucir, & pour me soulager,
Contre qui maintenant l'irai-ie descharger?
Doy-ie accuser le ciel, qui comme par enuie,
Aus humains excellens preste trop courte vie?
Blasmeray-ie la mort, qui entraine au tombeau
Ce qu'au monde elle voit & de bon & de beau,
Sans le laisser vieillir : & n'espargnant personne
Ainsi comme vn bled verd nostre plaisir moissonne?
A vous, à vous i'en veus, Medecins ignorans,
Qui au lieu d'alonger accourcissés nos ans;
Par vous auant le temps Antoinette de Mesmes
Se proumeine là bas entre les vmbres blesmes
Pasle & vuide de sang, que vous auez tiré
Sans mesure & raison de son corps martyré.
Par vous seuls, ô bourreaus! dignes de mille peines,
Il n'en est demeuré vne goute en ses veines.
Sans vous elle estoit saine : on n'a trouué blessé
Le cerueau que disiés tant estre interessé.
Autre mal on n'a veu en sa chaste poitrine
Que la corrosion de vostre medecine.
Cherchans vn aposteme où n'y en auoit point,
Vous l'auez par poison conduite au dernier point.
Or croy-ie que d'icy la Iustice est banie,
Quand les lois ont laissé telle chose impunie.
Qu'ay-ie dit impunie? ils se vendent bien cher
Pour corrompre nature, & son cours retrancher :
Nous les enrichissons, & les lois les aduoüent
De ce qu'à nos despens de notre cuir se ioüent.
Les autres animaus trop plus que nous heureus
Viuent sans medecins, & n'ont que faire d'eus,

Qui n'ont rien de certain qu'vne reigle commune,
C'eſt de tuer par art, & guerir par fortune.
Tu auois, Antoinette, autre fin merité.
O deſaſtre incroyable à la poſterité!
Si luy raconteray-ie, & m'oubliray moy-meſmes
Pluſtoſt que ce mal-heur de la maiſon de Meſmes.
Les ſçauans orateurs en proſe l'eſcriront :
Aus Muſes ie le dy : les Muſes le diront
De haute & claire vois; tant que la renommée
Enflera de ce bruit ſa trompette animée,
Volant parmy le monde; afin de le ſemer
Iuſques aus derniers bords de l'vne & l'autre mer.
Engrauon cependant ceſte piteuſe hiſtoire,
Compriſe en quatre vers, pour en auoir memoire.

PASSANT, LES MEDECINS PAR GRAND'FAVTE ONT OSTÉ
AV CORPS QVI GIST ICY LA VIE ET LA BEAVTÉ,
ET L'ESPVISANT DE SANG L'ONT MIS SOVBS CETTE TOMBE:
QVI AIME SA SANTÉ QV'EN LEVRS MAINS IL NE TOMBE.

Ceus qui liront ces vers, eſpanchants maintes fleurs
Sur le marbre nouueau, l'arrouſeront de pleurs :
Puis diront au partir : tu deuois, Mort cruelle,
Prendre les Medecins, laiſſant la Damoiſelle.

EPITAPHE

De M. Charles de Bourbon, Duc de Beau-preau, & Prince de la Roche-ſur-Yon.

Ie fu Prince du ſang, grand de nom & de cœur :
Qui repouſſay l'effort de l'Eſpagnol vaincueur,
Lieutenant general : teſmoin en eſt la terre
D'Artois, & Boullonnois, qui a veu ceſte guerre.
Cherchants vn Gouuerneur au bas âge du Roy,

Les Eſtats aſſemblés s'en fierent en moy :
Et donnerent auſſi à ma vertu loyale
De toute ſa maiſon la charge principale.
Les troubles i'aſſouppi par vn accord iuré,
Qui tant que i'ay veſcu en ſa France a duré.
I'ay eu commandement ſur de belles Prouinces:
Mais la Mort qui commande & aus Rois & aus Princes,
Aprés que deuant moy eut rauy mes enfans,
Me commanda les ſuyure à quarante & neuf ans.
Ma chere eſpouſe a mis & mon corps & mes armes
Repoſer en ce marbre, arrouſé de ſes larmes.

EPITAPHE

De Madame la Princeſſe de la Roche-ſur-Yon.

Vn Prince i'eſpouſay, Philippes fut mon nom,
Et de Monteſpedon ie portai le ſurnom.
La Reine m'a cheri, fiant en ma prudence
De ſa maiſon la charge, & ſuperintendence.
Suruiuant mes enfans, & mon eſpous auſſi,
Ie languiſſois en dueil, en regret, & ſoucy,
Quand mort qui tout ſepare, & tout en terre aſſemble,
Soubs vn meſme tombeau nous a reioints enſemble.

EPITAPHE

De Madamoiſelle Ieanne de Bourbon leur fille.

Ie n'ay veſcu que neuf mois,
Princeſſe du ſang des Roys :
La clarté ſi toſt rauie
Me donne eternelle vie.

AVTRE.

Ie n'ay veu que neuf mois du Soleil la lumiere,
Autant comme ma mere au ventre m'a porté :
Mon ame ores iouyt d'eternelle clairté,
Et mon corps ſe repoſe au ſein de la grand mere.

EPITAPHE

De M. Henry de Bourbon Marquis de Beau-preau leur fils.

Voy la miſere des viuans,
Paſſant, ie fu du ſang de France;
Qui treſpaſſay à quatorze ans,
Quand plus croiſſoit mon eſperance.
Courant en liſſe auec le Roy,
Par grand mal-heur mon cheual tombe,
Et ſe renuerſant deſur moy
Me couche mort en ceſte tombe.

SONET

A Madame d'Alluye ſur le treſpas de feu Monſieur d'Alluye ſon mary.

Si vne ame fut oncque au dueil acoutumée,
Voſtre cœur ſe fait voir au dueil acoutumé.
Si oncques fut vn cœur de ſouſpirs allumé,
Vous auės de ſouſpirs la poitrine allumée.
Comment durės-vous tant ſans eſtre conſumée,
Regretant vn eſpous ſi digne d'eſtre aymé?
Comment nourriſſės-vous le deſir enflamé,
Et l'Amour qui attize vn tel feu ſans fumée?

Veufue de ſon Brutus ainſi iadis vit-on
Engloutir vn brazier la fille de Caton,
N'ayant autre moyen de promptement le ſuiure.
Le feu meſme eſteignit ſon ardente douleur :
Mais en vous la vertu triomphe du mal-heur,
Vous donnant le pouuoir de bruſler & de viure.

Sur le treſpas de feu Madamoiſelle Cat. Del.

Sans me le dire, helas! elle s'en eſt allée :
Elle a laiſſé le iour ; mais ie croy qu'il la ſuit.
Il ne peut faire obſcur où elle eſt deuallée :
Demeureray-ie au monde où la clarté me fuit?
Veu que plus icy hault ſa beauté ne me luit,
Mon ame veut là bas auec elle deſcendre.
Adieu donc, mes Amours ; couchés vous, il eſt nuit :
Et mettés vos flambeaus repoſer ſous ſa cendre.

EPITAPHES

De feu Monſieur de Joyeuſe, Amiral de France, & Gouuerneur de Normandie.

I.

Heureus eſtoit celuy que l'on regrete tant,
En ſon viuant beau frere, & bien aymé du Prince :
Duc, Pair, & Amiral, Gouuerneur de Prouince :
Et heureus il eſt mort pour ſon Roy combatant.
Mais s'il euſt pleu au ciel le laiſſer iuſqu'à tant
Qu'il euſt veu de ſon Roy le triomphe & la gloire,
Domtans ſes ennemis ſur les riues de Loire,
Encores fuſt-il mort plus heureus & content.

2.

Ioyeuſe giſt icy, que ſon ardent courage
Au milieu des combats feit mourir auant l'âge.
I'ay failli à parler : qui meurt en ſon printemps,
S'il meurt comblé de gloire, il a veſcu long temps.
Et ceus ont peu veſcu, de qui la longue vie
Eſt toſt aprés leur mort d'vn long oubli ſuiuie.
Donc ce vaillant guerrier a longuement veſcu,
Qui en ſi peu de temps ſi ſouuent a veincu :
Egalant par ces faits, & proüeſſes hautaines,
Le los & les vertus des plus grands Capitaines.

3.

Vous qui plaignés ma courte vie
Et la mort cruelle accuſés,
De ma gloire ſi toſt rauie,
Mes amis, vous-vous abuſés.
La gloire n'a borne ny terme :
Et ſous la tombe ne s'enferme.

4.

Si des Dieus les amourettes,
Comme on dit, ne meurent pas;
Ains à l'heure du treſpas
Ils les changent en fleurettes :
Des os, & cendres muettes,
De ce guerrier de renom
Ia naiſſent les violettes
Qui de Mars portent le nom.

5.

Tout ce que noſtre ſiecle eut de bon & de beau,
Ioyeuſe l'eut en ſoy, miracle de nature :

Mais ô vaine eſperance! ô recompenſe dure!
Sa vertu & ſa foy l'ont mis en ce tombeau.

6.

La cendre de Ioyeuſe en ce tombeau repoſe,
Qui eut l'amour du peuple, & la faueur du Roy.
Il veſquit & mourut combatant pour la foy.
Icy touſiours fleuriſſe & le lis & la roſe.

7.

Ioyeuſe giſt icy : c'eſt aſſez qu'on le nomme.
Qui ne ſçait pas le reſte, il eſt plus beſte qu'homme.

8.

Ne taillés le porphyre, & le marbre, & l'iuoire,
Pour ſeruir à mes os de ſuperbe ornement :
I'ay eu pour mon tombeau d'vn grand Roy la memoire :
On ne me peut baſtir vn plus beau monument.

9.

La vertu de Ioyeuſe eſt de terre couuerte :
Mais en vain de nos pleurs nous baignons ſon tombeau :
Car au ieu de la guerre eſt-ce rien de nouueau,
Si gaignant tant de fois il a fait vne perte?

10.

Ioyeuſe fut mon nom : du Roy ie fu beau frere :
Duc, Pair, & Amiral, des Normans gouuerneur :
Ie naſqui, i'ay veſcu, ie ſuis mort en honneur :
Souhaitez qu'à mes os la terre ſoit legere.

EPITAPHE

Du Barbichon de Madame de Villeroy.

Sous l'ombre, auprés de la racine
De ceste plaisante aubespine,
Gist vn chien, qui iadis fut tel
Qu'il meritoit d'estre immortel.
Mais tu l'as pris, ô Mort cruelle!
Toy qui prens toute chose belle.
Las! où est son museau friant?
L'aureille longue, & l'œil riant?
Le nés camart, & la vois nette,
Aussi claire que sa sonnette?
Le poil tout blanc comme ses dents,
Sa lame plus blanche au dedans?
Cholere il n'estoit ny farouche,
Si vne puce, ou vne mouche,
Ne venoit à tort l'outrager :
Lors il taschoit à s'en vanger.
Ce seul vice il eut en sa vie,
Auecques vn petit d'enuie :
(Comme la nature ne fait
En ce monde rien de parfait.)
On ne veit onc petite beste
Mieus apprise, ny tant honneste,
A table, au lict entre les draps :
Ou tenuë entre les deus bras.
Quand triste estoit sa dame chere,
Barbichon faisoit morne chere :
Quand gaye il la voyoit aussi,
Barbichon sortoit de souci.
Ores saultoit sur la couchette :

Ores ioüoit à la cachette,
Se tapiſſant dans vn manchon,
Pour faire chercher Barbichon.
Ce gentil chien, de qui la gloire
Nous conſacrons à la memoire,
Qui eut l'entendement humain,
Fut vn don de Royale main.
Digne du ciel : digne de celle
Qui le portoit ſous ſon aiſſelle,
Et qui ſur l'aiſle de ſes vers
Le va portant par l'vniuers :
De ſorte qu'à luy ne s'egale
Le Chien d'Icare ou de Cephale.
Toutefois nous ne deuons pas
Trop plaindre & pleurer ſon treſpas :
Car ſi aprés longue demeure,
Il faut à la fin que tout meure :
Plein de faueur, & de tout bien,
Il a veſcu âge de chien.
Meſme, aprés que la mort traiſtreſſe
Le vint rauir à ſa maiſtreſſe,
Entrant au tenebreus manoir,
Sans auoir peur du grand chien noir,
On dit qu'il ſuiuit les briſées
Qui meinent aus champs Elyſées,
Où il folaſtre & vit heureus
Entre les myrtes amoureus.

EPITAPHE

De Damoiſelle Geneuieue de Baterel.

Geneuieue ie fus, de Baterel nommée :
De Charles de Bloquet femme bien renommée.

I'ay gardé la maison : & point ie n'ay esté
Curieuse du monde, & de sa vanité.
La vertu i'ay cherchée, & l'ay tousiours suiuie.
Mere de sept enfans, i'en laisse trois en vie.
Feurier qui m'alluma le nuptial flambeau,
Au bout de treize hyuers l'esteignit au tombeau.
Trente six ans six mois fut le cours de mon âge :
Et ie n'auois desir de viure dauantage,
En siecle si peruers, en peine & en soucy :
Loin de mes chers enfans, de mon espous aussi,
A qui iointe i'estoy d'vne amitié parfaite.
Or Dieu m'appelle à soy : sa volonté soit faite.

EPITAPHE

De maistre François des Nœus commis au sel.

Des Nœus, tu n'as esté qu'vne fleur du printemps,
Que l'iniure du ciel soudain nous a rauie.
Mais c'est plus grand mal-heur de viure plus long temps :
La plus courte, en ce siecle, est la meilleure vie.

AVTRE.

Tu n'eus iamais d'enuieux en ta vie :
Et tu t'acquis, des Nœus, beaucoup d'amis.
Or que la mort soubs la tombe t'a mis,
Chacun te pleure, & si te porte enuie.

AVTRE.

Des Nœus homme de bien, voyant que tout empire,
Et que de iour en iour plus croissent les meschans
Que les ronces aus bois, ou les chardons aus champs,
Voulut ieune mourir, pour ne deuenir pire.

AVTRE.

François des Næus gift en ce lieu,
Prés fon ayeul, & prés fon pere.
La terre à fes os foit legere :
Son ame foit auecques Dieu.

EPITAPHE

Du petit Alexandre de Mefmes.

Reçoy, petit, ces vers funebres,
Qui vins icy pour voir le iour :
Et n'y voulus faire feiour,
Quand tu n'y veis rien que tenebres.

EPITAPHE

Du Capitaine Saul.

Si tu ne crois, Paffant, que la vertu foit telle
Que la defcrit celuy qui la nomme immortelle :
Moins encor le croiras, voyant mort abbatu
Le Capitaine Saul, qui fut plein de vertu.
Mais fi tu crois auffi que par la renommée
La vertu d'vn guerrier vit toufiours animée,
Paffe, fans t'arrefter, & ne regrete pas
Vn fi grand Capitaine affranchi du trefpas.
Puis que gloire & honneur deffoubs la mort ne tombe,
Il n'y a rien de Saul qui gife en cefte tombe.

A Monsieur d'Autueil.

Fin de dueil.

Aprés l'hyuer viennent les fleurs :
Le plaisir vient aprés les pleurs :
Temps est de cesser vostre plainte.
Raison nous dit que c'est assés,
Pour honorer les trespassés,
D'en auoir la memoire sainte.
Cependant que nous en parlons,
Aprés eus nous nous en allons :
L'vn va deuant, l'autre doit suiure.
Laissons les plus hastés courir :
Car trop tost peut-on bien mourir,
Mais assés tard on ne peut viure.

Quatrains fescennins.

1.

Quand il falut franchir le pas,
Pour vous monstrer vaillante & forte,
Dites-vous point, on n'en meurt pas,
Car ma mere n'en est pas morte?

2.

Celuy qui vous a saingné,
N'aura plus beaucoup de peine :
Amour luy a enseigné
Comme il faut ouurir la veine.

3.

Tous deus pressés vn mesme afaire :
Dormés peu, & beaucoup veillés :

Si eſt-ce qu'en vain trauaillés,
Ce ſera touſiours à refaire.

4.

Vous auiés bonne cauſe & raiſon, ce me ſemble,
D'auoir le cœur eſmeu, & de crainte ſurpris,
Quand il conuint entrer au combat entrepris :
Et qui n'en auroit peur, veu que le ciel en tremble?

5.

Dur a eſté le choc, & la iouſte cruelle :
L'vn a bien aſſailli, l'autre bien deffendu.
L'eſcu d'vn des iouſteurs en demeure fendu :
L'autre a rompu ſa lance, & a perdu la ſelle.

6.

Or çà, voudriés-vous bien, en ſaine conſcience,
Que ce qui eſt ia fait fuſt à recommencer?
Vous ne ſçaués qu'en dire, & ie ſçay qu'en penſer :
C'eſt qu'eſtes reſoluë à toute patience.

7.

C'eſt à vous maintenant à dire
De quel gouſt eſt le fruit d'aimer :
S'il eſt dous, ou s'il eſt amer :
S'il vous a fait pleurer ou rire.

8.

Au plaiſant ieu d'Amour, qui hait la departie,
Celuy qui iouë à vous ne doit eſtre trompeur :
Car vous ioüés beau ieu, & ne doit auoir peür
Que luy coupiés la queuë, ou laiſſiés la partie.

QVATRAIN

A Monſieur de Soucy Threſorier de l'Eſpargne, pour auoir de luy vne reſcription.

Mes vers, Monſieur, c'eſt peu de choſe :
Et Dieu mercy, ie le ſcay bien :
Mais vous ferés beaucoup de rien,
Si les changés à voſtre proſe.

ENIGME.

C'eſt vne fine femelle :
Quand l'vn du liĉt eſt parti,
Toſt elle a trouué parti :
Faiſant coucher auec elle
Le baſton de la ruelle.
Le Baſton qui n'a qu'vn bout
N'en peut pas venir à bout :
Mais il le gaingne à la iouſte,
Quand vn autre on y adiouſte.

Sur les Amours du Seigneur Flaminio de Birague.

Ce n'eſt pas la rigueur dont ta maiſtreſſe t'vſe,
Birague, c'eſt pluſtoſt la douceur de ta muſe,
Qui te penſant ayder, t'empeſche de iouïr.
Ta Dame t'eſcoutant voudroit bien te complaire,
Si elle ne craingnoit que cela te feiſt taire,
Et qu'elle ne perdiſt le plaiſir de t'ouïr.

QVATRAIN

Sur ce que le Roy Henry III. vouloit acheter la Seigneurie de Villeroy.

Le nom de Villeroy luy fut vn bon presage
D'estre au Roy quelque iour, comme on voit aduenir:
Et si luy donne espoir de bien tost deuenir
D'vne terre vn païs, & ville d'vn village.

AVTRE.

Villeroy parle.

On me feroit grand tort si l'on disoit de moy,
Villeroy a changé de Seigneur & de maistre:
Mon maistre de tout temps corps & biens est au Roy:
Ainsi ie suis encore à qui ie soulois estre.

QVATRAIN

Sur la response faite à Passerat par Monsieur de Bellassisse, Tresorier de l'Epargne.

Ie ne vous oubliray pas.

Ie croy qu'ayés bonne memoire.
Mais si ie puis argent tenir,
Monsieur, vous pouués aussi croire
Que i'en auray bon souuenir.

QVATRAIN

Sur vne femme commune.

Le bruit court qu'estes heretique,
N'ayant soucy des trespassés:
Si aués-vous tesmoins assés
Pour prouuer qu'estes Catholique.

QVATRAIN

Sur le feu pris aus filles repenties.

De ce feu qui s'est pris aus filles repenties
On deuise & discourt en diuerses façons :
Mais ce qui plus se dit entre mauuais garçons,
C'est qu'encores ne sont leurs flames amorties.

QVATRAIN

A vne Damoiselle masquée.

Quand on se veut masquer par le deuant,
Pour le visage, & bien, c'est la coutume :
Mais qui masquer autre lieu s'acoutume,
Il a esté frappé de mauuais vent.

AVTRE.

Tant que voudrés masqués vostre visage :
Ie le connois, ie n'auray point de peur :
Mais ie perdray l'Amour, & le courage,
Si vne fois vous masqués votre cœur.

A vne Damoiselle.

Vous estes en l'âge plus gay
Que nous ait presté la nature :
Et si portés le nom de May,
Qui n'est que fleur, & que verdure.
Toutefois vous voulés auoir
De mes fleurs, & ie vous les donne :

Amour m'en face receuoir
Le fruit qu'en ſemant on moiſſonne.

QVATRAIN

A Monſieur de Soucy Threſorier de l'Eſpargne, ſur ſa reſponſe, *Faites-le-ordonner.*

Que voulés vous que ie face ordonner?
C'eſt vous, Monſieur, qui pouués ordonner.
Ordonnés donc, & mieus voſtre ordonnance
Se gardera que nulle autre de France.

QVATRAIN

Sur vne croix qu'vne Dame portoit penduë à ſon col.

On dit portant la croix, qu'on peut aller aus cieus :
Vous portés nos deus croix : l'vne au col, l'autre aus yeus.
Que voſtre beauté donc, qui l'vne & l'autre porte,
Vueille ouurir à tous deus de Paradis la porte.

AVTRE.

Celuy qui ſa croix porte, on dit qu'il eſt heureus :
Toutefois le contraire aduient aus amoureus.
On aura beau m'ouurir de Paradis la porte,
Ie n'y veus point entrer ſi ma croix ne m'y porte.

QVATRAIN

Sur les pourtraits des Marguerites de France.

Si Cupidon auoit perdu ſes traits,
Dont la puiſſance aus plus grands eſt connuë,
Il s'armeroit de l'vn de ces pourtraits,
Pour en bleſſer les Princes par la veuë.

AVTRE.

Amour de ſes traits
Graua ces pourtraits:
L'art ſur la nature
En ſit la peinture.

AVTRE.

Qu'vn peintre deſormais, quel qu'il ſoit, ne s'efforce
De peindre ceſte plante, honneur des plus grands Rois:
Car Ianet y vſa ſa ſcience & ſes doigts:
Et n'en repreſenta ſeulement que l'eſcorce.

AVTRE.

Ie n'euſſe pas penſé qu'il fuſt en ton pouuoir
De peindre en vn tableau ce que l'œil ne peut voir :
Mais ton pinceau, Ianet, a fait choſe impoſſible,
Monſtrant en ces pourtraits la vertu inuiſible.

Sur le meſme ſujet.

Ianet a ſurmonté & l'art & la nature :
La vertu inuiſible eſt veuë en ſa peinture.

Sur le premier iour de May pluuieus, & Madamoiſelle Iudith de Meſmes habillée de verd audit iour.

Voſtre beauté fleurie, ainſi qu'vn beau bouquet,
Voſtre âge, & vos habits, verds comme vn perroquet,
Ont fait honte à ce mois, pere de la rouſée.
Vaincu il ſe deſpite, & au lieu d'eſtre gay
A ſon aduenement, le premier iour de May
Ce matin de ſes pleurs a la terre arrouſee.

QVATRAIN

A Madame de Roiſſy,
qui luy enuoya des confitures pour Eſtrenes.

Ie ne croiray iamais que me vueillés tenir
Pour quelque grand friand de ſucre & confiture:
Pourquoy m'en donnés vous? c'eſt qu'il ne peut venir
Sinon toute douceur d'vne douce nature.

DES COCVS.

Qui eſt cocu, & n'en croit rien,
Ie le pren pour homme de bien.
Qui le ſçait, & ſemblant n'en monſtre,
Pour homme accort paſſe à la monſtre.
Qui à ſon front taſte s'il l'eſt,
Ie le pren pour maiſtre Beneſt.

QVATRAIN

D'vn cocu de bien.

Qu'on ne s'en moque deſormais :
Pour cocu qu'on ne le diffame :
Car le bon-homme n'en peut mais,
Et ne l'eſt que de par ſa femme.

QVATRAIN

Sur la paix de l'an 1572.

C'eſt vne paix qui doit tenir,
Quand l'amitié la fait venir.
Mais quand neceſſité l'ameine,
Ce n'eſt que repriſe d'haleine.

QVATRAIN

Sur la rougeolle
de Madamoifelle Iudith de Mefmes.

D'où viennent tant de rouges taches
Sur ce corps tendre, & ieune d'ans?
C'est, Amour, que ià tu t'y caches
Auecques tes flambeaus ardants.

D'elle mefme, fe mirant en vn marbre.

En ce marbre poli vous voyés la figure
De voftre bonne grace, & de voftre beaute :
Mais il eft froid & dur : eft-ce point vn augure
A vos amants futurs, de quelque cruauté?
Et que fous la couleur de ferme chafteté,
Vous ferés à aymer & trop froide & trop dure?

QVATRAIN

Sur le mefme fujet.

Ie m'esbay de ce marbre poli,
Bien qu'il foit froid & dur de fa nature,
Qu'il ne s'efchauffe, & deuienne amolli,
Quand il reçoit fi gentile figure.

AVTRE.

De fa ieune beauté fi ie fuis tant efpris,
Et fi en mon cœur tendre elle entre par la veuë,
Ce n'eft pàs grand'merueille, & n'en feray repris,
Puis que le marbre dur dedans foy l'a receuë.

Sur le iour de Saincte Luce, auquel le Roy nafquit, en l'an 1554.

Heureus iour de Saincte Luce,
Qui crois du fault d'vne puce,
Racourciffant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits :
France t'honore & remarque
D'vne belle & blanche marque,
D'autant qu'à ce iour fut né
Son Roy, du Ciel ordonné.
Defia vingt, & vingt années
A tel iour font retournées
Depuis qu'en ce monde il vint.
Dieu vueille qu'encores vingt,
Et trente encore il en compte,
Auant qu'eftre au bout du compte.

QVATRAIN
Sur le pourtrait du Roy en petit volume.

Le pinceau, les couleurs, la main, & le compas,
Deus Roys en ce pourtrait, [le] pere & fils affemblent.
Vne chofe i'y voy où point ne fe refemblent :
Pere, pardonne moy, fi grand tu ne fus pas.

AVTRE.

Peintre, tu nous fais voir en l'œuure de tes mains,
Combien peut l'induftrie, & l'efprit des humains :
En fi petit pourtrait ce que ton art enferme
Eft plus grand que la mer ny que la terre ferme.

QVATRAIN

A Monſieur de Freſne Secretaire d'Eſtat.

Ie crain d'eſtre importun, & ſi ie n'importune
I'ay peur de n'auoir rien de ce que vous ſçaués :
Vueillés doncques, Monſieur, qui pouuoir en aués,
En luy preſtant la main, releuer ma fortune.

QVATRAIN

Du Grec de Suſarion.

Eſcoutés, citoyens, que dit Suſarion.
Femme eſt vn mal à l'homme, & vne affliction :
Mais ſi nulle maiſon de tout mal n'eſt deliure,
Qu'on ſe marie ou non, ſans mal on ne peut viure.

Du Grec d'vn auteur incertain.

Si femme bonne ſe treuue,
Qu'on me l'ameine à l'eſpreuue ;
Bien toſt l'eſſay i'en feray,
Puis ſoudain m'en defferay,
Parce que i'ay ouy dire
Que la meilleure eſt la pire.

Quatrain

Sur les feus de ioye faits à Paris le 29. Mars 1594, pour ſa reduction.

AV ROY.

Les cœurs de vos ſuiets, viuement enflammés
De l'amour de leur Roy, ont ces feus allumés :

Et telle eſt ceſte ardeur, Sire, à voſtre venuë,
Que la ligue par elle eſt cendre deuenuë.

Sur le meſme iour, & entrée.

Pleurés, mauuais François, la ligue eſt treſpaſſée :
Riés tous bons Francois, la tempeſte eſt paſſée.
Quand le Roy eſt entré les Seize ſont ſortis :
Et les feus de la guerre ont eſté amortis.
France ſe va remettre en paix & en concorde.
Pendés-vous, Eſpagnols, nous fournirons de corde.

Baillés à Monſieur de Roſny.

De chanter vos vertus ma Muſe me commande,
Afin qu'en les chantant elle ſe recommande,
Petite de pouuoir, grande d'affection.
Vous m'en ferés auoir aſſés de recompenſe,
S'il vous plaiſt ſeulement, comme i'eſpere & penſe,
Pour moy dire vn bon mot, & pour ma penſion.

AV ROY
Auant ſon ſacre.

Prince victorieus, le plus grand des humains,
Dieu luy-meſmes a mis deus ſceptres en tes mains :
Et t'a au throne aſſis de bien longue durée,
Maugré tous les efforts d'Eſpagne coniurée.
Les vœus des bons François à la fin ſont ouys :
Tu regneras en paix, race de S. Louys.
Nul ne te peut oſter ce que le ciel te donne.
Quand tu commanderois ſans ſacre, & ſans couronne,
Pour cela toutefois moins Roy tu ne ſerois :
C'eſt la vertu qui ſacre, & couronne les Rois.

AV ROY.

Soleil leuant, que France adore;
Des rais de qui elle ſe dore :
Tu as par ton heur & vertu
Releué le ſceptre abbatu.
Du Soleil la lumiere blonde
Seule ameine le iour au monde :
Seule ta Royale clarté
A nos tenebres eſcarté;
Et chaſſé de toute ta terre
L'aueugle fureur de la guerre.
Prince clement, & valeureus,
Dieu te face touſiours heureus,
T'accroiſſant d'honneur, & de race,
Et me donne ta bonne grace.

QVATRAIN

Sur la porte Neuue, & ſes deus diuers effects.

Henry troiſieſme, iſſu par ceſte porte,
Nous ramena vne guerre aſpre & forte :
Henry quatrieſme, entré par ceſte porte,
Chaſſe la guerre, & la paix nous rapporte.

QVATRAIN

A Monſieur de Ris, Conſeiller d'Eſtat.

La Muſe qui me meine à vous, Monſieur de Ris,
Me fait bien eſperer de mon petit affaire :
Et que point ne ſeray du nombre des marris :
Car ce beau nom de Ris ſonne tout le contraire.

QVATRAIN

Sur ſa goutte, l'an 1583.

Plus de ſix mois y a qu'il pleut ou qu'il degoute,
Sans qu'on voye vn ſeul iour le ciel clair & ouuert :
C'eſt pourquoy ie ne puis ſi bien eſtre à couuert
Que ie ne ſois contraint d'en ſentir quelque goute.

SIX QVATRAINS

A vne Damoiſelle, qui apprenoit à eſcrire, & à ioüer du Luth.

1.

Si bien eſcrire & peindre eſt choſe que l'on priſe,
Elle doit de Marie eſtre aymée & appriſe.
Car ce beau mot d'aimer en Marie eſt compris :
Et l'inuite à aymer toute choſe de pris.

2.

Qui veut & parler & ſe taire,
Et ſe paſſer de ſecretaire,
Il le peut apprendre, & ſçauoir,
Faiſant d'eſcrire ſon deuoir.

3.

Du papier & de l'ancre ayés,
De plume ne vous ſouciés :
Amour luy meſmes de ſes ailles
Fournit de plume aus Damoiſelles.

4.

Vostre main blanche, & vos longs doigts,
Ont vne force non petite :
Ils font parler choses sans vois,
C'est le Luth, & la charte escrite.

5.

Qui veut ouyr vn son plaisant,
Doit pincer le Luth ou la lyre :
Qui veut bien dire en se taisant,
Apprendre doit à bien escrire.

6.

Mettés-les d'ordre, & en leur ranc,
Et les maniés de mains nettes,
De Cadmus les noires fillettes,
Qui ne couchent qu'en vn lict blanc.

QVATRAIN

Sur vn petit chien du Roy Henry III. ayant vne tasche blanche au front en forme de cœur.

Ce petit chien qui porte vn cœur blanc sur le front,
Les mœurs du Roy son maistre, & le cœur nous figure
Tout ouuert & tout franc : peu de gens ainsi l'ont :
Et n'y en a que trop de contraire nature.

AVTRE.

I'ayme mon maistre si fort
Que dehors mon cœur en sort :

Et ſur le front ie le porte,
Qui eſt de l'âme la porte.

QVATRAIN.

A Monſieur de Roſieres.

Si ie puis mettre en mon armoire
Les deus cents eſcus que ſcaués,
Monſieur, ô la belle memoire
Que ie diray que vous aués!

A Monſieur de Bellaſſiſe Threſorier de l'Eſpargne.

Auant que l'an ſe renouuelle
Auray-ie point bonne nouuelle?
Monſieur, auray-ie point d'argent?
C'eſt vn affaire que ie preſſe :
Ie le connois, ie le confeſſe :
Mais ie n'en ay de plus vrgent.
Depuis que ie ſuis penſionnaire,
I'ay trouué touſiours debonnaire
Le ſainct à qui me ſuis voué :
Maintenant à vous ie me vouë
Faites que de vous ie me louë,
Et vous ſerés de moy loué.

QVATRAIN

A luy meſmes.

De rien ne m'a ſerui l'eſcriture du Roy :
Pour cela ie n'ay eu l'argent que ie demande.
Monſieur, prenés la plume, & eſcriués pour moy :
Mieus ſerés obey que celuy qui commande.

AVTRE.

Ie ne demande pas grand'chose :
Monsieur, si bon vous le trouués,
Accorder vous me la pouués :
Changés mes vers à vostre prose.

AVTRE.

Monsieur, s'il y a or leans,
Deliurés m'en quelque partie :
Sinon, assignés ma partie
Sur la recepte d'Orleans.

QVATRAINS

D'vn qui fait l'amour à l'ombre.

1.

Il en peut aymer cent & cent,
Ne s'eschauffant d'vn si grand nombre :
Bien peu de chaud celuy-là sent
Qui tousiours fait l'Amour à l'ombre.

2.

Il caresse vne ombre, & la suit,
Afin que le corps il attrappe :
Mais deuant luy le corps s'enfuit
Dont aussi l'ombre luy eschappe.

3.

Par l'ombre il va le corps suiuant,
Guidé d'vne vaine esperance :
Car quand pour le prendre il s'auance,
Il n'en embrasse que le vent.

4.

Sous vne image obſcure & ſombre,
Il voudroit bien ioüer ſes ieus :
Mais le corps, quand il voit ſon ombre,
En deuient luy-meſme ombrageus.

A Monſieur Hoteman,

Seigneur de Morfonteine, Threſorier de l'Eſpargne.

Cependant que i'atten que l'on me recommande,
Monſieur, l'argent s'en va, vn chacun le demande :
Mais chacun ne l'a pas pour l'auoir demandé :
Il faut de bonne part eſtre recommandé.
Or viens-ie de la part de vos bonnes amies,
Des Muſes, qui iamais ne ſeront endormies
A loüer vos bien faits, & par-tout les priſer :
Qui daignés les cherir, & les fauoriſer,
Elles m'ont enuoyé, & m'ont donné l'addreſſe
A vous leur Chambellan qui les couche & les dreſſe.
Au nom de ſaincte croix & ſon inuention,
Penſés à Paſſerat, & à ſa penſion :
Voila tout le ſoucy qui maintenant me charge :
Vueillés-m'en deſcharger, & puis ſortés de charge.

Au Roy Henry III.

Il vous a pleu pour moy eſcrire,
Dont i'eſperois eſtre content :
Le Threſorier l'a ſceu bien lire,

Mais il feint que rien n'y entend.
Deus cents eſcus ce n'eſt pas tant :
Commandés-luy qu'il me les donne,
Roy qui portés double couronne,
Et que ce ſoit argent comptant.

QVATRAIN
A luy meſmes.

Sire, vous auẽs maintenant
Vn vray Threſorier de l'Eſpargne :
Ie n'en vei onc vn ſi tenant;
Car le papier meſme il m'eſpargne.

VERS LYRIQUES
Pour vne maſcarade.

Accordons à la douce lyre
Le plus dous ſon de noſtre vois :
L'honneur de France il nous faut dire,
Et auſſi l'honneur de nos Rois.
Heureuſe Prouince, & feconde!
Tu n'as premiere ni ſeconde.
Ny roſe blanche, ny pourprée,
Ny œillets freſchement cueillis,
Ny le bel eſmail d'vne prée,
N'approchent point des fleurs de lis.
France eſt la perle des Prouinces,
Et Henry la perle des Princes.

AVTRE.

Sortés Aurore vermeille,
Sortés de voſtre ſeiour :

Laiſſés Tithon qui ſommeille,
Et nous ramenés le iour.
Vous auſſi, grand œil du monde,
Roy des aſtres, & du temps,
Par voſtre lumiere blonde
Faites renaiſtre vn printemps.
Que tout ſoit gay ceſte année :
Tout ſoit verd, & tout fleury :
La diſcorde eſt encheſnée
Sous l'aſtre heureus de Henry.

Sur vn pourtrait.

Peintre, qui as pourtrait en ce tableau
Ce que le monde a de rare & de beau,
Et ce que plus le cœur humain deſire :
Que ne fais-tu ta peinture parler,
Pour à ton art la nature égaler?
On ne pourroit y trouuer que redire.

Le peintre reſpond.

Ie le voulois : & ie l'euſſe bien fait,
Pour de tout point rendre l'œuure parfait :
Mais l'Archerot qui en nos ames vole,
Sous les couleurs caché de ce pourtrait,
Banda ſon arc, tirant au peintre vn trait,
Dont il perdit luy-meſmes la parole.

QVATRAIN

Sur le meſme ſujet.

Peindre Madame! ha, c'eſt trop entrepris.
I'en ſuis ialous : le peintre en eſt épris.

Qui penſeroit à vne avtre qu'à elle,
Ne pourroit peindre vne beauté ſi belle.

A Monſieur de Soucy,

Threſorier de l'Eſpargne.

Monſieur, vous eſtes vn trompeur :
Ne penſés pas que ie m'en taiſe;
Car vous m'aués long temps fait peur :
Puis tout ſoudain m'aués fait aiſe.
Çà voſtre main, que ie la baiſe
Toutefois, diſant grand merci :
Et vous ſuppliant qu'il vous plaiſe
De me tromper ſouuent ainſi.

QVATRAIN

Sur l'an 1588.

Les Aſtres gouuerneurs de la terre & de l'onde,
De l'air vague & du feu, ſont ores de retour
D'où ils eſtoient partis, pour commencer leur tour :
Que chacun penſe à ſoy, voicy vn nouueau monde.

A Monſieur Bourlon

Pour eſtre dreſſé de ſa rente ſur le ſel.

Si de viure ſans ſel il n'eſt en mon pouuoir,
Et ſi nature meſme à viure me conuie :
Monſieur, il eſt beſoin que ie vous vienne veoir.
Qui aués en vos mains & ma mort & ma vie.

Excuſes pour Eſtrenes.

Ie n'auoy rien hyer pour donner des eſtrenes,
Lors de vous aller voir ne m'oſay hazarder :

Et à fin que ie puſſe y venir les mains pleines,
Iuſques au lendemain me falut retarder.
I'eſpere que voudrés de bon œil regarder
Ce preſent, quel qu'il ſoit, pource qu'il vient des Muſes.
Mais de peur qu'il s'enuole, il le faut bien garder :
Eſt-il don plus leger que donner des excuſes.

SONET

Pour Eſtrenes à Madame de Roiſſy.

Ceus qui ſont mieus garnis de richeſſe d'Aſie
Vous eſtreneront d'or, & de perles de pris :
Ie n'ay ſinon des vers que m'a la Muſe appris
Dont elle me fait riche, au moins par fantaſie.
Mais ie n'oſe hauſer ma baſſe poëſie,
De peur qu'en vous loüant ce ſoit trop entrepris :
Aſſés trauailleroient d'autres meilleurs eſprits
Sur voſtre ſeul pourtrait qu'a fait maiſtre Iſaye.
Si s'en faut il beaucoup que ce ſoit le plus beau
Ce que maiſtre Iſaye a peint en ſon tableau,
Encore que ſon art égale la nature.
D'vne main plus ſçauante, & plus diuin ſçauoir,
Il dois à l'œil humain la vertu faire voir,
Pour monſtrer vos beautés en leur propre peinture.

SONET.

Pour Eſtrenes a Monſieur le Secretaire de Meſmes.

De Meſmes, ie voudrois eſtre auſſi bien diſant
Que ceus de qui le chef de Laurier s'enuironne.
Meritant de porter vne telle couronne,
I'irois de tes vertus la gloire eternizant.
Mais ma Muſe eſt troppauure, & n'a pour le preſent,

(Auec ſon bon vouloir qui à toy s'abandonne)
Qu'vn bon-iour en papier : pren ce qu'elle te donne,
Et ne t'esbahi pas de ſi maigre preſent,
Car le Dieu qui iadis enflamoit le courage
D'Homere, & de Virgile, à faire vn haut ouurage
En ces beaus vers dorés, qui dureront touſiours :
Ne ſe voyant repu que de vaines careſſes,
D'eau beniſte de Cour, & de vuides promeſſes,
Eſt deuenu luy-meſme vn donneur de bons iours.

SONET

Pour Eſtrenes à Madame de Roiſſy.

Qui ſçauroit par ſon art bien au vif vous portraire,
Pour vous en eſtrener au iour de l'an nouueau :
Le pourtrait acheué luy ſembleroit ſi beau
Qu'il pourroit l'ouurier meſme à ſon amour attraire
Ie ne ſuis pas vn peintre, & le veus contre-faire :
Ie me ſers de ma plume, ainſi que d'vn pinceau :
Mes vers ſont les couleurs, mon papier le tableau :
Mais ie n'ay pas cet heur de mon œuure parfaire.
Car de voſtre vertu c'eſt la perfection
Que d'eſtre ſans repos, touſiours en action ;
Par quoy ſon mouuement m'empeſche de la peindre.
Puis la grace, & l'honneur, dont vous ornent les cieus,
Ne demeurent qu'en l'ame, inuiſible à nos yeux.
Qu'y feroit donc la main, quand l'œil n'y peut atteindre ?

QVATRAINS POVR ESTRENES

A Madame de Roiſſy qui luy auoit enuoyé de la toile.

Voſtre preſent eſt celuy d'vne Dame
Qui n'ard iamais que d'vne chaſte flame :

Tout autre Amour en vain y tend ſes laqs.
La toile eſt l'œuure & le don de Pallas.

A Iean Iacques de Meſmes,
fils de Monſieur de Roiſſy.

On voit bien peu ſouuent, ainſi que dit Homere,
Le fils eſtre auſſi bon, ou meilleur, que le pere.
Mais plus grand que le ſien le voſtre ſe ſait voir,
Pour vous donner exemple en vertus & ſçauoir.

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes ſa ſœur.

De vers ie vous eſtrene, & vous ne ſçaués lire,
Qui n'eſtes qu'vn enfant: quelqu'vn s'en pourroit rire.
Toutefois Cupidon, enfant qui n'a point d'yeus,
Reçoit ſeul plus de vers que tous les autres dieus.

A Madamoiſelle Marguerite Barguin ſa couſine,
qui ſe plaint de n'auoir aſſés beau nom.

Si voſtre nom ne vous ſemble pas beau,
Il faut prier Amour & Hymenée
De le changer, & que d'vn nom nouueau
Au nouuel an vous ſoyés eſtrenée.

A Monſieur Pétot.

Auoir pour mon eſtrene vn ſonnet ie penſois :
Voici des vers Latins que ta Muſe me donne :
Pétot, tu m'as trompé, mais ie ne m'en eſtonne ;
Car vn bon Bourguignon n'aime point le François.

ESTRENES
A Madamoiselle Iudith de Mesmes, pour l'an 1579.

Ores que l'an se renouuelle,
Bon-iour vous dy, Madamoiselle,
Vous donnant des fleurs & des vers.
Vostre beauté est figurée
Par ces fleurs de longue durée
Qui ne craingnent point les hyuers.
Quant aus vers que ie vous compose,
Ils pourront estre quelque chose,
Si du plaisir vous y prenés :
Sinon, ie pers temps à escrire :
Et toutefois, ie l'ose dire,
De plus grands en sont estrenés.

SVR VN ANNEAU
qu'elle donna à sa cousine Angelique d'Elbene, pour sa foire sainct-Germain.

Cest anneau, qui part de ma main,
Pour vostre foire sainct-Germain,
Mon Amour parfait vous figure,
Par son tour, & ronde figure.
Il est d'or pur, bien esprouué :
Et tel mon cœur sera trouué,
Qui ce petit present conuoye,
En attendant que ie vous voye.

ESTRENES
A Madame de Roissy, l'an 1579.

Voicy desia l'onziesme année,
Madame, qu'estes estrenée

D'vn don peut-eſtre malplaiſant.
Comment ſeroit choſe plaiſante.
Quand à vn meſme l'on preſente
Vnze fois le meſme preſent?
Mais quoy? ma plume eſt ma richeſſe:
De ce que i'ay i'en fais largeſſe.
Autrefois vous l'aués bien pris.
Vous le pouués encores prendre,
Sans que penſiés à me le rendre:
Car ie n'en veux point pour le pris.

ESTRENE

A Monſieur de Bellaſſiſe Threſorier de l'Eſpargne.

Monſieur, Dieu vous doint bonne année:
Ie crois que me l'ayés donnée
Ou que vous me la donnerés,
Par vn bon mot que vous dirés.
Bon iour, bon heur ie vous deſire,
Mais quaſi ie ne le puis dire,
Ny les vœus que i'en fais à Dieu:
Parce qu'il vous faut dire adieu.
Il faut qu'en ce papier i'aſſemble
Bon-iour & adieu tout enſemble:
Car ceſte charge vous quités
Dont ſi bien vous-vous aquités.
Ie ne ſuis marri de voſtre aiſe:
Toutefois, ne vous en deſplaiſe,
Vous en lairrés maints deſolés,
De ce qu'ainſi vous en allés.
Adieu penſions accordées,
Deſormais vous eſtes cordées.

Adieu Monſieur, & grand mercy :
Aumoins auray-ie ceſte-cy.

ESTRENES

A Monſieur Guibert,
commis dudit ſieur de Bellaſſiſe.

L'an ne commence que demain.
Ie vous eſtrene auant la main.
Heureus celuy qui vous auance!
Dés que l'an ſera commencé,
Il ſera luy-meſme auancé
Pour l'intereſt de ſon auance.
De Monſieur Guibert on dira,
C'eſt luy dont Paſſerat tira
Par douze vers douze cents liures
Et i'eſpere qu'à l'aduenir
Chacun pourra s'en ſouuenir,
Si mes vers durent & mes liures.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes, l'an 1580.

Ce premier iour du premier mois,
Receués des gants Vendosmois,
Pour ſeruir contre la froidure,
A voſtre blanche & tendre main :
Deſſus y a un cœur humain,
C'eſt douce & chaude couuerture.

ESTRENES

A elle-meſme, l'an 1589.

Le nouuel an reuient, & la bonne coutume.
Ie m'en veus aquiter par vn leger preſent.

Tenés en voicy vn qui n'eſt gueres peſant :
Car ce n'eſt qu'vn quatrain, & tiré d'vne plume.

AVTRES.

Vous euſtes l'an paſſé par ſouhait eſtrenée
Du bien qui vous deuoit, & n'a pu aduenir :
Car la paix & l'Amour ont France abandonnée,
Mais ie croy que pour vous ils voudront reuenir.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, audit an.

L'an, reſemblant à la couleuure,
Qui mort ſa queüe, a fait ſon tour :
Les eſtrenes ſont de retour,
A bon iour faut faire bonne œuure.
Prions donques, ô Catholiques,
Catholiques mal-aduiſés,
Que plus ne ſoyons diuiſés :
Laiſſons cela aux heretiques.
Et vous, Madame, la premiere
En vray zele & deuotion,
Priés-en le Dieu de Sion :
Car il oyt des bons la priere.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy 1588.

HVITAIN.

Voicy le premier iour de l'an tant redouté,
Que ſans deſus deſous doit aller tout le monde :
Vſons donc enuers tous de liberalité.
Auſſi bien vont perir le ciel, la terre & l'onde.

Il ne faut que de nom changer;
Qu'elle aille loin de ceste terre,
Et retourne chés l'estranger.
Ainsi la France resiouye
Reuerra meilleure saison.
Priés, & vous serés ouye :
Car Dieu oyt des bons l'oraison.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith de Mesmes, audict an.

Du Perroquet le dous langage
Cest an vous est vn dous presage,
Bon-iour, bon-iour : tenés, tenés.
Si ces deus mots bien vous prenés,
Ils sont fort à vostre aduantage.
I'enten ce que Verdault veut dire :
Pour en ces maux vous faire rire,
Et nous tous aussi resiouïr :
C'est que tost vous deués iouïr
Du bien que chacun vous desire.

ESTRENES

A Monsieur de Bourlon, commis au sel, l'an 1591.

Puis qu'és lettres de vostre nom
On trouue de l'or & du bon,
I'espere que de ma partie
Auoir ie doy tout ou partie.
Auray-ie tout? i'en suis content.
Mais si c'estoit argent comptant,
Que l'on dit porter medecine,
Ie chanterois plus dous qu'vn Cygne,
Haussant ma vois iusques au ciel,
VIVE BOVRLON, VIVE LE SEL.

ESTRENES

A Madame de Roiffy l'an 1592.

I'auois iadis la bourſe pleine
De ce dont ie vous eſtrenois!
Auſſi à l'aiſe i'en prenois
Qu'on puiſe de l'eau dans la Seine.
De ſouhaits eſtoit mon eſtreine :
Mais maintenaut i'en ſuis au bout,
Si Dieu qui fait & change tout
Vn meilleur temps ne nous rameine.

AVTRES.

Le preſent que ie vous offre
N'eſt tiré du riche coffre
Des Muſes aus blonds cheueus :
Ce n'eſt qu'vne rude plume,
Qui en ſuiuant la coutume
Vous eſtreine de ſes vœus.
Dieu gard le pere & la mere :
Dieu gard la ſœur & le frere :
Dieu gard les petits auſſi :
Henry qui eſt deſia ſage,
Iean Iaques au dous viſage,
Et Ieanne voſtre ſouci.
Dieu ſauue & deffende celle
Qui ſous ſa robe recelle
Le guart qu'on ne connoiſt pas.
Ne parlons point d'Alexandre :
Le cœur il nous feroit fendre
Du regret de ſon treſpas.
Le ciel qui aime & qui priſe
Les bons, & les fauoriſe

Le Dieu qui les defirs contente
La carte blanche vous vrefente.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy 1594.

Les iours s'en vont vn peu plus longs,
Selon que le ciel les rameine :
L'an reuient, nous-nous en allons :
Ainſi le veut nature humaine.
A nouuel an nouuelle eſtreine :
Tous mes threſors y ſont ouuerts,
Où ie ne trouue que des vers,
Coulans d'vne trop baſſe veine.
Mais qui n'a point d'eau de fontaine,
Il preſente de l'eau du puis.
Ie vous offre ce que ie puis.
Mon offre ne peut eſtre vaine.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes audit an.

Ie penſoy vous donner les Dames en peinture,
Dont vous portés le nom, & les plus rares traits :
Mais puis que ie n'ay pu recouurer leurs pourtraits,
Ores vous n'en aurés qu'vne ſimple eſcriture.

De Iudith qui tua Holofernes.

Pour deliurer de mort, ou de triſte ſeruage
Les Hebrieus aſſiegés en la ſainĉte cité,
Dieu leur a de Iudith le ſecours ſuſcité,
En luy fortifiant la main & le courage.

De Iudith, femme de Loys le Piteus, Empereur, & Roy de France, & mere de Charles le Chauue.

Maugré l'enuie, & maugré la fureur
De mes beaus fis, contre moy allumée,
Dira de moy toufiours la renommée,
Que ie fu femme & mere d'Empereur.

De Iudith, fille dudit Charles le Chauue, Empereur, & Roy de France.

O l'heureus rauiffeur celuy qui te rauit.
D'Empereur & de Roy en fin gendre il fe veit :
Et fut par ce moyen de Flandres premier Comte,
Au lieu de foreftier, dont on ne tenoit compte.

ESTRENES

A Madamoifelle Iudith l'an 1578.

Voicy la neufiefme année
Iudith, que vous eftes née :
Mon Dieu, que toft va le temps !
Ie penfois encores eftre
Au iour que ie vous vei naiftre,
Et il y a neuf printemps.
Sus fus, mignonne, courage :
Croiffés & de corps & d'âge,
Vne fois encore autant :
Afin que, quelque iournée,
Soyés fi bien eftrenée,
Que plus d'vn en foit content.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith de Meſmes, l'an ...

Plus de vers vous merités
Veu les graces & beautés
Que le Ciel vous a données.
Mais blaſmer ne m'en deués,
Ains dire que vous auês
Autant de vers que d'années.

ESTRENES

A elle meſme l'an ....

L'an paſſe fut faſcheux, qu'on vous appriſt à lire :
Plus plaiſant vous ſera l'an qui va commencer.
Car puiſque l'on vous veut faire apprendre à dancer,
Pourriés-vous y apprendre, & vous garder de rire?

A elle meime Eſtrenes pour l'an ...

Sept ans trois mois, c'eſt prés de voſtre âge,
Qui n'a nul ſoing, & paſſe en s'esbatant.
Quand vous aurés de l'âge encore autant,
Vous entrerés en ſoucy de meſnage.

AVTRES

Au meſme an.

Croiſſés, Iudith, iuſques à tant
Qu'ayés de l'âge encore autant :
Et lors, ſur la quinzieſme année,
Autrement ſerés eſtrenée.

ESTRENES

A elle mesmes pour l'an 1586.

Vn chascun heurte à vostre porte :
De tous costés on vous apporte :
La presse est à vous estrener.
L'vn part encor, l'autre est en voye :
L'vn vient luy-mesme, & l'autre enuoye.
Suis-ie seul qui n'ay que donner?
Tenés voicy de mon ouurage :
C'est en peu de vers vn presage
De l'heur qui tost vous doit venir.
Deuinés ce que ie deuine :
Angelique vostre cousine
Vous en fera bien souuenir.

ESTRENES

A Madamoiselle Iudith, 1573.

Trouuer ne puis present à l'an nouueau
Digne de vous, belle Iudith de Mesmes.
Si veus-ie offrir quelque chose de beau :
Il vous faut donc presenter à vous mesmes.

ESTRENES

A elle mesme l'an 1582.

Ie vous donne des fleurs : & que pourroy-ie mieus?
Ne vous enquerés point d'où elles sont venuës :
Quand la terre n'en a, i'en vas chercher aus cieus :
Plustost que n'en eussiez, il en cherroit des nuës.

ESTRENES

A Madamoiſelle Iudith, 1584.

Voſtre beauté, rarement belle,
L'an paſſé manquoit d'vn ſeul point.
Ie luy ſouhaitay l'embonpoint,
Qu'on ne deſire plus en elle.
Encore à eſtrene nouuelle
Noúueau ſouhait ie fourniray.
Eſternués, & ie diray,
Dieu vous croiſſe, Madamoiſelle.

ESTRENES

A elle meſmes l'an 1583.

Faut-il que ce bon iour ſe paſſe
Sans vous ſouhaiter quelque bien?
Ie cherche, & ne rencontre rien,
Que vous n'ayés comme de race,
De beauté, & de bonne grace.
Qui n'en trouue en vous, n'en a point.
Ie n'y deſire qu'vn ſeul point,
C'eſt que ſoyés vn peu plus graſſe.

ESTRENES

A elle meſmes, l'an 1585.

Pour eſtrenes ie vous deſire
Ce que vous meſmes ſouhaités,
Et toutes fois ne l'oſés dire :
Mais quand propos en ſont iettés,
Si voulontiers les eſcoutés
Qu'eſtes contrainte d'en ſouſrire.

ESTRENES

A elle mesme l'an 1587.

L'an qui iamais n'a de seiour,
Auecques luy le mois ameine:
Le mois ameine la semaine :
La semaine ameine le iour.
Le iour ameine la bonne heure,
Tel que celuy qui ores luit :
Mais ie croy qu'vne heureuse nuit
Vous en ameine vne meilleure.

ESTRENES

Sur vne rose de soye à elle mesme, l'an ....

Au milieu de l'hyuer, fascheus & mal plaisant,
Ie vous offre vne rose, agreable present :
Et le deués aymer, comme semblable chose :
Vous n'estes qu'vn bouton, vn iour vous serés rose.

Sur vn clauier d'or, pour estrenes.

Ce clauier que ie vous presente,
Vn heureus an nous represente :
Car il est d'or bien espuré,
Qui figure l'âge doré.
Les clefs que dedans on enferme,
Resemblent à mon Amour ferme,
Qui ne sçauroit partir du lieu
Où l'a enclos ce petit Dieu.
Et les chesnons qui s'entretiennent,
Du naturel de ma foy tiennent,
Qui iointe à la vostre sera,
Tant qu'en ce monde on aymera.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, 1585.

Bien que voſtre Amour au ciel monte,
Et d'icy bas ne face conte,
Si veus-ie, pour vous eſtrener
Vn Amour plus bas vous donner :
C'eſt vn Amour qu'on voit deſcendre
Plus bas qu'au fils & fille tendre :
Qui toutefois en deſcendant
Semble plus aſpre, & plus ardant.
Vien donc, petit fils, en lumiere,
Afin de rire à ta grand'mere :
Et lors Madame de Roiſſy
Aymera haut, & bas auſſi.

ESTRENES

A Madamoiſelle de Meſmes l'an 1585.

Ie ne voy rien qui vous defaille,
Vous eſtes belle, & en bon point :
De bonnes mœurs, de bonne taille,
Et les biens ne vous manquent point.
Nul autre deſir ne vous point :
Qui a bon ieu, il ſe contente :
Mais voſtre ſœur deſire vn point,
Que la facies deuenir tante.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, 1583.

Pour ſupplier le ciel qu'il vous doint tout bon-heur,
Et ce que plus merite vne dame d'honneur,

Vous n'aurés que ſix vers à ſi bonne iournée.
I'ay du ſuiet aſſés, & beaucoup de deſir :
Mais vous pardonnerés à mon peu de loiſir,
*Car auant qu'en ſortir * nous entrons en l'année.*

* *par le retranchement lors fait de dix iours* [1]

QVATRAIN

De moy ne ſoyés malcontente,
Si peu de vers ie vous preſente.
Celuy qui l'an a racourcy
A retranché mes vers auſſi.

ESTRENES

A Madame de Roiſſy, 1584.

Au nouuel an ſi ie ſaluë
Voſtre vertu partout connuë,
C'eſt à moy beaucoup entrepris :
Mais le deuoir me le commande :
Et la vertu rien ne demande
Que l'honneur ſeul, qui eſt ſon pris.
Vous ſerés donc aſſés contente
De ce peu que ie vous preſente :
Car ie connois voſtre bonté.
Quoiqu'il en ſoit, m'en voila quite :
Petit don petit homme acquite,
S'il part de bonne volonté.

[1] Cette note eſt ainſi placée dans le texte original de 1606.

Prieres de Pafferat mourant, à l'heureufe Vierge, mere de Iefus-Chrift.

1.

Mere du Createur, qui du ciel fus efluë
Pour porter le Sauueur, Vierge ie te faluë :
Te priant humblement d'impetrer guerifon
A ce mien corps malade : ou bien de fa prifon
Retirer mon efprit, qui fortir en fouhaite.
Toutefois de ton fils la volonté foit faite.

Oraifon à Noftre Seigneur.

2.

Ie n'attens que la mort, ou la vie eternelle,
Iefus à mon fecours ie t'inuoque & t'appelle.
Bien que ie fois pecheur, & plein d'iniquités,
Si fuis-ie de ceus-la que tu as rachetés.
Pardon de fes forfaits mon ame te demande,
Ie la rends en tes mains, & te la recommande.

3.

Ie fouffre des douleurs qui paffent toute rage,
Mais Dieu de les fouffrir me prefte le courage?
Il tempere l'ardeur & l'inflamation,
Quand ie penfe à fa mort & à fa paffion.
Luy Fils de l'Eternel, & de la Vierge mere
Mourut pour nous en Croix de douleur tres-amere,
Et monftra le chemin à fes faints bien heureux
De paruenir au Ciel par tourment douloureux.
Souuienne-toy Seigneur de la foibleffe humaine,
Moderant s'il te plaift la rigueur de ma peine.

Ie ſuis ſans ton ſecours de douleur ſurmonté.
Aduienne toutefois ta ſainte volonté.

4.

Que ma langue cendre deuienne,
Pluſtoſt qu'à ce point elle vienne,
Par la rage du tentateur,
A blaſphemer ſon Createur.
Pluſtoſt Seigneur reduis en poudre,
Mon chef par vn coup de ta foudre.

5.

Retires vous de moy, ouuriers d'iniquité,
Dieu, qui mes chaulx ſouſpirs a du Ciel eſcouté,
Le ſigne de ſa croix entre mes mains a mis,
En ma langue ſon nom, l'effroy des ennemis.

6.

Si ie me ſuis touſiours fié
En toy Ieſus crucifié,
Il eſt temps que tu te recordes
Seigneur de tes miſericordes,
Par le merite de ta croix,
En qui i'eſpere : en qui ie crois.
Veuille qu'vne petite goute
De ta pitié ſur moy degoute.
Entend mes cris & mes clameurs,
En toy ie vis, en to ie meurs.

7.

Paix & repos, Seigneur ie te demande,
En ma douleur, dont la force eſt ſi grande.
Quatre ans paſſés dans vn lict attaché
Et plus encor des liens de peché.
Vn plus grand mal que celuy que i'endure,

I'ay merité : mais la peine eſt bien dure :
S'il ne te plaiſt oublier mes forfaits
Ie n'en puis plus, & tombe ſoubs le fais.

A la Vierge Marie.

8.

Deliure-moy, Vierge mere
De ceſte douleur amere,
Par les plaintes que tu fis,
Pour Ieſus-Chriſt ton cher fils,
Quand ſa chair en croix cloüée,
Fut pour le monde voüée,
Tout peché par moy commis,
Me ſoit par ton Fils remis.

A Noſtre Sauueur Ieſus-Chriſt.

9.

Ieſus en qui ie me fie,
Que ta main me fortifie,
Durant ces tourments cruels,
Qui me ſont continuels.
Mon Dieu fourni-moy de force
Contre le mal qui me fera.
Ie ſuis du tout abbatu,
Sans ta diuine vertu.
Douleur ſur douleur m'ariue,
Il n'y a ny fond ny riue :
Mais dont le mal prend ſon cours
Me peut venir le ſecours.
Chault & froid en moy s'aſſemble,
Ie gele & ie bruſle enſemble.

10.

Dieu qui as de ton ſang laué tous nos pechés,

Qui les as en mourant à ta croix attachés,
Rends mon ame, ô Seigneur, nette de toute ordure
Luy faiſant auoir part au bien qui touſiours dure.
Ie quitte la vie humaine :
Bon eſpoir au ciel m'emmeine.
Ie ne penſe plus à rien
De mortel & terrien.
Mon ame, comme diuine
Veut reuoir ſon origine.
A Dieu amis, & ma douce patrie,
Aſſés content ie ſors de ceſte vie,
Puiſqu'en partant ce confort ie reçois,
Que i'ay veſcu, & ſuis mort bon François.

EPITAPHE.

Iean Paſſerat icy ſommeille,
Attendant que l'Ange l'eſueille :
Et croit qu'il ſe reſueillera
Quand la trompette ſonnera.

S'il faut que maintenant en la foſſe ie tombe,
Qui ay touſiours aymé la paix & le repos,
Afin que rien ne poiſe à ma cendre & mes os,
Amis de mauuais vers ne chargés point ma tombe.

Conſolation ſur ſon auueuglement.

Si du corps i'ay perdu la veuë,
Mon ame n'en eſt deſpourueuë ;
Ieſus-Chriſt : la clairté des Cieus,
Eſt la lumiere de ſes yeux :
Lumiere plus claire & plus nette
Que d'aucun aſtre ny planette,

C'eſt vn Soleil touſiours riant,
Qui touſiours luiſt en l'Oriant,
Retirés-vous oyſeaus funebres;
Recachez vous en vos tenebres,
I'eſpere aller au beau ſeiour,
Où point ne ſe couche le iour.

FIN DU TOME SECOND.

APPENDICE

Chant d'allegreſſe pour l'entrée de Charles IX de ce nom roy de France en ſa ville de Troïe.

J. PASSERAT TROÏEN AUX MUSES.

Filles de celuy la lequel éclaire & tonne,
Si par moi vos vertus en cent papiers écrites
Vous font reſſouuenir d'aucuns de mes merites
Et vôtre frere auſſi, cher fardeau de Latonne;
Si mes ans les meilleurs à vous ſeules je donne
Si vous avés eſté touſiours mes fauorites
Cueillés lauriers & fleurs au jardin des Charites
Pour faire à mon païs vne belle couronne.
Du noble ſang Troïen renouuelés la gloire,
Conſacrés ſon honneur au temple de Memoire,
Faites voler ſon nom de Seine iuſqu'à Gange.
Le reſte de mes iours, connoiſſant ceſte grace
Muſes, ie vous promets de ſuiure vôtre trace
Moins deſirant les biens que ie fai la louange.

8.

Chant d'allegresse.

Quand le vent Thracien tout herissé de glace
Au mari de Chloris commence à faire place;
Quand les fleuues coulans desliés des glaçons
Resueillent d'vn dous bruit leurs enfans les poissons
Et du soleil plus chaud les sagettes menües
Font la neige couler des montaignes chenües
Alors qu'on aperçoit le printems arriuer,
La tristesse s'enfuit compaigne de l'Hyuer.
Tous genres d'animaus, hostes de ce grand Monde
Qui habitent en l'ær, en la terre & en l'onde,
Chatouillés en leurs cœurs, sentent que le plaisir
Selon l'ordre des tems les retourne saisir.
Nous voïons toutesfois redoubler leur liesse
Quand Cybele du tout desploïe sa richesse
Et que l'on oit du ciel les temples azurés
Refredonner le chant des tarins peinturés,
Que de cent mille fleurs la campaigne est couuerte
Que des hautes forests la cheuelure verte
Acheue de bastir les maisons des oiseaus
Et que mignardement gazoüillent les ruisseaux.
Ah! combien on se plaint de la mere Nature
Qu'vne telle saison plus longuement ne dure.
Ainsi premierement quand au peuple Troïen
(Estant Mars enchainé par un sage moïen)
Le bruit, vrai Messager, apporta l'esperance
Qu'icy viendroit bien tost la Maiesté de France,
Le mal & le souci qui l'auoit tourmenté
Resta si non du tout à demi enchanté.
Il commença des lors à essüier ses larmes
Voyant de toutes pars des mains tomber les armes.
La Crainte s'enuola auecques le danger

Duquel nous menaçoit le pariure estranger,
Qui osoit esperer que nôtre Seine prise
Obeiroit aus lois de l'Angloise Tamise.
Apres qu'on veit aussi, par vn roi vertueus
Le gendarme qui boit le Rhin impetueus
Estre contraint rentrer dedans son Allemaigne,
Quel plaisir, quelle ioie eut toute la Champaigne?
Depuis ce iour heureus on n'ha tenu propos
Que de tranquillité de pais & de repos.
Sous le gouuernement du plus grand roy qui viue
Pallas au lieu d'Ægis porte en main son oliue.
Or affranchis de pæur traffiquent les marchans,
Ore les laboureurs r'ensemencent leurs chams,
Le berger assuré meine parmi la plaine
Tondre les prés herbus son troupeau porte-laine.
Mais tout cela n'est rien, cela n'est rien au pris
De l'extreme plaisir dont nous sommes epris,
Car quel plus grand plaisir reçoit vne prouince
Que de voir quelquefois la face de son Prince,
Son port, son œil humain, ses propos gracieus.
Quel heur pourroit plus grand estre donné des cieus?
N'ont donc pas les Troïens juste cause de joie
Voiant l'illustre sang de l'autre ancienne Troie
Leur prince naturel de celui descendu
Qui durant dix hiuers sa ville a deffendu
Encontre mille naufs, que le plus grand Atride
Grosses de soldats grecs avoit conduit d'Aulide.
O temps fort desiré iamais ne viendras-tu
Et son age croissant & croissant sa uertu
Que d'Hector son aïeul ensuiuant la vaillance
Dans le sang ennemi voïons tremper sa lance
Au plus espais d'un camp qui l'aura outragé.
Tel que jadis Hector s'en retournoit chargé
Des despoüilles d'Achille, ou suiui de ses troupes

Iettoit les feus Troïens dedens les grecques poupes.
Croissés ce temps pendant, ieune Prince, croissés;
Visitant vos païs vos peuples connoissés.
Aprenés à porter en vôtre main roïalle
Le sceptre gouuerneur d'vne gent si loïalle.
Tenés en amitié tous vos suiets vnis,
Les bons soient honorés, les mauuais soient punis.
Faites dorenauant que par toute la France
On pese les procés d'vne égale balance
Et que le villageois plus ne füie égaré
Deuant l'auenturier au saïon bigarré.
Ainsi dit tout le peuple & quand vous passéz, Sire,
Longue vie & santé & bonheur vous desire.
Les petits & les grans criënt viue le Roi
A qui deuons hommage & garderons la foi,
Puis iettant force fleurs des maisons en la rüe
En font plouuoir sur vous vne odorante nüe.
Vous en verriez les vns vous regarder bëans,
Autres ficher les ieus sur le duc d'Orleans
Dont le saige maintien & le port & la grace
Leur tesmoingnent assés qu'il est de vôtre race.
Viués, ce disent-ils, viués freres germains
Que le destin ordonne à regir les humains.
Puisse CHARLES *vn iour l'aiant conquis en guerre*
A son frere donner le sceptre d'Angleterre.
O Dieus! o quelle ioie aura sur ses vieus ans
Quand la mere verra tous deux rois ses enfans
Qui ensemble joingnant leurs bandes animées
Pourront de tous les rois deffaire les armées.
Voïés vous la voilà disent-ils ébaïs,
C'est la mere du Roi & mere du païs.
Comme reluire on voit en la saison sereine
L'astre dionéan qui le iour nous rameine,
Ou tel qu'on aperçoit le beau chef du soleil

Quand au mois de Venus sortant de son sommeil
Se retire laué hors de l'onde marine,
Telle ou plus belle encore est nostre CATHERINE.
C'est par son bon conseil que maintenant les lois
Commandent es cités de Charles de Valois.
C'est elle qui nous tient assurés en nos villes,
Qui a esteint les feux de nos guerres ciuiles,
Qui a chassé d'ici l'Anglois outrecuidé,
Qui a remis le frein au peuple desbridé,
Berecynthe en honneurs & Minerue en prudence,
Qui fait que l'age d'or au monde recommence.
Ces propos sont tenus du peuple aussi ioieus
Que si en sa cité descendoient tous les Dieus.
La suite des seigneurs regarde émerueillée,
Quelle magnificence y est appareillée,
Les statües des Rois qui en guerre & en pais
Ont laissé immortel le renom de leurs faits,
Lesquels presque parlans, nôtre CHARLES *inuitent*
A prendre le chemin du ciel où ils habitent
Sus vn arc triomphal ils regardent ici
Du tonnant Juppiter la mere & fille aussi
La voïent les vertus d'or luisant estoffées
Enceinte de soldats, chargée de trophées
Faisant craindre de loin sa graue maiesté,
La France l'on contemple en vn autre côte,
Mais surtout les retient la ferme Pyramide
Dont la pointe s'eleue au plus haut de l'ær vuide.
Voici (miracle grand), voici du ciel voler
Vne Pucelle au Roi qu'on oit ainsi parler.
« *En vn anneau tout rond & d'or bien esprouué*
« *Ie vous offre le cœur de la ville Troïenne*
« *Quelquefois le voïant sire qu'il vous souuienne*
« *Que son cœur est tout rond & tel sera trouué.* »
Mais Muse que fais-tu, veux-tu compter l'arene

Que le vent fait voler aux champs blons de Cyrene.
Les Troiens à leur Roi ont porté tout l'honneur
Que l'on peut inuenter pour faire à ſon Seigneur.
Oncques ce Scipion, d'Afrique la tempeſte
Pour le iuſte loïer de ſi grande conqueſte
Du peuple martien ne fut tant honoré
Trainé de cheuaux blancs dedans vn char doré,
Bien qu'il euſt renuerſé & Numance & Carthage
Et le tiltre acqueſté qu'il auoit d'heritage.
Par le peuple Troïen tout aultre eſt ſurmonté
Si ce n'eſt de puiſſance au moins de volonté,
D'autant que ſon grand Roi que l'honneur enuironne
Oultrepaſſe tous ceus leſquels portent couronne.
Vous filles de la Nuit qui la vie filés
Si le cours de mes ans allonger me voulés
Et ſi le chœur neuvain ſon eau ne me refuſe
Que iadis fit couler le cheual de Meduſe,
Troïe i'ay bon eſpoir de te baſtir des murs
Leſquels ne tomberont par les ſiecles futurs,
En ſorte qu'on dira que la lyre Troïenne
Aura plus de pouuoir que l'Amphionienne.
Qu'enſemble tous les grecs les viennent aſſiéger,
En vain trauailleront pour les endommager.
Ces murailles icy ne ſeroient pas diſiointes
De la main de Neptune & du ſceptre à trois pointes ;
Ie veus rendre ces murs de plus en plus puiſſans
Contre l'effort des Dieus, des hommes & des ans.
Là où ie grauerai, d'une plume acerée
Des loïaus citoiens la conſtance aſſeurée
L'obéiſſance au Roy, l'inuincible vertu
Qui pour ſa maieſté a touſiours combattu
Par qui fidelement elle ſera ſeruie
Sans iamais épargner ni les biens ni la vie.

Sur le tombeau de P. de Ronſard.

Nous te plaingnons Ronſard & plaingnons ton-treſpas
Mais le mort plaint ainſi celuy qui ne l'eſt pas.
Qui eſcrit apres toy penſant te faire viure,
Meurt luy meſme auant toy & s'enterre en ſon liure.

Sur la paix faitte aprés les premiers troubles de la religion par Armand de Gontaut, mareſchal de Biron, boiteux, & Henry de Meſmes, ſeigneur de Malaſſiſe.

Qui peut doubter que la paix qui ſe braſſe
Et qui ſe tire en ſi grande longueur
En peu de temps quelque choſe qu'on faſſe
Ne nous ramene une pire langueur.
Ceux qui la font auec quelque couleur
De preſeruer le royaume & l'Egliſe
Sont euidents preſages de malheur
Qu'elle ſera boiteuſe & mal aſſiſe.

Proſopopée des Lecteurs du Roy à Paris en 1595.

Nous ſommes beſtes de l'arche
De Monſieur le Patriarche
Qui nous gouuerne & conduit,
Qui nous chaſſe & nous rappelle
Et comme clercs de Chapelle
A l'aumoſne nous reduit.

Lipſius eſt bien plus ſage
Qui ne croit en vain langage
Ny en gages aſſignés

Sur placets & ſur requeſtes
Ainſy que nous pauures beſtes
Que l'on mene par le nez.

SONET

Sur ce qui ſe paſſa à la ſainct Barthelemy.

MDCLXXII.

D'vn glaiue & d'vne croix ſainct Michel eſt garny
Sainct Paul tient vne eſpée, & la main de ſaint Pierre
Contre ſes ennemis deſguaine un cimeterre
Dont il leur fait porter les marques d'vn banny.
Sainct Guillaume eſt armé d'un harnois bien bruny,
Sainct Jacques d'un bourdon de peſants coups deſſerre,
Sainct Georges ſçait brandir une lance à la guerre,
D'vn redoutable fer ſainct Anthoine eſt muny.
Ces ſaincts ont employé leur force & leur puiſſance
A ruyner du tout les huguenots de France,
Mais ils ne les ont pu desfaire qu'à demy.
Reſſerrez vos baſtons, ô celeſtes Genſdarmes
Pour la guerre actuelle il ne fault d'autres armes
Que le couteau trenchant de ſainct Barthelemy.

Huictain ſur le meſme ſubject.

N'alleguez ſainct Hieroſme & ſemblables autheurs
Contre le Huguenot qui leurs raiſons meſpriſe,
D'vn qu'on ne comptoit pas au nombre des docteurs
Plus y ſert la cabale en vn matin appriſe,
Cabale fort aiguë; & qui l'a bien compriſe.
Pour confondre en vn coup l'heretique ennemy,
Maintiendra que iamais il n'y euſt en l'Egliſe
Vn docteur plus ſubtil que ſainct Barthelemy.

EPITAPHE

de la Royne Catherine de Medicis

Cy gist la Royne Catherine
Qui fust de France la Ruine.
Dieu veuille qu'en paix elle soit,
C'est tout ce qu'elle haïssoit.

Autre.

La royne qui cy gist fut vn Diable & vn ange
Toute pleine de blasme & pleine de louange.
Elle fist maints accords & aussy maints debats,
Elle soustint l'estat & l'estat mit à bas,
Elle enfanta trois roys & cinq guerres ciuiles,
Fit bastir des chasteaux & rüiner des villes,
Fit maintes bonnes loix & maints mauuais edicts,
Souhaite-luy, Passant, enfin le Paradis.

EPITAPHE

De Henry d'Orleans, duc de Longueville tué par un salut d'arquebusades l'an MDXCV faisant son entrée Dourlans comme gouuerneur de Picardie.

Vn prince gît icy qui n'ayma que l'honneur,
Issu de sang royal, des Picards gouuerneur,
Son espouse il choisit en la maison illustre
De Cleue & de Neuers pour redoubler son lustre,
A qui mille regrets & vn fils a laissé
Mourant par vn salut en la teste blessé.

Princes ne souffrez plus qu'ainsy on vous salue:
Et qui vous sauluera si le salut vous tue?

Pour la Deuise du Roy.

La Piété & la Iustice regne
Soubs vn tel roy dont heureux est le regne.

Pour le tour du bonnet du Roy
faict de perles & de diamans.

Le rare honneur qui ce chef enuironne
Luyra au ciel comme l'autre couronne.

Pour le pourtraict de Madame
envoyé à Madame de Savoye.

L'absente en ce portraict est presente à vos yeux
Qui n'en pensant voir qu'vne y en connoissent deux.

Pour le pourtraict de Madame de Savoye
auant qu'elle fust mariée.

Telle estoit la beauté dont maint cœur fut espris
Quand elle prist celuy que, prise, elle tient pris.

Pour les bracelets de Madame de Lorraine
où sont les images de son père & de son mary.

Doulx est le lien qui assemble
Le pere & les enfans ensemble

Et le lien n'eſt pas moins doulx
Qui ioint l'eſpouſe à ſon eſpoux.

Pour Monſieur de Lorraine qui porte une image de ſa femme en ſon bonnet.

Mon amour tu as pu au ſommet paruenir,
Sus donc arreſte toy il te fault là tenir.

Aultrement.

Tu es venu au plus haut à ceſte heure.
N'en bouge, Amour, & fay là ta demeure.

Pour Eſpaigne.
Un cheſne entre les deux colomnes de Piété & de Juſtice & un guy verdoyant en ce cheſne.

De la religion par nos maieurs tenue
La force icy demeure & point ne diminue.

NOTES

DU TOME SECOND.

Page 1, ligne 1. — C'est la paix faite à Saint-Germain, le 8 août 1570, entre Charles IX et les protestants.

Page 2, ligne 13. — Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis, chantée par Ronsart.

Page 3, ligne 19. — Mme de Mesmes.

Page 4, ligne 24. — Claude de l'Aubespine, baron de Chasteauneuf-sur-Cher, ministre d'État sous les Valois, de François Ier à Henri III, mort le 11 novembre 1567.

Page 6, ligne 14. — Catherine de Bourbon, femme de Henri de Lorraine, duc de Bar, et Louise de Lorraine, fille de Nicolas duc de Mercœur, femme de Henri de Valois, le futur roi Henri III.

Page 9, ligne 9. — Charles IX épousa Élisabeth d'Autriche, fille de Maximilien II, le 27 novembre 1570.

Page 10, ligne 14. — Carnavalet, ou plutôt Kernovenoy (François de), né en Bretagne en 1520, mort à Paris en 1571, fut gouverneur du duc d'Anjou, depuis Henri III.

Page 11, ligne 18. — Le texte porte Henri III; mais le 11e vers et la date indiquent qu'il s'agit de Charles IX, dont l'entrée à Paris eut lieu le mardi 6 mars 1571.

Page 12, ligne 22. — Écrit pour Henri III, alors duc d'Anjou, vainqueur à Moncontour (1569).

Page 14, ligne 2. — Thulène, autrement dit Toni, fou du roi Henri III.

Page 18, ligne 22. — Marguerite de Savoie et Marguerite de Valois.

Page 20, ligne 18. — Les *ardents* sont des feux follets.

Page 22, ligne 14. — Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, n'eut qu'une fille, née le 25 octobre 1572. morte à six ans.

Page 23, ligne 18. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, fille du gouverneur de Lyon.

Page 24, ligne 10. — Marguerite de France, duchesse de Savoie, mourut le 14 septembre 1574.

Page 26, ligne 12. — Probablement en 1569, après la bataille de Moncontour.

Page 28, ligne 2. — M. de Grosbois était Raoul Moreau, trésorier de l'épargne, seigneur châtelain d'Autueil, du Tremblay, de Grosbois, etc. M. Nicolas Moreau, seigneur d'Auteuil, son fils, était frère de Marie Moreau, qui épousa Nicolas de Harlay, baron de Sancy, et qui reçut Grosbois en dot.

Page 28, ligne 22. — Les de Thou étaient seigneurs de Bonneuil. Il est vraisemblablement question ici de Christophle de Thou, mort en 1582, et de Nicolas de Thou, évêque de Chartres, prélat d'une haute piété qui sacra Henri IV, en 1594.

Page 29, ligne 19. Ce sonnet est fait pour Jean d'Aurat, précepteur de Ronsard.

Page 30, ligne 24. — Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, conseiller et secrétaire d'État sous quatre rois :

Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, mort a 74 ans, le 12 novembre 1617.

Page 34, ligne 13. — Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, qui épousa Henri de Navarre en 1570.

Page 39, ligne 16. — L'abbé Lebœuf (IX, 222) indique un Charles de Fite, baron de Soucy; mais il ne dit pas s'il était trésorier de l'épargne. Il était mort avant 1619.

Page 40, ligne 8. — Judith de Mesmes, fille de Henri de Mesmes. Passerat la vit naître en 1569, pendant que son père était à la Rochelle, traitant de la paix avec les Huguenots. Elle semble avoir été l'enfant gâtée du poëte.

Page 46, ligne 9. — Marguerite de Valois.

Page 47, ligne 23. — François duc de Montmorency, maréchal et grand maître de France, réconcilia le duc d'Alençon avec Henri III, en 1576. Il était fils aîné d'Anne de Montmorency, connétable de France.

Page 54, ligne 7. — Les de Mesmes étaient seigneurs de Roissy et du domaine de Malassis, sur le territoire de Bagnolet.

Page 54, ligne 22. — Le mot de ce quatrain et du suivant est *Cocqu*, qui signifiait alors: *Coucou* et *Cocu*.

Page 55, livre 17. — Pour deviner l'énigme, il faut scinder le dernier mot, ainsi que pour le quatrain suivant.

Page 56, ligne 2. — C'est une femme qui parle et May signifie *moi*.

Page 56, ligne 8. — Le duc d'Alençon et Marguerite de Valois.

Page 59, ligne 4. — H. de Mesmes était chancelier du royaume de Navarre.

Page 59, ligne 17. — Cette damoiselle de Mesmes était probablement une sœur ou une nièce de Henri de Mesmes.

Page 59, ligne 27. — Mme de Roissy, c'est Mme de Mesmes. Plusieurs *estrennes* qui suivent lui sont adressées.

Page 62, ligne 8. — Voir la note sur la page 59 ci-dessus.

Page 63, ligne 29. — Dorat (Jean) s'appelait Dinemandi. Il était du Dorat en Limousin. Il fut le professeur des poëtes de la Pléiade.

Page 64, ligne 5. — Niré est l'anagramme de Henri IV. Le nom de Fleurie cache la belle Gabrielle d'Estrées, morte le 10 avril 1599. — Cette pièce et les trente-deux suivantes ont été composées au nom du roi pour déplorer la perte de sa maîtresse, à laquelle il ne resta pas longtemps fidèle.

Page 67, vers 1. — Ce vers ferait penser que Gabrielle était enceinte quand elle mourut. Elle laissa trois enfants de Henri IV : César et Alexandre de Vendôme et Catherine-Henriette, qui épousa le duc d'Elbeuf.

Page 91, vers 9. — Ce sonnet et les vingt autres qui suivent furent écrits pour le roi Henri III, sous la date du dimanche 27 avril 1578.

Page 93, vers 22. — Henri III portait le nom d'Alexandre avant d'être roi.

Page 97, vers 15. — Les tombeaux scandaleusement élevés aux mignons dans l'église de Saint-Paul ne subsistèrent pas longtemps; ils furent détruits dans une sédition le 2 janvier 1589.

Page 98, vers 21. — Le fils de Mars: Romulus.

Page 102, vers 15. — Cette élégie contient les plaintes de Henri III (Cléophon) sur la mort de Quélus (Damis). Les vers incomplets qui suivent traitent du même sujet.

Page 105, vers 15. — L'ordre du Saint-Esprit fut établi ou renouvelé par Henri III le jeudi 1er janvier 1579.

Page 106, vers 28. — François comte d'Enghien, né en 1519, tué en 1545 par la chute d'un coffre jeté en jouant par une fenêtre. Jean, né en 1528, tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, né en 1518, mort en 1562 au siége de Rouen. Louis de Bourbon, prince de Condé, né en 1530, tué en

1569 à la bataille de Jarnac. Ils étaient tous quatre fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, ainsi que Charles, cardinal archevêque de Rouen (1523+1590), à qui la pièce est adressée.

Page 107, vers 27. — Turnèbe (Adrien), savant professeur de grec et de latin, né aux Andelys, près Rouen, mort à Paris en 1565. Comme professeur royal il était collègue de Passerat, qui adressa une élégie latine sur sa mort à Denis Lambin.

Page 108, vers 3. — Le texte original offre deux fois le mot *armes* à la rime, faute évidente que nous avons dû corriger.

Page 111, vers 9. — Henri de Mesmes avait deux sœurs : l'une, Antoinette, épousa François d'Elbene, seigneur de l'Épine; l'autre était Adrienne de Mesmes, dame d'Ony.

Page 113, vers 17. — Magdelaine Kervert, épouse de Thomas de Brageloigne, lieutenant criminel au Châtelet de Paris. Il mourut en 1570.

Page 114, vers 1. — Sillac (Jacques de), surnommé de La Chastre, poëte français. Des vers de lui se trouvent dans les recueils de sonnets et poésies mis en musique par N. de la Grotte, R. de Lattre, etc.; il mourut vers 1569.

Page 117, vers 11. — Brissac (Timoléon de Cossé, comte de), colonel de l'infanterie et grand fauconnier de France, tué à vingt-six ans, en 1569 au siége de Mussidan. Il était fils de Timoléon de Cossé-Brissac, maréchal de France, et de Charlotte d'Esquetot.

Page 120, vers 23. — Charles de Bourbon mourut le 6 octobre 1569. Il avait épousé Philippe de Montespedou, veuve de René de Montéjan, maréchal de France.

Page 121, vers 12. — La veuve de Ch. de Bourbon, morte le 31 octobre 1577.

Page 122, vers 5. — Henri de Bourbon mourut d'une chute de cheval dans un tournois à Orléans en décembre 1560.

Page 122, vers 13. — François d'Escoubleau, époux d'Isabelle Babou, dame d'Alluye.

Page 123, vers 7. — Cette Catherine Del est celle pour qui Passerat a composé ses poésies amoureuses. — Voyez une note sur la vie de Passerat (t. I, p. VI) où j'établis que ce serait Catherine Del Bene. Une circonstance que j'ai remarquée depuis donne une presque certitude à ma conjecture : Passerat dit (t. II, p. 33) qu'il aime à la fois *Catin* et *Margot*, sa sœur. Or Catherine s'étant mariée à un Del Bene, son cousin, avait une cousine et belle-sœur du nom de Marguerite, qui épousa David de Miremont, seigneur de Brieux.

Page 123, vers 15. — Joyeuse (Anne de), duc et pair et amiral de France, fils de Guillaume II vicomte de Joyeuse et d'Anne de Bastarnay, tué à Coutras le 20 octobre 1587. Né en 1561.

Page 126, vers 1. — Mme de Villeroy était Magdelaine de l'Aubespine. Les poëtes du temps, qu'elle protégeait, firent de nombreux vers sur la mort de son petit chien.

Page 127, vers 28. — Baterel (Geneviève de), épouse de Charles de Bloquet, morte à trente-six ans et demi, ne paraît pas avoir laissé d'autre souvenir que son épitaphe.

Page 129, vers 15. — 153. M. d'Auteuil, fils de M. de Grosbois. Voir note sur la page 28 ci-dessus.

Page 131, vers 6. — Le ciel du lit.

Page 132, vers 1. — Soucy.... Voir note sur la page 39.

Page 132, vers 14. — Flaminio de Birague était fils de Charles de Birague, conseiller d'État et neveu du chancelier cardinal de Birague. Ses premières œuvres poétiques furent imprimées à Paris, en 1585, in-12.

Page 133, vers 1. — La seigneurie de Villeroy était située à deux lieues au delà de Corbeil. Elle appartenait aux Neufville.

Page 133, vers 9. — Bellassise ... Voir note sur la page 61, t. Ier.

Page 136, vers 9. — Il existait au XVIe siècle une famille de peintres qui s'appelaient Clouet ou Cloët, originaires de Flandre, et dont le plus célèbre fut François Clouet, né vers 1510, mort vers 1580. Il fut loué par tous les poëtes de la Pléiade.

Page 139, vers 1. — Cette pièce, composée pour Henri IV, est de 1594.

Page 140, vers 1. — De Fresne (Pierre Forget, seigneur de), voir note sur la page 49, t. Ier.

Page 141, vers 9. — Sully ne portait encore que le nom de Rosny.

Page 141, vers 15. — Henri IV.

Page 142, vers 15. — La porte neuve était située près du quai entre les Tuileries, alors hors de Paris, et le Louvre. C'est par cette porte que Henri III s'était sauvé de Paris le 13 mai 1588, à la suite de la journée des barricades.

Page 142, vers 19. — Ris (Claude Faucon, seigneur de), qui devint président du parlement de Bretagne.

Page 145, vers 3. — Rozières (François de), archidiacre de Toul, fabriqua une généalogie qui faisait descendre les Guises de Charlemagne.

Page 145, vers 7. — Voyez note sur la page 61, t. Ier.

Page 147, vers 5. — Hoteman (François), trésorier de l'épargne sous Henri III, puis ambassadeur de Henri IV en Suisse, où il mourut. La Suisse lui éleva un mausolée à Soleure.

Page 150, vers 3. — Voir note sur la page 39, ligne 16.

Page 150, vers 15. — De Bourlon, commis au sel.

Page 151, vers 7. — Mme de Mesmes, duchesse de Roissy.

Page 151, vers 14. — Isaye, peintre portraitiste.

Page 153, vers 3. — Jean-Jacques de Mesmes, fils de Henri de Mesmes, conseiller au Parlement en 1583, maître des requêtes en 1594, conseiller d'État en 1600, etc.

Page 153, vers 7. — Judith de Mesmes, sœur de J.-J. de Mesmes.

Page 153, vers 11. — Barguin (Marguerite), cousine de Passerat.

Page 153, vers 15. — Petot, Bourguignon, poëte latin et français.

Page 154, vers 13. — D'Elbène (Angélique), fille de François d'Elbène, conseiller du roi, maître des comptes, et d'Antoinette de Mesmes, sa femme. Baptisée à Paris, paroisse Saint-Sulpice, le 19 octobre 1566.

Page 154, vers 21. — Mme de Roissy, Jeanne Hennequin, femme de Henri de Mesmes.

Page 156, vers 3. — Guibert, commis de M. de Bellassise, trésorier de l'épargne.

Page 169, ligne 19. — Chaîne pour réunir les clefs, qui s'attachait à la ceinture par une agrafe.

Page 177. — Ce chant d'allégresse (Paris, G. Buon, 1564; in-4° de 8 feuilles) n'a point été imprimé dans l'édition de 1606.

— L'entrée de Charles IX à Troyes eut lieu le 3 mars 1564 avant Pâques. Le souvenir de cet événement a été conservé par les Triomphes, Grans brauetez et magnificences faites pour l'entrée de ... Charles IX.... Troyes, F. Trumeau, 1564, in-8° goth., et Lyon, P. Merant, 1564; in-8° de 16 feuilles.

Page 183, ligne 1. — Extrait des Funèbres Regrets sur la mort de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandômois, par plusieurs autheurs. Paris, G. Linocier, 1586, in-16.

Page 183, ligne 6. — Ces vers et les suivants sont tirés de la Collection Fontette, Portefeuille LXII, aliàs : Moreau 850, aux Mss. de la Bibliothèque nationale. — Le manuscrit atteste qu'une partie des pièces recueillies est de la main de Passerat.

Page 183, ligne 20. — Regnaut de Beaune, archevesque et patriarche de Bourges, Grand Aumosnier de France. (Note du Ms.)

Page 183, ligne 25. — Lipsius, que M. le président de Thou persuadoit au roi de faire venir à Paris. MDXCV. (Note du Ms.)

Page 185, ligne 16. — A la suite de la suscription de l'Épitaphe, on lit : D'aulcuns ont voulu dire qu'il voyoit de près Mme d'Humières et que son mari fut auteur du faict.

Page 186, ligne 4. — Charles IX.

Page 187, ligne 12. — Les anciens sages de France tenoyent pour vraïe et certaine marque de religion le Guy qui naissoit en une espèce de chesne appelée par les latins *Robur*. Lequel mot est à deux ententes ; car il signifie l'arbre dont nous avons parlé et signifie aussi la force. Prenant donc le guy pour marque de la religion ancienne et le chesne pour la force, selon l'ambiguïté du mot *robur*, joinct aussy qu'il est entre les deux colomnes pour le fortifier davantage, de là on connoist aisément ce qui est porté par la devise, à sçauoir que la religion ancienne des François demeure toujours en sa force et autorité et qu'elle y est maintenue par le roy. (Note de Passerat.)

Ces devises sont toutes traduites du latin.

Le Ms. constate que les huit devises qui précèdent ont été d'abord écrites en latin par Passerat et traduites en français par lui-même.

Dans une brochure in-8° de 23 pages (Paris, Aubry, 1856), intitulée : Jean Passerat. Chapitres inédits d'un de ses ouvrages. M. Louis Lacour signale encore des vers inédits de Passerat, qui se trouveraient dans le Ms. Dupuy, 843, à la Bibliothèque nationale. Nos recherches à ce sujet sont demeurées sans résultat.

FIN DES NOTES DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS